



3 1761 04395 6333

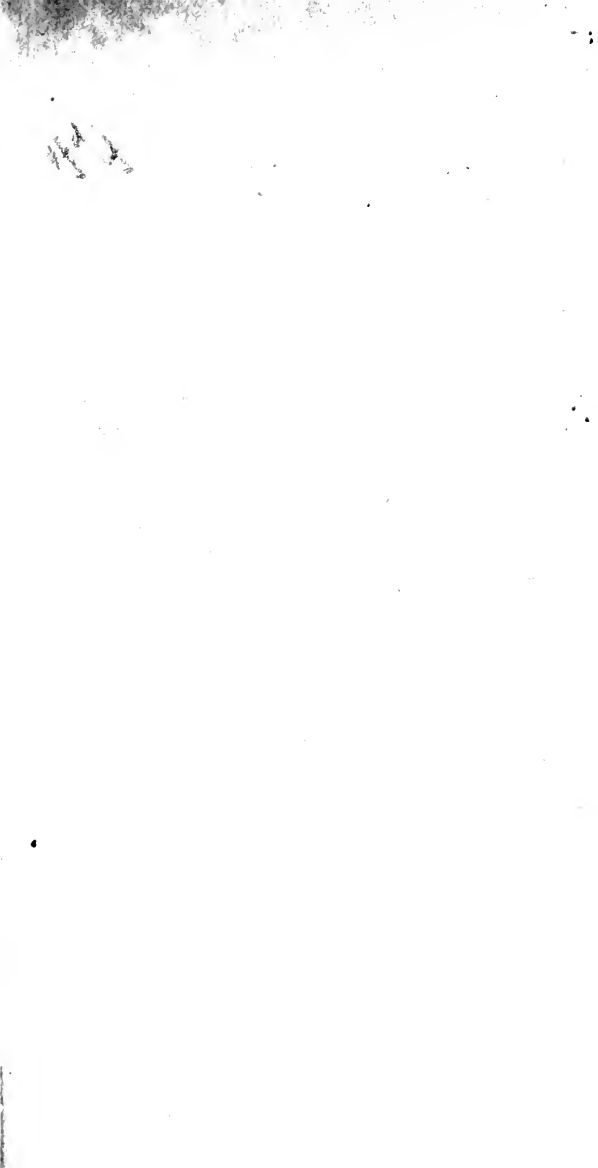
Gialson





4-19 0

pour l'accueil de
l'âme - Palave,
publ. par l'abb
E. P. S. Gillet.



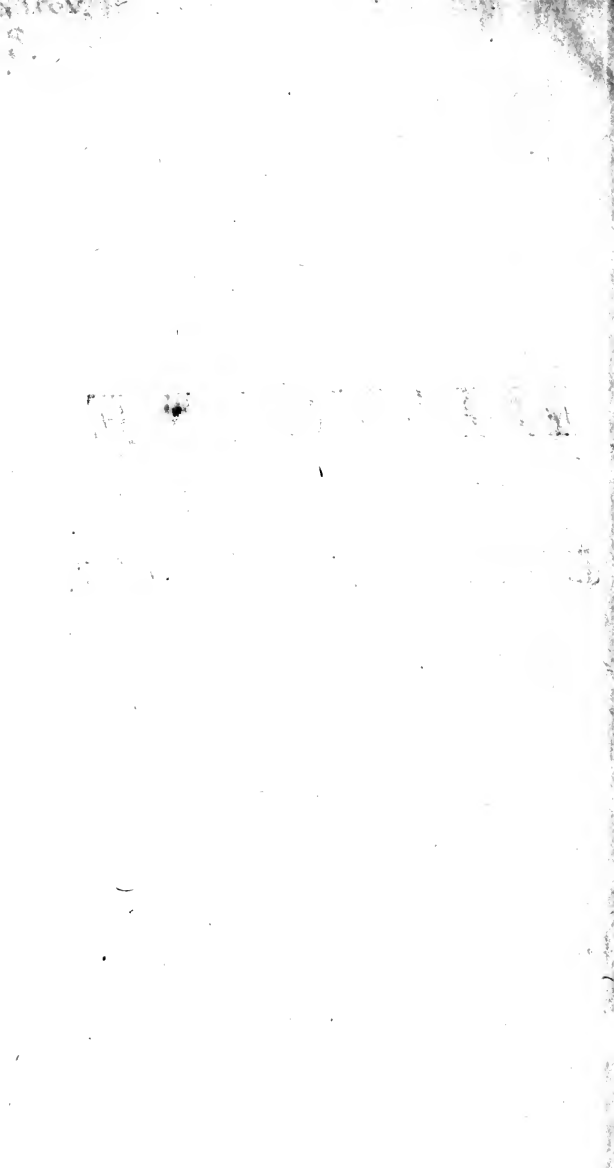


HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES TROUBADOURS.

TOME PREMIER.



Prov
51574h

HISTOIRE LITTÉRAIRE DES TROUBADOURS, CONTENANT

LEURS vies, les extraits de leurs pièces ;
& plusieurs particularités sur les mœurs ;
les usages, & l'histoire du douzième &
du treizième siècles.

[par Jean Baptiste de la Curne de Sainte-Pa

TOME PREMIER.



133460
14/7/14

A PARIS,

Chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande

M. DCC, LXXIV.

OFFICE

NO. 1

1900

Handwritten notes or scribbles in the bottom left corner.

Small text or stamp at the bottom right.

Small text or stamp at the bottom center.

Small text or stamp at the bottom edge.

AVERTISSEMENT.

SANS les travaux immenses de M. de Sainte-Palaie, l'Histoire littéraire de l'Europe, & de la France en particulier, auroit toujours été incomplète. Il n'y avoit que l'auteur des *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, qui pût arracher les troubadours du tombeau, où leur renommée étoit ensevelie avec leurs ouvrages. Ce respectable académicien, sacrifiant tout, santé & fortune, aux recherches les plus profondes sur nos antiquités nationales, est parvenu à découvrir tout ce que l'on pouvoit raisonnablement désirer, dans un genre d'étude hérissé d'épines & capable d'effrayer la passion même du savoir. Le Public jugera que ce n'est point une découverte de pure curiosité, ni d'érudition infructueuse.

Pour connoître les troubadours, ces anciens poëtes provençaux, les peres de la littérature moderne, il falloit trouver & expliquer leurs ouvrages. La bibliothèque du Roi en possède seulement quatre manuscrits. L'Italie en possède un grand nombre. Quoique l'amour de l'antiquité & des arts y eût déjà conduit M. de Sainte-Palaie, il entreprit un second voyage pour recueillir tant de monumens inconnus ou négli-

vj AVERTISSEMENT.

gés. Au mois de février 1740, les *Nouvelles littéraires de Florence* célébrèrent son projet & son travail. Quatre ans après, le savant docteur Lami les célébra de nouveau dans une éloquente épître dédicatoire, où il rend également justice aux qualités de son cœur & à celles de son esprit. (Voyez *Deliciae eruditorum.*)

Si l'académicien françois a épuisé, pour ainsi dire, toutes les bibliothèques d'Italie, cette espèce de conquête exigeoit une activité, une dépense, des soins incroyables. Qu'on en juge par un fait particulier. Les PP. Mabillon & de Montfaucon n'avoient pu obtenir que certains manuscrits de Rome leur fussent communiqués : M. de Sainte-Palaie, pour en obtenir la communication, a eu besoin d'un bref du pape ; soit qu'une jalousie littéraire mal entendue, ou une politique intéressée mît obstacle aux progrès de nos connoissances.

Après avoir recueilli environ quatre mille pièces, & les vies originales de plusieurs poëtes ; après avoir vérifié que les fragmens épars en divers endroits, au nombre de douze cents, se trouvoient tous dans ses recueils ; il lui restoit encore les plus grandes difficultés à vaincre. Comment bien entendre les troubadours ? Des gens de Lettres, familiarisés avec le provençal

AVERTISSEMENT. vij

moderne, trouvoient souvent leur langage intelligibles. De célèbres Italiens qui avoient étudié leurs poésies, Rédi & Crescimbeni, n'en avoient pu traduire quelques morceaux sans tomber dans des méprises & des contre-sens. M. de Sainte-Palaïe étoit réduit à se faire lui-même son Dictionnaire : il l'a fait ; & pour peu qu'on connoisse son exactitude sur les plus minces détails, on ne doutera point qu'il n'ait examiné, reffassé, comparé tous les mots, de manière à saisir le sens de tout ce qui peut être interprété.

Enfin l'idée seule de son travail est effrayante pour l'imagination. Quinze volumes *in-folio*, contenant les pièces provençales, avec les variantes des différens manuscrits ; huit autres volumes d'extraits, où ces pièces sont en partie traduites, où chacune est désignée dans l'ordre alphabétique des auteurs ; sans parler du glossaire, des tables, & d'une infinité de notes : voilà un des monumens les plus extraordinaires du courage que peut inspirer à l'homme de Lettres, non l'ambition ou l'intérêt, mais le seul désir d'acquérir des connoissances & de les communiquer.

Cependant M. de Sainte-Palaïe, occupé d'un autre ouvrage d'érudition encore plus impor-

viii *AVERTISSEMENT.*

tant, & courbé sous le poids d'une vénérable vieillesse, ne pouvoit donner au public le fruit de ses travaux sur les troubadours. Des amis communs m'invitèrent à cette entreprise. Je crus d'abord qu'elle ne convenoit ni à mes principes ni à mes goûts, qu'il s'agissoit uniquement de galanterie, & qu'il importoit fort peu de savoir comment nos premiers poètes chantoient leurs dames. Mais j'eus la curiosité de parcourir les extraits; j'y aperçus beaucoup de détails intéressans pour l'histoire des mœurs, pour celle de l'esprit humain; je sentis qu'on en pouvoit tirer des lumières sur une foule d'objets, à peine connus de nos jours & obscurcis par les nuages du préjugé: alors mes scrupules s'évanouirent.

Un sentiment louable de M. de Sainte-Palaïe acheva de me décider. Il craignoit qu'une plume licenciuse ne s'emparât un jour de matériaux amassés pour l'utilité publique, & ne les employât au préjudice des bonnes mœurs. Il craignoit de même qu'un faux goût de frivolité ou de bel-esprit ne dégradât ses recherches; en les détournant de leur véritable but, en cherchant moins à faire un ouvrage utile qu'un ouvrage brillant & peut-être pernicieux. Ces vues s'accordoient trop avec les miennes, pour

AVERTISSEMENT. ix

que je ne me fisse pas comme un devoir de les féconder.

Les aventures, & même les pièces galantes des troubadours, épurées de tout ce que la pudeur doit proscrire, peuvent servir sans pédantisme, soit à caractériser l'esprit & les mœurs des siècles de la chevalerie, soit à peindre le vice haïssable quand il trouble l'harmonie & les devoirs de la société. Sous la plume de Fénelon, l'île enchanteresse de Calypso, les trompeuses délices de l'amour fournissoient matière aux leçons de la sagesse. Ce grand homme ne doutoit pas que, pour être solidement prémuni contre les désordres, il ne fallût en connoître la nature & les dangers. Aussi l'histoire & la morale sont-elles étroitement liées l'une à l'autre. La première offre les faits; la seconde en tire les conséquences.

Jusqu'aux satires indécentes de quelques troubadours contre le clergé, ou contre la cour de Rome, tout devient matière d'instruction. Elles tiennent aux faits historiques & aux mœurs du tems: elles prouvent que les siècles d'ignorance furent des siècles de désordres; que les ministres de l'église nuisoient beaucoup à la religion même, par des abus & des excès trop capables de soulever les esprits; que leur mi-

x *AVERTISSEMENT.*

niffère n'auroit point été en butte aux traits de la haine , si les lumières & les vertus en avoient garanti leur personne. Combien n'ont-ils pas profité depuis de cette fatale expérience ? combien le spectacle des anciennes erreurs , des anciennes fautes , n'est-il pas propre à inspirer la sagesse ?

Quoi qu'il en soit , le mérite de cet ouvrage appartient spécialement à M. de Sainte-Palaie. Je n'ai fait que mettre en œuvre avec plaisir les matériaux qu'il a rassemblés avec tant de peines. J'ai suivi ses traductions , en donnant au style une tournure plus libre & plus variée. Ses remarques & celles de ses premiers coopérateurs m'ont épargné l'ennui des recherches. Le choix & l'arrangement des matières , le soin de les fondre , d'y mêler des réflexions , & de remédier autant qu'il est possible à une ennuyeuse uniformité , n'exigent pas de grands efforts quand on a de pareils secours. Quoique j'aie supprimé une infinité de choses indifférentes , on me reprochera peut-être d'en avoir laissé beaucoup trop. Mais ce qui seroit plus qu'indifférent ailleurs , ne l'est point dans l'histoire littéraire , où les gens de Lettres peuvent trouver important ce que les gens du monde jugent inutile.

Un académicien très-connu, dont la profonde érudition est accompagnée de toutes les graces de l'esprit & de toutes les lumières de la critique ; dont la société, comme celle de M. de Sainte-Palaie, est également douce & avantageuse pour ses amis ; & qui ne peut se dérober aux louanges, quoiqu'il ne me permette point de le nommer, avoit composé autrefois quelques vies de nos troubadours *. J'ai beaucoup profité de son travail, en regrettant qu'il ne l'ait pas étendu plus loin. Il embrassoit les généalogies, la chronologie, les discussions historiques, les observations littéraires. Lui seul auroit pu remplir un plan si vaste. Pour moi, il me falloit être court, sous peine d'être ennuyeux sans utilité.

Un autre homme de Lettres, qui ne vit plus, s'étoit chargé de finir l'ouvrage sur le même plan. Ce qu'il a écrit sur cette matière ne pouvoit soutenir l'impression. Mais j'y ai trouvé la plupart des matériaux nécessaires

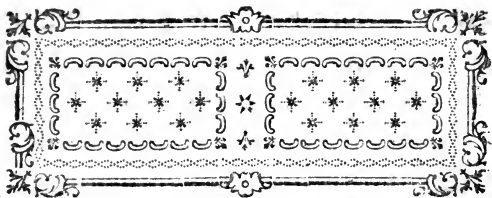
* Ces troubadours sont Arnaud Daniel, Arnaud de Marveil, Aimeri de Péguilain, Bernard de Ventadour, Geoffroi Rudel, Guillaume IX comte de Poitou, & Guillaume de Castaigne.

xij *AVERTISSEMENT.*

parmi beaucoup de minuties & de longueurs insupportables.

- Le Discours préliminaire dont je prends sur moi toutes les fautes , parce que je l'ai tiré de mes propres observations, va développer ce qu'il me paroît le plus important de savoir au sujet des troubadours.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LES troubadours ne sont plus guère connus que de nom ; & la plupart des gens de Lettres eux-mêmes ne s'en forment qu'une idée fort imparfaite. On se contente de savoir que ces anciens poètes provençaux fleurirent dès le douzième siècle , lorsque la barbarie & l'ignorance dominoient encore en Europe ; qu'ils visitoient les cours des princes & des grands seigneurs, seuls théâtres où leurs talens pussent briller ; qu'ils y étoient favorablement accueillis, surtout par les dames, auxquelles ils consacroient leurs hommages & leurs chansons ; enfin,

qu'ils furent dans nos climats les peres de la poësie moderne. Mais on se les figure d'ailleurs comme des aventuriers sans état ; comme des écrivains sans lumières & sans goût , dont les fades galanteries méritent un oubli éternel , & dont les ouvrages n'ont rien d'intéressant que pour ces amateurs d'antiquités , qui passent inutilement leur vie à déroiller de misérables monumens gothiques.

Les richesses de notre littérature ; capables de satisfaire tous les esprits , & de nous rendre indifférens pour des objets moins agréables, contribuoient à entretenir ce préjugé : il sembloit devoit se perpétuer à jamais. Les vies des Troubadours , écrites par Jean Nostradamus , font un ouvrage également sec & superficiel , où la plupart de ces poëtes ne sont pas même nommés : d'ailleurs trop plein de fables & d'erreurs grossières , trop décrié depuis

long-tems , pour attirer beaucoup de lecteurs. Et quel fruit en recueillerait-on ? quelques traits historiques mal digérés , quelques notices défectueuses ; nulle connoissance du goût ni des productions de nos muses provençales ; presque rien de satisfaisant en matière d'histoire & de critique.

Cependant le fonds étoit précieux. Souverains , grands seigneurs , chevaliers , dames illustres , ecclésiastiques & moines , hommes de tout état ; libertins ou dévots , enthousiastes en amour ou en superstition , flatteurs ou satiriques , moralistes ou licencieux : c'est ce qui forme la chaîne des troubadours. Plusieurs ont eu des aventures mémorables ; plusieurs ont pris part aux événemens de leur siècle & les ont chantés avec intérêt. Les uns expriment tous les transports de l'amour ; les autres se livrent à la fureur

martiale : ceux-là sont les trompettes du fanatisme ; ceux-ci peignent les mœurs & invectivent contre les désordres ; quelques-uns traitent même de philosophie. Si Nostradamus avoit seulement connu une partie des manuscrits de M. de Sainte-Palaie : quelque médiocre que fût son talent pour penser & pour écrire , il nous eût laissé du moins un ouvrage instructif & curieux.

Je me propose dans ce Discours, non de relever l'importance du sujet, mais de le présenter sous un point de vue général, qui en fasse mieux saisir les rapports. Quelle étoit la poésie avant que les peuples fortissent de leur premier état de simplicité ? quels progrès fit-elle à l'époque des troubadours ? quelle idée doit-on avoir des mœurs de leur tems, & surtout de cette galanterie célèbre qui les inspira sans celle, parce qu'elle étoit comme

l'âme de la société ? quels grands événemens excitèrent leur génie, & fournirent matière à leurs compositions ? quels sont les principaux caractères de leurs différens ouvrages ? quelle influence ont-ils eue, ainsi que leur langue, sur la littérature moderne ? enfin, quelles sont les sources dont nous avons tiré leur histoire ? Toutes ces questions paroissent dignes de quelque examen.

I.

Quand on voit les barbares, les sauvages mêmes chanter leurs dieux, ou leurs amours ou leurs exploits, on se persuade aisément que la poésie est presque aussi naturelle à l'homme que le langage, le chant & les passions. La mesure plaît à son oreille : il éprouve que ses idées & ses sentimens en tirent une force d'expression, qui frappe davantage le cœur, & qui se

grave mieux dans la mémoire. Un exemple suffit, & cet exemple ne tarde point à éclore, pour que les vers deviennent, dans une peuplade même sans lois, le langage de la nature passionnée : il s'y forme toujours des poètes, & la multitude est leur écho.

Une simplicité agreste, jointe à des images vives & quelquefois sublimes, caractérise la plupart de ces productions informes. Les forêts de l'Amérique, les montagnes incultes de l'Ecosse, les déserts glacés de l'Islande ont vu naître des fruits de génie, qui nous étonnent encore aujourd'hui. Les esprits trop resserrés dans les limites de l'art, ne réfléchissant point sur la féconde énergie de la nature, conçoivent difficilement que de telles productions aient pu sortir du sein de la barbarie & de l'ignorance. C'est néanmoins l'ouvrage de la nature. Dès que l'ame est vivement affectée

par un objet , le talent poétique se déploie avec d'autant plus d'audace & de vigueur , qu'on a peu d'idées capables de le distraire , & qu'il devance la culture des autres talens.

Le besoin , pere de l'industrie , contribue sans doute à lui donner l'effort dans tout l'univers. Par tout on veut perpétuer le souvenir de certaines choses , inculquer certaines maximes , inspirer certains sentimens. Comment faire , lorsque l'écriture est inconnue ou très-rare ? Le langage commun ne laisse que des traces légères : il faut donc que la cadence , le nombre ou la rime viennent au secours de la mémoire ; il faut qu'une espèce de discours plus ferré & plus expressif , frappant l'esprit & l'oreille avec plus de force ou plus d'agrément , y reste imprimé d'une manière durable , & rappelle souvent aux hommes ce que l'on voudroit qu'ils eussent toujours devant

les yeux. Cette utile découverte se fait bientôt. Le chant s'unit ensuite aux paroles par une affinité naturelle : il les fixe en quelque sorte , & donne de la consistance à la pensée.

Telle est sans doute la marche de l'esprit humain , puisque dans toutes les nations , les poètes ont précédé les prosateurs ; puisque dans la Grèce & à Rome , les premiers historiens & les premiers philosophes écrivirent en vers ; puisque la poésie fut souvent l'organe des lois : enfin , pour ne pas multiplier les exemples à l'infini , puisque chez les Gaulois , nos ancêtres , encore à demi-sauvages & méprisant le joug romain , les chants guerriers des Bardes allumoient le feu des combats , & suscitoient tant d'émules aux héros dont ils célébroient la vaillance.

Plus un peuple est simple & grossier , moins il a d'idées ; moins , par consé-

quent, la sphère poétique a d'étendue. Sa langue est également pauvre & informe; son intelligence ne va guère plus loin que ses sens. Les poètes alors pourront peindre d'un style très-figuré les objets réels de la passion, les chimères mêmes que l'imagination enfante, & qui semblent exister par elle. Leurs mots seront presque autant d'images, précisément parce que leur langue ne fournit point de mots aux pensées abstraites. Mais comment s'échapperoient-ils du cercle étroit dans lequel l'enfance de la société captive toujours le génie? Comment suppléeroient-ils aux arts & aux connoissances? L'homme n'est créateur qu'en imitant.

Sous un beau ciel, dans un pays favorisé de la nature, où la chaleur du climat excite l'esprit sans affaïsser le corps, le goût de la poésie doit être plus vif qu'ailleurs, & plus fertile

en productions. Telles étoient les provinces méridionales de la monarchie françoise, toutes comprises sous le nom commun de Provence, parce que la langue provençale leur étoit commune à toutes. Quoique le premier troubadour connu, Guillaume IX comte de Poitou & duc d'Aquitaine, ait fleuri dans le douzième siècle, on ne peut douter qu'il n'ait eu des prédécesseurs : les grâces de son style supposent un art déjà cultivé. C'est néanmoins à son époque qu'il faut considérer les progrès de la poésie provençale. C'est alors que, prenant un vol rapide, elle pénétra dans les cours, & fit les délices ou l'admiration d'une grande partie de l'Europe.

I I.

Le passage d'un état affreux de stupidité & de barbarie à la culture des mœurs, de la raison & des talens, est

un des plus beaux spectacles que présente l'histoire du genre humain. Tout ferment dans le chaos pour une sorte de création nouvelle ; & les objets qui en sortent , quoique fort loin de la perfection , ont une beauté originale presque aussi digne des regards de la curiosité que la perfection même.

Après une longue suite de maux ; où l'erreur d'une part , & l'anarchie de l'autre avoient plongé les Européens , l'ignorance du dixième siècle , accompagnée des ravages d'un déluge de brigands , mit le comble à leurs calamités , & acheva de les abrutir. Le siècle suivant vit renaître des études , mauvaises sans doute & peut-être plus fécondes en erreurs que l'ignorance , mais propres à tirer les esprits d'un fatal engourdissement. Le pontificat de Grégoire VII , les secousses qu'il donna aux nations , le choc violent du sacerdoce avec l'empire ;

perpétué par les successeurs, produisirent un mouvement universel, & de puissans intérêts qui réveillèrent encore les âmes; tandis que la chevalerie ouvroit une carrière d'héroïsme, où quelques vertus sociales jetoient de l'éclat parmi les vertus ou les exploits militaires.

Qu'on ajoute à ces différentes causes la croisade née à la fin du même siècle. Un enthousiasme inoui brisa les barrières qui séparoient les nations; les réunit pour des conquêtes religieuses, c'est-à-dire, consacrées par un prétexte religieux; les transporta dans la patrie des Phidias & des Homères; leur fit respirer l'air de la voluptueuse Asie. De-là combien de nouvelles sensations, de nouvelles idées & de goûts nouveaux! Chose étonnante! la dévotion meurtrière & peu sensée des croisades servit au développement des beaux-arts & de la
raison;

raison : elle concourut au triomphe des muses , & aux ingénieux plaisirs qui devoient naître de leurs travaux.

C'est dans ces conjonctures que se multiplièrent les poètes , connus sous le nom de *troubadours*, nom vraiment digne du génie ; puisqu'il exprime le talent de *trouver* , d'inventer , en un mot le génie même. L'exemple seul d'un prince , tel que le comte de Poitou , devoit exciter leur verve & leur émulation. Plusieurs autres princes ou grands barons devinrent pour eux des modèles & des protecteurs. Les cours , presque aussi nombreuses que les châteaux , les attirèrent à l'envi. Ils y trouvèrent la fortune , les plaisirs , la considération encore plus flatteuse. Les belles dont ils célébroient les charmes & le mérite , ces divinités terrestres de la chevalerie , les accueillirent avec une générosité prévenante ; quelquefois même avec la tendresse de

l'amour. Combien d'encouragemens pour des esprits, que l'attrait de la nouveauté & le penchant naturel entraînoient, dirai-je au plaisir ou à l'étude!

On vit donc les poètes se disputer à qui enleveroit les suffrages. Ceux-là s'exprimèrent avec plus d'élégance & de finesse; ceux-ci avec plus de précision & de force. Les uns perfectionnèrent le mécanisme du vers; les autres créèrent de nouveaux genres de poésie. Tantôt les grâces donnèrent le ton au sentiment; tantôt la fiction & le dialogue assaisonnèrent la morale. Le goût cessa d'être esclave, pour ainsi dire, d'une rempante routine: il suivit le progrès des idées; & embrassant une variété d'objets auparavant inconnue, il varia aussi les genres de compositions, qu'une stérile uniformité rendoit insipides.

Mais, ainsi que les idées obscurcies par l'ignorance, le goût restoit en-

core bien éloigné de la perfection réelle, où il n'arrive qu'avec lenteur à mesure que la société s'éclaire & se polit. Il trouvoit même un grand obstacle dans la manie qui multiplioit les poètes, ou les prétendants aux récompenses poétiques. Une foule d'hommes presque sans talens, condamnés à l'obscurité par la nature comme par la fortune, se jetoient dans une carrière où ils voyoient la perspective la plus attrayante. Les jongleurs, dont le métier étoit de chanter les vers des troubadours, aspirèrent aux avantages de l'une & de l'autre professions; la plupart des troubadours eux-mêmes avoient à peine une teinture des lettres; & quelques-uns, trop distingués par leur rang, devenoient des modèles dangereux, lorsque l'intérêt ou la flatterie apprécioit le mérite des ouvrages. Plusieurs, pour se distinguer dans la multitude, affectèrent de

pénibles défauts qui leur attiroient des admirateurs ; une combinaison de vers & de rimes capable d'éteindre le feu du génie , une obscurité de style où tout paroïssoit énigme , où rien ne méritoit d'être deviné. Ainsi les progrès du goût , quoique sensibles à bien des égards , étoient arrêtés non-seulement par l'ignorance & la grossièreté qui règnoient alors , mais par une sorte de corruption que produisoit la culture d'un art sans principes.

I I I,

Les ouvrages des troubadours sont néanmoins précieux , en ce que les mœurs s'y trouvent peintes au naturel , mieux que dans aucun autre monument de ces siècles peu connus. Nos anciens faiseurs de chroniques , nourris au sein des ténèbres & des préjugés du cloître , ne savoient en général que narrer longuement les

faits publics mêlés de bruits populaires & souvent de légendes ridicules : ils dégradoient l'histoire ; ils ne la connoissoient point. Mais les poëtes étoient naturellement les peintres de la société. Ce qu'ils voyoient , ce qu'ils entendoient , les coutumes , les modes , les opinions dominantes , les passions modifiées en tant de manières , devenoient , sans qu'ils pensassent à instruire la postérité , le fond & l'ornement de leurs pièces. Parmi les anciens , Homère supplée en cette partie aux monumens historiques , & ses fictions même sont une source de vérités qui ne se puiferoient point ailleurs. Les troubadours ont sur lui une forte d'avantage ; car leurs genres de poésies , plus bornés à la vie commune & aux objets contemporains , forment des peintures plus naïves & dont il résulte des conséquences plus certaines.

On y voit cette bravoure ardente & emportée, qui caractérisoit encore la nation ; qui respiroit les combats comme des plaisirs, & qui du droit barbare de l'épée faisoit le premier droit de la nature. On y voit cette prodigalité des seigneurs, érigée en vertu essentielle de leur rang ; aussi peu délicate sur les moyens d'acquérir que sur la manière de dissiper, & ne rougissant point d'accumuler des rapines, pour se parer d'une ruineuse ostentation. On y voit cet esprit d'indépendance qui entretenoit les désordres de l'anarchie, quelquefois se pliant par intérêt aux humbles démarches de courtisan, mais toujours prêt à se roidir avec audace lorsqu'il étoit excité par les conjonctures. On y voit cette franchise mâle & agreste, que rien n'empêche de s'exprimer librement & sur les personnes & sur les choses ; qui censure les princes com-

me les particuliers , fans paroître se douter des égards de la bienséance , encore moins de la politesse moderne. On y voit l'aveugle superstition , se repaissant d'absurdités & de folies ; sacrifiant à ses fantômes la raison , l'humanité , la divinité même ; avilissant le souverain être par les hommages qu'elle croit lui rendre , au mépris des lois qu'il a établies ; & fournissant par ses excès des armes à l'irréligion qu'elle fait naître. On y voit l'ignorance & le fanatisme d'un clergé vicieux ; la pétulance d'une noblesse inquiète & indomptable ; l'activité & la hardiesse d'une bourgeoisie à peine délivrée de la servitude ; les vices plutôt que les vertus des hommes de tout état , livrés encore à des habitudes barbares , & commençant à se raffiner par de fausses lumières. On y voit enfin le systême de la chevalerie développé , ses exercices , ses amusemens ,

ses préceptes, ses mœurs, ordinairement contraires à sa morale, & surtout cette galanterie fameuse qui devint un des principaux mobiles de la société, & dont il importe d'acquérir une connoissance plus exacte.

Toute l'histoire dépose de la vénération des peuples du nord pour les femmes; sentiment plus ou moins vif & profond, mais commun à toutes les nations Celtiques, parmi lesquelles un savant moderne compte les Germains, les Scandinaves, & même les Scythes, quoique la ressemblance des mœurs ne prouve pas toujours l'identité d'origine*. Ces peuples féroces, dont la sensibilité en amour n'approchoit point de celle qui règne dans les climats chauds, rendoient cependant une espèce de culte au sexe aimable qu'on tenoit ailleurs en esclavage.

* Voyez Pelloutier, Hist. des Celtes.

Ils voyoient en lui quelque chose de divin : ils lui donnoient l'autorité des oracles , & l'empire de la beauté s'affermissoit par une confiance religieuse.

Soit que ce fût un effet de cette force d'imagination , qui rend les femmes si susceptibles de mouvemens extraordinaires , & quelquefois leur persuade qu'elles sont inspirées , quand elles s'égarerent dans leurs rêveries ; ou de cette fine sagacité qui , pour peu qu'elle ait d'exercice , leur fait pénétrer le secret des cœurs , saisir promptement le nœud des intrigues & des affaires , donner aux hommes de soudains conseils , supérieurs aux résultats de nos lentes méditations ; ou de cette adresse insinuante , avec laquelle les graces subjuguent la force , & la douceur triomphe de la férocité : soit que toutes ces causes réunies & d'autres encore concourussent au même

effet, on ne peut douter qu'il n'ait eu beaucoup d'influence dans les mœurs publiques, & dans les entreprises les plus éclatantes.

Pour mériter la beauté qu'il idolâtroit, le guerrier bravoit les fatigues, les blessures & la mort. La dépouille d'un ennemi tué de ses mains devoit accompagner ses poursuites amoureuses. Les idées d'amour & de valeur paroissoient inséparables, & le poëte les confondoit en célébrant les héros, ou en excitant à l'héroïsme. Combien de fois les femmes ne donnèrent-elles pas l'exemple du courage qu'elles excitoient ? combien de fois ne partagèrent-elles pas les travaux & les périls des expéditions ? On les vit en plusieurs rencontres s'arracher la vie, pour échapper à l'ennemi vainqueur.

Quand les mœurs publiques ont pris dans l'origine une forte direction, il en reste toujours des traces,

malgré les changemens que produit le cours des siècles. Sans doute les habitans de nos provinces, mélange de Gaulois & de Germains, conservoient pour les femmes le même fond de sentimens ; & la chevalerie ne créa point un nouveau systême, elle ne fit qu'étendre & subtiliser l'ancien.

La guerre, l'amour, la religion formoient, comme on fait, la base de cette institution singulière. Mais quelque dévots que les grands & le peuple fussent alors, & quoique les idées religieuses, bien on mal conçues, se mêlassent à toutes les choses humaines ; la guerre & l'amour, ces passions favorites si propres à remuer l'ame par les sens, devoient généralement l'emporter sur les objets invisibles, offerts à la pensée pour le bonheur d'une autre vie. Toutes leurs dévotions n'empêchoient pas nos héros de respirer sans cesse le carnage, ni de servir

ordinairement leurs belles avec autant & plus de ferveur que leur Dieu.

Consacrer son cœur & ses hommages à une maîtresse ; vivre pour elle exclusivement ; pour elle , aspirer à toute la gloire des armes & des vertus ; admirer ses perfections ; & leur assurer l'admiration publique ; ambitionner le titre de son serviteur, de son esclave ; & pour récompense de tant d'amour & de tant d'efforts , s'estimer heureux qu'elle daigne les agréer ; en un mot , servir sa dame comme une sorte de divinité , dont les faveurs ne peuvent être que le prix des sentimens les plus nobles , divinité que l'on n'aime qu'avec respect , comme on ne doit la révéler qu'avec amour : c'étoit-là un des principaux devoirs de tout chevalier , ou de quiconque aspiroit à le devenir. L'imagination trouvoit à s'exalter sur un tel systême d'amour. Aussi , en for-

mant des héros, fit-il éclore toutes les folies romanesques.

Si la galanterie régna dans la société civile, les troubadours ne contribuèrent pas peu à l'accroissement de son empire, & à la célébrité de ses triomphes. Presque tous se dévouèrent au culte des dames, les uns par sentiment, les autres par ostentation, plusieurs par intérêt; car c'étoit le chemin de la fortune; & les dames, jalouses d'un encens qui sembloit éterniser leurs charmes, ne manquoient pas de favoriser le poëte adorateur. La passion & la flatterie fécondèrent également le parnasse provençal.

Mais qu'il s'en faut bien que l'amour, en ces tems de chevalerie, fût tel que l'imaginent les censeurs des tems modernes! Quand l'histoire n'attesterait point les désordres & la licence des mœurs, les ouvrages des troubadours en fourniroient une foule de

preuves incontestables. Parmi quelques exemples d'une galanterie pure, assujettie au frein de la pudeur & des devoirs, on y trouve mille traits de libertinage & de débauche; on y voit les sens maîtriser le cœur, la foi conjugale impudemment violée, quelquefois les mœurs outragées avec une indécence cynique, enfin les mêmes vices qu'aujourd'hui, moins déguisés sous d'honnêtes apparences. De-là les satires de plusieurs de ces poëtes, qui préconisant le tems passé, quoique plus digne encore de leurs censures, font une peinture affreuse des excès de leurs contemporains. Tant il est naturel d'exagérer les anciennes vertus, ou même de les supposer, pour censurer avec plus d'amertume les vices présens!

Prenons un milieu, & sans être injustes, ni par indulgence envers les morts, ni par aigreur envers les

vivans , louons ce que ceux-ci ont de louable , reconnoissons ce que les autres eurent de mauvais. Le courage , la courtoisie , l'honneur , la galanterie de nos aïeux étoient souillés de beaucoup de vices grossiers , inhérens à l'état informe de la société : au milieu de nos vices raffinés brillent encore des vertus excellentes , que la culture des mœurs & de la raison produira toujours. Un préjugé qui nous ôteroit le sentiment des avantages dont nous jouissions , seroit également abject & nuisible. Les lumières tirées de nos troubadours , pour la connoissance des mœurs , peuvent servir du moins à le dissiper.

I V.

Une grande partie de leurs ouvrages roule sur les événemens de leur siècle , si capables d'exciter ou l'enthousiasme ou l'indignation poétiques.

Il est nécessaire d'ébaucher ici un tableau de ces événemens : on y verra du premier coup d'œil ce que la matière doit offrir d'instructions.

C'étoit le tems où les papes, qui avoient perdu de vue les règles, comme les exemples, de la primitive église, remuant tout au nom de Dieu & de S. Pierre, faisoient d'une religion divine l'instrument d'une politique audacieuse ; & tantôt disposant des récompenses du ciel, tantôt condamnant aux supplices de l'enfer, subjugoient les nations, ébranloient les empires, détrônoient même les souverains. Les croisades dont Grégoire VII avoit conçu la première idée, si on les considère sous une face politique, furent le chef-d'œuvre de l'ancien despotisme pontifical. Par elles un pontife pouvoit armer les sujets de tous les princes, en faire ses propres soldats ; les envoyer conquérir

des royaumes, qu'il se rendoit tributaires; lever d'un bout de l'Europe à l'autre d'immenses contributions, dont il dirigeoit l'usage; épuiser d'hommes & d'argent les états, dont la foiblesse devoit augmenter sa puissance; reléguer en quelque sorte au-delà des mers les empereurs & les rois, dont l'éloignement lui étoit avantageux; augmenter les richesses ecclésiastiques, & par conséquent ses revenus, du produit d'une infinité de terres, que les croisés vendoient à bas prix pour être en état de gagner les indulgences de la guerre sainte; s'établir enfin adroitement le juge de toutes les affaires civiles & politiques, en mettant sous la sauve-garde du pontificat les biens & les personnes de quiconque avoit arboré la croix. Si la politique de Rome ne conçut pas d'abord ce système dans toute son étendue, il paroît qu'en peu de tems elle l'étendit.

jusques-là ; quoique des idées religieuses & mystiques voilassent toujours ses projets , peut-être même à ses yeux comme à ceux des nations fascinées.

Nous trouvons dans les poésies des troubadours cent exemples de l'enthousiasme des croisades , & des vains motifs qui le rallumoient sans cesse ; mais nous y voyons aussi quelquefois une hardiesse à les censurer , qui contraste singulièrement avec les préjugés de la multitude.

Et comment , après tant d'expéditions malheureuses , dont l'Europe avoit attendu les plus grands succès ; comment n'y auroit-il pas eu des hommes assez raisonnables pour en mieux juger , & assez libres pour en dire leur sentiment ? La puissance ecclésiastique , si respectable par sa nature , si utile quand elle remplit avec sagesse son ministère , s'exposoit elle-même aux plus dangereuses attaques ,

par des abus dont les peuples commencent à s'indigner.

Ce fut proprement l'origine des sectaires de nos provinces méridionales, connus sous différens noms, Manichéens, Vaudois, Albigeois, &c. Leurs invectives contre le clergé contribuèrent, autant que leurs erreurs, à la guerre atroce qu'on leur déclara pour la ruine du comte de Toulouse. Jusq' alors les croisades avoient eu pour objet d'exterminer les ennemis du nom chrétien. Mais des chrétiens, réputés ennemis de l'église, parurent encore plus dignes d'être immolés par le zèle ; & leur souverain osant les protéger, ou plutôt les tolérer, le pape, non - content de le foudroyer d'anathêmes, fit un devoir de religion & un moyen de salut, de prendre les armes pour le dépouiller de ses états.

J'indique seulement ici cette hon-

reuse croisade, célèbre par tant d'injustices & de barbaries ; si fatale à Raimond VI & Raimond VII comtes de Toulouse, malgré leurs humbles soumissions toujours suivies d'absolutions trompeuses ; mais si utiles à la cour de Rome qui, de leurs dépouilles, se forma une principauté au sein de la France. Plusieurs de nos troubadours intéressés à ces guerres civiles, ou comme acteurs, ou comme partisans des opprimés, ont laissé des détails curieux qu'il faut réserver pour leurs articles.

Le clergé de ces malheureuses provinces, fanatique alors & trop sujet aux passions des gens de guerre, se signala par de terribles excès, & les moines peut-être encore plus. L'Inquisition naissante se montra d'abord altérée de sang ; mais en faisant brûler ses victimes, parmi lesquelles l'innocent fut plus d'une fois confondu

avec le coupable, elle échauffoit la bile des poètes citoyens ou sensibles à l'humanité. Nous aurons souvent lieu d'observer combien la religion devoit gémir d'être changée par ses ministres en tyrannie. Quelle gloire pour la saine littérature de l'avoir vengée de cet opprobre, en opposant les préceptes de la charité chrétienne aux préjugés d'un sanguinaire fanatisme ! Oui, dans les siècles même barbares, les Lettres ont été souvent les bienfaitrices du genre humain.

Cependant les souverains pontifes continuoient à régner par des violences. Le sacerdoce luttoit toujours avec animosité contre l'empire. Frédéric I, ce grand empereur, en avoit reçu de dangereuses atteintes ; & la révolte des villes de Lombardie, liguées pour s'affranchir de sa domination, étoit principalement l'effet des entreprises de la cour de Rome. Foi-

ble prélude des orages qu'Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV, &c, devoient bientôt exciter contre Frédéric II & les restes de la maison de Souabe.

Après une longue suite de scènes scandaleuses, où les excommunications, prodiguées par la haine, tendoient toutes à détiôner l'empereur; on le vit solennellement déposé dans un concile de Lyon, dont le pontife dicta le décret. S'il ne perdit point sa couronne, c'est qu'il eut le courage de la défendre. Ses successeurs furent encore plus malheureux. Les papes poursuivirent d'un côté l'empereur Conrad, fils de Frédéric, & de l'autre dépouillèrent du royaume des Deux-Sicules cette maison qu'ils détestoient. L'Angleterre ne fut pas profiter de leur offre. Le frere de S. Louis, déjà comte de Provence, réussit mieux; s'il faut regarder comme un grand

succès sa conquête de Naples, cimentée par le meurtre juridique du roi Conradin & du duc d'Autriche, & suivies de tant d'excès révoltans, que les Vêpres Siciliennes en furent presque l'unique fruit.

Quand nous verrons le troubadour Figueira, & quelques autres, se déchâiner avec une sorte de fureur contre Rome, contre les ministres ou les imitateurs de ses injustices; il faut l'avouer, quelque étrange que fût leur audace dans des siècles superstitieux, l'histoire en donnera aisément l'explication.

A ces événemens mémorables auxquels les pièces de nos poètes ont souvent rapport, ajoutons les démêlés de la France avec l'Angleterre, la réunion de plusieurs provinces françoises à une couronne rivale, l'emprisonnement de Richard I au retour de la Palestine, les conquêtes de Philippe-

Auguste sur Jean , successeur de Richard, l'opposition d'intérêts entre les troubadours de divers partis : quelles sources de particularités historiques & de traits de poésie , dignes de la curiosité des lecteurs !

Mais les révolutions arrivées dans le pays même des muses provençales fournissoient , indépendamment de tout le reste , une ample matière à leurs chants. Ce pays comprenoit , outre le Dauphiné & la Provence qui relevoient de l'empire, les trois grands comtés de Toulouse, de Barcelone & du Poitou, avec le duché d'Aquitaine. Là, comme ailleurs, le gouvernement féodal avoit formé, sous une apparence d'ordre & de subordination, un véritable chaos où le suzerain, le vassal, l'arrière-vassal, chacun avec ses droits factices, se trouvoient souvent réduits au droit du plus fort.

Si de cette première cause devoient
naître

naître une infinité de troubles, de violences, de confiscations, d'usurpations & de guerres; l'hérédité & le partage des fiefs occasionnoient encore des ébranlemens & des variations rapides, surtout quand les filles succédoient au défaut de mâles. Le mariage d'une héritière attiroit un souverain étranger; plusieurs mariages de cette espèce créoient une vaste puissance; l'ambition s'agitoit, l'équilibre se rompoit, les rivalités éclatoient de toutes parts, & les peuples étoient ordinairement les victimes de ceux qui prétendoient les gouverner.

Ainsi le Poitou & la Guienne, que le mariage d'Eléonore avec Louis le Jeune devoit réunir à la couronne de France, passèrent sous la domination angloise, dès que le divorce imprudent de Louis eut laissé Eléonore maîtresse de disposer tout à la fois de sa personne & de ses états. Ainsi la

maison de Barcelone acquit par des mariages le comté de Provence, le royaume d'Aragon, & d'autres souverainetés. Ainsi la maison de Baux, en vertu d'un mariage, osa lui disputer la Provence, sans avoir les forces nécessaires pour soutenir ses prétentions. Ainsi la maison de Sabran, avec un titre pareil, s'empara du comté de Forcalquier, dont elle conserva beaucoup de fiefs, malgré la puissance de sa rivale. Ainsi l'héritière du dernier comte de Provence de la maison de Barcelone, fit passer dans celle de France, en épousant Charles d'Anjou, une principauté qui devoit tôt ou tard revenir à la monarchie françoise.

Ces révolutions & leurs suites, les affaires, soit des grandes, soit des petites cours, mettant les esprits en mouvement, & les troubadours jouant quelquefois un rôle distingué, ou ayant des liaisons étroites avec les

premiers acteurs, leurs ouvrages rappelleront souvent les faits & les personnes, qui frappèrent leur imagination & intéressèrent leur ame. Il fut un tems où les cours d'Aragon, de Poitou, de Toulouse, de Provence, favorisoient à l'envi les muses. La reconnaissance n'étoit pas muette; & si une partie de nos poètes signala son zèle pour les princes de Toulouse, nous en voyons clairement la cause dans les bienfaits de ces princes ou de leurs ancêtres. Mais en défendant leur cause contre le clergé, qu'une haine religieuse rendoit ingrat & injuste, ils pouvoient suivre eux-mêmes les mouvemens de l'animosité & de l'intérêt. Qu'il est rare, en pareilles circonstances, de se tenir dans les bornes de la sagesse ou de l'équité!

Ne nous passionnons point en faveur des troubadours: ils méritent pour la plupart moins de louanges

que de blâme. Dans le compte succinct que je vais rendre de leurs divers genres de poésies, & des principaux caractères qui les distinguent, j'exposerai les défauts sans prévention, je tâcherai de réduire à leur juste prix les choses estimables.

V.

Ces pièces sont des chansons, des *sirventes*, des *tençons* ou *jeux-partis*, des *pastourelles*, des *nouvelles* ou contes, &c. Je les distinguerai d'abord plus utilement en poésies galantes, historiques, satiriques, didactiques; & après les avoir envisagées ainsi sous des points de vue généraux, nous passerons à des remarques particulières.

D'après ce que nous avons observé sur l'ancienne chevalerie, on peut juger d'avance des morceaux de nos poètes, (& c'est le plus grand nombre de leurs ouvrages,) qui ont pour

Objet les dames & l'amour. Ce ne font presque jamais de ces pensées ingénieuses, de ces tours fins & étudiés, de ces élégans madrigaux, où se peignent les agrémens de l'esprit, plutôt que les transports de la passion. L'amour y est exprimé tantôt avec énergie, tantôt avec une simplicité naïve & touchante. Souvent timide & respectueux, il adore en extase la beauté dont il fait son idole; il voit en elle toutes les perfections dignes d'inspirer l'enthousiasme; & les moindres faveurs qu'il en espère sont pour lui des joies célestes. Quelquefois il veut se manifester par d'héroïques efforts; d'autres fois il ose à peine prononcer un mot qui le décele. Enfin le système galant de la chevalerie regne parmi les troubadours; & lorsque leurs chansons tiennent à des aventures singulières, comme il y en a plusieurs exemples, il en résulte une lecture plus

agréable. Mais, je l'avoue, les fades lieux communs de galanterie, les répétitions fréquentes des mêmes pensées & des mêmes expressions, les longueurs & le mauvais goût rendroient insupportable un recueil complet de leurs ouvrages. Il a fallu supprimer, élaguer beaucoup; & ces sacrifices ne méritent aucun regret.

Il y eut, sans doute, parmi nos preux chevaliers & nos galans troubadours, quelques phénomènes d'amour épuré, où l'on reconnoîtra des mœurs exemptes de tout reproche. Cependant combien verrons-nous d'exemples contraires! Un commerce de galanterie entre les deux sexes, dans ces tems de désordres effrénés, devoit évidemment rendre fort rare ce que l'on a supposé si commun. C'étoit beaucoup que les belles, en général, dédaignassent des amans vulgaires, dont le nom n'eût rien pour

elles de glorieux ; qu'une mollesse efféminée & une honteuse opulence n'excitassent que leur mépris ; & qu'il fallût mériter par l'honneur & le courage les secrètes récompenses d'un amour souvent condamnable, souvent contraire aux lois de la société.

Après les poésies galantes des troubadours, les plus nombreuses sont celles que j'ai appelées historiques, comme ayant rapport à des faits, à des personnages distingués, & pouvant fournir des matériaux à l'histoire. Tels sont la plupart de leurs *sirventes*, sorte de discours en vers, où les louanges, les reproches, les plaintes, les menaces, les exhortations, les conseils se placent naturellement au gré de l'auteur. En les considérant relativement à l'histoire, il n'est pas douteux que ces pièces n'aient leur utilité, soit pour éclaircir ou pour constater certains détails ; mais elles me paroissent beau-

coup plus intéressantes sous un autre aspect.

Quand elles viennent de personnages illustres, c'est une peinture naïve de leurs sentimens, de leurs passions, de leur façon de voir & de s'exprimer. Ils paroîtront quelquefois semblables aux héros d'Homère, hautains, arrogans, braves & présomptueux, n'épargnant pas les injures, disant avec une rude franchise & trop longuement tout ce qu'ils ont dans l'ame. Le sirvente du roi Richard, composé dans sa prison d'Allemagne, & plusieurs autres de cette nature, méritent la curiosité de quiconque veut connoître l'esprit humain & les mœurs anti-ques.

Rien n'est peut-être plus digne d'observation, que l'extrême liberté de plusieurs de nos troubadours. Elle se donne carrière, non-seulement entre égaux, mais malgré la plus grande

disproportion de rang & de fortune ; non-seulement dans les querelles qui se décident par l'épée , mais dans le commerce des cours , où l'on s'attend à ne voir qu'artifices & souplesse. Il y avoit déjà , sur-tout parmi les poètes , de vils courtisans accoutumés au ton de la servitude , & mendiant par les bassesses de la flatterie le payement honteux des plumes vénales. Cependant la plupart , quoique peu désintéressés & même avides , perdent quelquefois toute retenue , jusqu'à ne rien ménager , pas même leurs protecteurs. Comment expliquer ce phénomène ?

C'est que les hommes conservoient encore la vigueur de caractère qu'ils tiennent de la nature , & que la politesse a énervée autant qu'adoucie. C'est que les cours protégeoient sans assujettir : la grandeur y étoit plus de magnificence que de pouvoir : elle

cherchoit à s'attirer des partisans, & ne pouvoit faire des esclaves : elle descendoit par la familiarité au niveau des inférieurs & des sujets, de peur qu'ils ne s'élevassent contre elle par leur fierté : chacun sentoit sa propre force, & savoit où trouver de l'appui en cas de besoin : le moindre grief irritoit ces ames altières : le ressentiment ou le point d'honneur étouffoit alors la reconnoissance des bienfaits ; & la liberté du discours s'emportoit au-delà de toutes les bornes.

Si les auteurs de ces pièces avoient eu autant de génie, ou seulement d'esprit que d'audace, il y auroit une ample moisson à faire de choses piquantes & curieuses. Mais plusieurs, je dois le répéter, rimoiént, pour ainsi dire, en dépit d'Apollon & de Minerve. J'ai senti le besoin d'être sévère dans le choix ; & me faisant scrupule d'omettre ce qui renferme

quelque instruction , je me suis du moins borné au pur nécessaire , lorsqu'il ne se présentoit rien d'agréable.

Outre les sirventes historiques dont nous venons de parler, les troubadours en ont laissé un grand nombre de purement satiriques. Ce genre fut toujours du goût des poètes , soit parce qu'ils s'irritent aisément , comme un d'eux le disoit dans l'ancienne Rome , & que la satire venge les blessures de leur amour-propre , soit parce qu'ils y trouvent un moyen de réussir en amusant la malignité publique ; moyen dangereux , souvent impardonnable , mais par où l'auteur le plus vil s'assure des applaudissemens , puisqu'il flatte la haine ou l'envie presque toujours déchaînées contre le mérite.

Nous verrons de ces satires personnelles , grossièrement injurieuses , qui eurent beaucoup de vogue dans le tems. Telles sont en particulier celles

les de Pierre d'Auvergne & du moine de Montaudon contre des rimailleurs, si obscurs la plupart qu'il ne reste aucun vestige de leurs ouvrages. L'un & l'autre ont pu être appelés *le fléau des troubadours* ; mais à la lecture, on méprisera le fléau plus que les victimes frappées de ses coups. De tels satiriques n'eurent jamais d'autre destinée !

Il n'en est pas de même de la satire générale des mœurs, propre à humilier le vice, sinon à corriger les vicieux ; utile pour le siècle qui la voit naître & qu'elle châtie ; utile pour la postérité, à qui du moins elle peut transmettre la connoissance des âges précédens. Divers morceaux de ce genre rendent précieux notre recueil ; & l'on peut les regarder comme ce qu'il y a de plus estimable dans les troubadours.

Là, se trouve la preuve complète d'une vérité, dont nous avons tou-

Jours été convaincus, malgré toutes les déclamations qui la contredisent; Que les mœurs du *bon vieux tems*, comme on l'appelle avec complaisance, de ce tems héroïque de chevalerie, ne méritent point nos regrets, quelque odieux que soient nos vices, & quelques maux qui en puissent naître, surtout si l'impunité les encourage & si le succès les couronne. La race des chevaliers, cette noblesse dont la probité, la franchise, la générosité sont l'objet de tant d'éloges, comment la verra-t-on dépeinte? Oppression des sujets, parjures envers les voisins, cruautés & perfidies fréquentes, brigandages continuels, rapacité insatiable, débauches au lieu de galanterie; voilà les traits ordinaires. Les satiriques exagéroient, dira-t-on. Hé! n'exagèrent-ils pas encore aujourd'hui? Nous regrettons le tems passé: les troubadours regrettoient le

tems passé, aux douzième & treizième siècles, & l'histoire ne connoît rien de plus affreux que les deux siècles antérieurs à cette époque.

Ils attaquent surtout avec véhémence les vices du clergé & des moines. On en sera peu surpris, si l'on se retrace les abus énormes, la scandaleuse licence, les fraudes, les vexations & la tyrannie, qui déshonoroient alors plusieurs ministres de la religion, aux dépens de la religion même. La croisade contre les Albigeois, l'inquisition meurtrière qu'elle mettoit en vigueur, suffisoient pour révolter toute ame juste & sensible. Une pièce originale d'Izarn, dominicain missionnaire & troubadour, dans laquelle il se représente disputant avec un hérétique, & le convertissant par la crainte des supplices, plutôt que par la force des argumens, cette pièce nous convaincra que des catholiques sensés.

pouvoient bien partager avec les sectaires , non leurs sentimens sur le dogme , mais leur mépris & leur aversion pour des abus odieux ou méprifables. Enfin , les invectives de Pierre Cardinal , troubadour illustre & vertueux , que le clergé avoit vu parmi ses membres , (sans parler ici d'autres satires pareilles ,) ne laisseront aucun doute sur les anciens excès de ce corps, qu'entraînoit le torrent des passions , que l'ignorance avoit dégradé , & qui s'est relevé depuis avec honneur , lorsque ses lumières & sa conduite ont répondu à la sainteté de son ministère.

Une mauvaise politique , presque toujours pratiquée & toujours funeste, engageoit les gens d'église à persécuter les poètes , ainsi que les novateurs. On croyoit les enchaîner par la crainte ; on les révoltoit en provoquant la colère & l'indignation. Irriter

des esprits fiers & audacieux, qui n'avoient besoin que d'une plume pour se venger même sans paroître, c'est une de ces imprudences que l'orgueil de la domination commettoit presque toujours, & dont il devoit tôt ou tard se repentir inutilement.

Les poésies didactiques des troubadours sont en petit nombre, mais curieuses par leur objet. Quelques-unes contiennent des maximes de morale universelle; elles prouvent encore que les vérités morales, dont le germe est au fond de nos cœurs, ont besoin de la culture de la raison pour ne produire que de bons fruits. Quelques autres renferment des instructions relatives aux divers états de la société, spécialement aux candidats de la chevalerie, aux jeunes demoiselles, aux poètes & aux jongleurs. J'en ai recueilli plusieurs détails singuliers, que nul ouvrage connu ne fourniroit. La

prolixité & les minuties y sont trop souvent fastidieuses. On peut y remédier en abrégeant. D'ailleurs les petites choses, en certains cas, font mieux connoître les hommes que les grandes : elles peignent les habitudes, au lieu qu'on ne voit dans le reste que des efforts.

Nos poètes ont eu quelquefois l'adresse d'encadrer, pour ainsi dire, leurs préceptes dans les agrémens de la fiction. C'est un jeune homme, par exemple, qui vient à la cour d'un illustre chevalier, demander ses avis & s'instruire à son école ; c'est un personnage respectable qui, dans une conversation fortuite, donne des leçons à la jeunesse. La connoissance des anciens auroit beaucoup servi à perfectionner une méthode si judicieuse. Les troubadours semblent l'avoir tirée de leur propre fond. Simples imitateurs, ils auroient eu vraisemblable-

ment plus de goût avec moins de naturel.

Cependant de ce fonds mal cultivé font éclos quelques jolis contes, où les grâces naïves paroissent assez touchantes, pour qu'on ne pense point à y chercher de l'esprit.

Le même caractère distingue jusqu'à un certain degré les *pastourelles* des troubadours, idylles galantes, écrites sans art, avec trop de monotonie, mais qui respirent la simple nature. Cette espèce de composition, également favorable à la poésie & à l'amour, auroit dû, ce semble, être plus commune parmi eux. S'ils l'ont rarement cultivée, n'est-ce point l'effet de la fréquentation des cours? La vie champêtre inspire les muses pastorales: les cours inspirent un goût de galanterie factice, qui préfère le bel-esprit au sentiment.

C'est surtout par les *tensons* que les

troubadours tâchoient de se signaler. Dans ces dialogues en couplets alternatifs , ils s'attaquoient , se répondoient ; ils foutenoient leurs sentimens contradictoires sur diverses questions , presque toutes de galanterie. Les cours & les grandes assemblées servoient de théâtre à la dispute. On prenoit ordinairement pour juges les principaux personnages ; & leur décision paroissoit sans doute d'un grand poids. Ces jeux d'esprit devoient donner plus de ressort aux talens ; mais comme les talens médiocres ne peuvent franchir les bornes de la médiocrité , parmi un très-grand nombre de tenons il y en a peu d'un rare mérite.

Elles ont néanmoins l'avantage ; celles mêmes dont la traduction paroîtroit le plus insipide , de nous instruire sur les opinions & les sentimens de leurs auteurs , & sur l'esprit de leur

siècle. On y verra , les raffinemens de la galanterie romanesque , les égaremens du libertinage qui triomphoit de ses maximes, les fausses idées d'honneur & de morale qui l'emportoient sur les devoirs. Par quelles qualités un amant se rend-il plus digne de sa dame ? une dame plus digne d'avoir des amans ? Qu'est-ce qui décide , en tel ou tel cas , de la supériorité d'un chevalier ? &c. Plusieurs questions de cette espèce amènent des jugemens, quelquefois très-sages , quelquefois insensés & pernicieux. Rien n'étoit mieux imaginé, pour inculquer les vrais principes , qu'un genre de poésie où ils pouvoient s'appliquer à mille cas intéressans. Mais la plupart des troubadours préférant les bonnes fortunes aux bonnes mœurs , la sagesse avoit besoin d'autres organes , & malheureusement n'en trouvoit guère.

A en croire Nostradamus , & une

foi d'auteurs*, ces poètes connurent & pratiquèrent l'art dramatique. Sans doute l'usage du dialogue, si commun parmi eux, devoit conduire en peu de tems aux représentations théâtrales. C'est peut-être le fondement d'une opinion dont la fausseté paroît démontrée par leurs ouvrages mêmes, où l'on ne voit rien de relatif à cet objet. Quoi ! un objet si intéressant, qui devoit fournir matière à tant d'allusions & de remarques, ils l'auroient toujours perdu de vue, tandis qu'ils parloient des moindres usages de la société ? pourra-t-on le croire ?

Il faudroit entendre leur idiome, & en connoître la prononciation, pour bien raisonner sur le mécanisme, la mesure & l'harmonie de leurs vers : encore n'y auroit-il presque aucun

* Parfait, Hist. du Théâtre François : Velly, Hist. de France, &c.

lecteur que cet examen intéressât. Je me bornerai donc à un point beaucoup plus digne de curiosité, à l'influence que la langue & la poésie provençales ont eue sur la littérature des autres peuples.

V I.

Le midi de l'Europe avoit tiré du latin les langues vulgaires, que nous y voyons perfectionnées aujourd'hui, le françois, l'italien & l'espagnol. Le provençal, dérivé de la même source, l'emportoit incontestablement sur toutes les autres, soit qu'il participât aux beautés du grec, qui fut long-tems le langage des Marseillois, soit qu'il eût été plus tôt cultivé par des talens capables de l'embellir. Les troubadours y ajoutèrent tout à la fois de nouveaux charmes & une grande célébrité. Répandus dans les cours, même au-delà des Pyrénées, des Alpes &

de a Manche, ils y portèrent avec le goût de leurs poésies celui de leur langue, & lui acquirent presque la même réputation, que nos meilleurs écrivains ont procurée dans ces derniers tems à la nôtre.

Alors le génie, comme enseveli au sein d'une stupide ignorance, sembla tout-à-coup réveillé par les sons d'une lyre enchanteresse. En Italie, en Espagne, en Angleterre, & même en Allemagne, il se ranima pour prêter l'oreille à ces Amphions. Il admira leurs chants & voulut les imiter. Après d'heureux essais dans leur idiome, il s'efforça de polir à leur exemple & d'illustrer la langue du pays qu'il habitoit. C'est ainsi que le Parnasse provençal donna en quelque sorte naissance aux muses étrangères; c'est ainsi qu'elles en tirèrent des trésors dont elles firent leur propre richesse.

Quelques Anglois & un plus grand

nombre d'Italiens célèbres l'ont eux-mêmes reconnu. Dryden ne balance point à dire d'après Rymer, que le provençal étoit de toutes les langues modernes la plus polie, & que Chaucer en profita pour orner & enrichir l'anglois, très-stérile jusqu'alors *. Bembo assure également que cette langue avoit une grande supériorité sur toutes celles d'occident, & que tout homme qui vouloit bien écrire, surtout en vers, écrivoit en provençal. (*Prof. I.*) Une compilation d'autorités ne me coûteroit que la peine de transcrire les passages déjà cités par Bastéro, dans la préface de sa *Crusca Provenzale*. Mais qu'importent tant de citations, quand il ne faut que raisonner sur un fait certain ?

Considérons seulement le pays où la littérature fit des progrès plus rapi-

* Voyez la préface des *Fables de Dryden*.

des. C'est-là, c'est en Italie que brillèrent singulièrement les troubadours. La cour du marquis de Montferrat, Florence, Venise, Mantoue, Gènes, & d'autres villes, se glorifioient d'en avoir produit ou attiré quelques-uns. On compte parmi eux des Italiens illustres, un Malaspina, un Giorgi, un Calvo, un Cigala, un Doria, un Sordel, &c, dont les pièces, en général, annoncent une supériorité de talent qui présageoit de plus grandes choses. Nos Provençaux frayèrent la route aux Italiens, leur fournirent & les modèles à imiter & l'instrument à mettre en œuvre. Mais la destinée de ceux-ci étoit de servir eux-mêmes de modèles dans la carrière poétique, après que d'autres leur auroient appris à y faire le premier pas; & rien n'est plus glorieux aux troubadours que d'avoir eu de tels disciples, qui cependant devoient bientôt les surpasser.

En effet, le Dante, à la fin du treizième siècle, donna l'effor du génie à la langue italienne. Dès ce moment, on la vit fort supérieure au provençal. Pétrarque parut, l'amour l'inspira, & sous le ciel même de Provence, il fit entendre des sons si mélodieux, des vers si élégans; en un mot, il éclipsa tellement les troubadours, que leur nom, leur langage & leurs poésies disparurent presque entièrement aux yeux de l'Europe.

La France avoit déjà ses poètes, émules des Provençaux leurs maîtres, & Thibaut, comte de Champagne, s'étoit distingué parmi eux. Par toutes les langues nationales commencèrent à sortir de la barbarie : elles furent préférées avec raison à cet idiome étranger, dont la fortune venoit surtout de l'indigence des autres. Les grands modèles de l'antiquité, si long-tems enfouis dans la poussière,

fixèrent enfin les regards, reproduisirent les idées du beau, inspirèrent une plus noble ardeur aux écrivains. Toutes les langues modernes auroient avancé rapidement comme en Italie, si elles avoient été cultivées avec le même soin, par des génies tels que le Dante, Pétrarque & Bocace. Malheureusement, ou de tels génies n'existerent point ailleurs, ou ils languirent dans l'ignorance, ou ils affectèrent le langage de l'ancienne Rome, au lieu de perfectionner celui de leurs peres. L'Italie devint féconde en chefs-d'œuvre : les autres nations, pour n'avoir pas suivi son exemple, ne produisirent encore long-tems que des fruits sauvages ou de mauvais goût.

Revenons à notre sujet. L'origine de la littérature moderne est donc en Provence, c'est-à-dire, dans les provinces méridionales de la monarchie

françoise. Les troubadours ont tiré l'Europe d'un fatal engourdissement : ils ont ranimé les esprits , qui paroiffoient morts : en les amusant , ils les ont fait penser : par des sentiers émailés de fleurs champêtres , ils les ont mis sur les voies de la raison , de la perfection même ; & tel est l'enchaînement des choses humaines , qu'à cette première cause presque inconnue on peut attribuer les plus grands effets. Toute révolution dans l'esprit humain mérite d'exercer une curiosité attentive ; & les principes de la révolution le méritent pour le moins autant que ses progrès. A cet égard combien les troubadours ne doivent-ils pas intéresser ?

V I I.

Il me reste à faire quelques observations sur les vies manuscrites de nos poètes , composées en provençal par

des auteurs contemporains. Un Hugues de Saint-Cyr & un Michel de la la Tour sont les seuls dont on connoisse le nom. La plupart de ces histoires sont probablement leur ouvrage. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que les vies de Nostradamus, comparées à celles-ci, ne doivent passer que pour un recueil de fables, aussi défectueux par le fond que par la forme.

Cependant j'observerai plus d'une fois que les historiens provençaux ne sont point eux-mêmes à l'abri de tout reproche. L'histoire exige des qualités qui leur manquoient; non seulement assez de lumières pour apprécier les bruits publics & les relations douteuses, pour discerner le vrai & le faux, le vraisemblable & le chimérique, enfin pour ne porter que de solides jugemens; mais encore une sévérité de goût qui, sans négliger l'élégance, rejette les ornemens superflus; qui

dédaigne le frivole & s'attache à l'essentiel ; qui tient le milieu entre une précision sèche & un insipide verbiage. L'esprit romanesque se découvre dans ces écrivains. Ils aiment à orner une aventure , à en faire dialoguer les personnages , & peut-être à y répandre du merveilleux. Par-là ils inspirent quelque défiance. On veut une histoire : on craint de ne lire qu'un roman.

Au reste , ces défauts ne regardent que certains détails. Plusieurs aventures des troubadours , en apparence incroyables , sont confirmées par leurs pièces mêmes. Le romanesque des idées influoit beaucoup dans la conduite , & ce qui seroit absurde aujourd'hui paroïssoit à peine extraordinaire alors. Sans doute , l'historien fait parler ses personnages comme il lui plaît ; leurs dialogues sont à lui ; mais ces dialogues peignent naïvement les

mœurs, les conversations d'un tems de simplicité & d'héroïsme ; ils sont peut-être par-là aussi utiles que les faits. Pardonnons aux auteurs un défaut dont il résulte pour nous de l'utilité, & de l'agrément.

On trouvera, soit dans les historiens, soit dans les poètes provençaux, un nombre de particularités historiques inconnues d'ailleurs. Elles peuvent fournir matière à des discussions de critique étrangères à notre ouvrage. Un homme de mérite, chargé par les états de Provence d'écrire l'histoire de la province, éclaircira plusieurs difficultés de ce genre. Ayant eu communication des manuscrits de M. de Sainte-Palaie, il nous a convaincus des lumières & de la sagacité qui le dirigent dans son travail.

Les troubadours finissent dans le quatorzième siècle. Ils s'étoient avilis

par leurs désordres , jusqu'à se faire plus d'une fois chasser * avec opprobre. Les cours s'étoient dégoûtées de cette foule d'hommes avides & corrompus , parmi lesquels on ne voyoit presque plus de vrai talent. D'autres objets , ou plus sérieux ou plus agréables , firent perdre de vue leurs personnes & leurs compositions. D'ailleurs , la culture des langues vulgaires en Italie , en Espagne , en France , suffisoient pour effacer le souvenir du provençal. Mais cette langue seroit devenue vraisemblablement la plus polie & la plus riche de l'Europe , si , dans nos provinces méridionales , il s'étoit élevé quelque grand état , où

* Philippe-Auguste avoit banni de ses états les histrions , parmi lesquels étoient sans doute compris des troubadours. La ville de Bologne défendit en 1288 aux chanteurs de France de s'arrêter dans les places publiques pour y chanter. (Voyez Muratori , *Antiq. Ital.* t. 2.)

les muses & les arts fixassent leur séjour ; & où le génie , excité par l'émulation , perfectionné par la culture , produisît des chefs-d'œuvre dignes de servir de modèles aux écrivains des autres pays.

De tout tems , les troubadours ont été en Italie un objet de curiosité. Une préface italienne de l'an 1594 , qu'on trouve à la tête d'un recueil manuscrit de leurs poésies , exprime les vœux de l'auteur pour que les gens de Lettres s'efforcent de les interpréter , & de les faire connoître au public. Crescimbeni , traducteur & commentateur des vies de Nostradamus , a beaucoup travaillé sur cette matière ; mais il n'a guère produit que des notices médiocres *. Il falloit l'ardeur & le zèle de M. de Sainte-

* Voyez son ouvrage intitulé *Della volgare poesia* , imprimé en 1730 , vol. 2.

Palaie, pour triompher des obstacles qui ont effrayé ou arrêté les Italiens, malgré tous les avantages que leur pays même leur procuroit.

Les troubadours eurent en Allemagne des imitateurs, que M. le baron de Zurlauben se propose de tirer de l'obscurité. Il a trouvé dans la bibliothèque du Roi un manuscrit, contenant les chansons tudesques de cent quarante poètes, depuis la fin du douzième siècle jusques vers l'an 1330. L'empereur Henri VI, l'infortuné Conradin fils de Frédéric II, un roi de Bohème, plusieurs autres princes, électeurs, ducs, margraves, &c, sont au nombre de ces poètes, ainsi que des prélats & des moines. Chaque chanson est précédée de quelque peinture : on y voit des sièges, des tournois, des chasses, des emblèmes, avec les armoiries des troubadours allemands, M. le baron de Zurlauben,

dans un mémoire lu en 1773 à l'Académie des Belles-lettres, a déjà donné des extraits de leurs pièces ; & il fait espérer une notice complète, qui répandroit un grand jour sur l'histoire littéraire du moyen âge, sur les généalogies & les armoiries des plus anciennes maisons de l'empire. Ce monument paroît digne de son zèle pour la littérature.

N O T E.

Voici la liste des manuscrits provençaux dont les recueils de M. de Sainte-Palaie contiennent les copies ; savoir,

- 4 de la bibliothèque du Roi ;
- 1 d'Urfé,
- 1 de Lancelot,
- 1 de Caumont,
- 5 du Vatican,
- 5 de Saibante ou Vatican,

LXXXIV DISC. PRÉLIMINAIRE

- 1 Barberini,
- 1 de l'Ambrosienne de Milan;
- 2 de Saint-Laurent de Florence;
- 2 Riccardi de Florence;
- 1 de Modène.

Fin du Discours préliminaire.



T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce premier Volume.



<i>A</i> VERTISSEMENT, page v	
DISCOURS préliminaire, page xiiij	
GUILLAUME IX, <i>comte de Poitou & duc d'Aquitaine</i> ,	page 1
BERNARD DE VENTADOUR,	18
GARIN D'APCHIER,	39
PONS DE CAPDUEIL,	43
RICHARD I, <i>roi d'Angleterre</i> ,	54
ARNAUD DE MARVEIL,	69
GEOFFROI RUDEL,	85
BERNARD-ARNAUD DE MONT- CUC,	97
PIERRE ROGIERS,	103
AZALAÏS DE PORCAIRAGUES,	110

LXXXVj		T A B L E	
PIERRE RAIMOND,			114
GUILLAUME DE BALAUN & PIERRE DE BARJAC,			119
PIERRE DE LA MULA,			129
ALPHONSE II, <i>roi d'Aragon,</i>			130
GUILLAUME DE CABESTAING,			134
GAVAUDAN LE VIEUX,			154
RAMBAUD D'ORANGE & LA COMTESSE DE DIE,			161
PONS BARBA,			177
FOLQUET DE MARSEILLE, <i>évêque</i> <i>de Toulouse,</i>			179
GIRAUD LE ROUX,			205
BERTRAND DE BORN,			210
GUILLAUME RAINOLS D'APT,			251
GUILLAUME & RAIMOND DE DURFORT,			255

DES ARTICLES. lxxxvij

RAMBAUD DE VAQUEIRAS OU VACHEIRAS,	257.
LE DAUPHIN D'Auvergne & L'ÉVÊQUE DE CLERMONT,	303
BERTRAND DE LA TOUR,	313
DEUDES DE PRADES,	315.
PEYROLS D'Auvergne,	322
ALBERT, <i>marquis de Malaspina</i> ;	334
OGIER OU AUGIER,	340
ELIAS DE BARJOLS,	347.
GAUCELM FAIDIT,	354
ELIAS CAIRELS,	378
BERTRAND D'ALAMANON,	390
HUGUES BRUNET,	404
FERRARI DE FERRARE,	411
CADENET,	416
PERDIGON,	428.

Ixxxviiij TABLE DES ARTICLES.

GUI ou GUIGO,	435
BÉRENGER DE PALASOL,	442
BLACAS & BLACASSET,	447
FOLQUET DE ROMANS,	460

Fin de la Table du Tome premier.



HISTOIRE



HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES TROUBADOURS:

I.

GUILLAUME IX, *comte de Poitou*
& *duc d'Aquitaine.*

LE premier troubadour que nous connoissons est un prince : plusieurs autres princes nous fourniront des articles intéressans. Ce ne seroit qu'un honneur médiocre pour la littérature , si leurs pièces n'avoient aucun mérite ; puisque la gloire littéraire est attachée à la qualité des ouvrages , non à celle des au-

Tome I.

A

teurs. Mais indépendamment de ce que les productions de ces poètes ont de remarquable, les traits qu'ils offrent à l'histoire sont curieux, à proportion du rôle qu'ils ont joué dans le monde. Notre principal objet est de peindre les hommes & les mœurs. Dans les tems de simplicité, les caractères se montrent sans fard, même au centre des cours; & l'esprit alors ne déguise guère la nature.

G U I L L A U M E I X*, comte de Poitou, né en 1071, mort en 1122, se rendit célèbre parmi ses contemporains. Aux avantages de la naissance & de la fortune, il réunissoit ceux de la figure, du courage & des talens. On lui reproche une licence de mœurs, qui paroît supposer les raffinemens du luxe

* Quelques historiens l'appellent G U I L L A U M E V I I I, parce qu'ils ont retranché un prince de ce nom, dans la liste des comtes de Poitou. Crescimbeni les a imités.

moderne ; qui cependant n'étoit point rare en ces tems même , où la chevalerie étoit de si belles maximes de vertu. Le prieur de Vigeois * , auteur d'une ancienne chronique très-précieuse , semble ne l'avoir connu que par ses aventures galantes : il le peint comme excessivement passionné pour les femmes. Une valeur audacieuse , un enjouement poussé jusqu'à la bouffonnerie , le caractérisent sous la plume d'Ordéric Vital. Mais nul auteur ne l'a dépeint de couleurs plus fortes que Guillaume de Malmesbury ** , historien anglois fort estimé.

Le comte de Poitou , selon cet auteur , avoit le talent de la plaisanterie , jusqu'à exciter des éclats de rire par ses bons mots. Il y joignoit un affreux libertinage : on en peut juger , entre autres

* Gaufrédus : Labbe , Bibl. manusc. T. 2 : p. 292.

** *De gest. reg. Ang.*

exemples, par une maison de débauche, construite à Niort en forme de monastère, divisée en plusieurs cellules, qui devoit être gouvernée par une abbesse, une prieure; c'est-à-dire, où l'on devoit jouer la vie monastique, & assaisonner, par cette espèce d'impiété, les désordres de la prostitution. Un tel projet, s'il fut réel, prouveroit bien, & d'autres faits le prouvent assez, qu'il y a eu des hommes irréligieux, avant que la religion fût exposée aux attaques des esprits forts.

Nous pouvons juger du caractère & des principes de Guillaume par un trait moins étonnant. Au mépris de toutes les lois, il avoit épousé Malberge, femme du vicomte de Châtelleraud. Ce mariage adultère excita le zèle de l'épiscopat. L'évêque de Poitiers, en présence même du comte, alloit l'excommunier & commençoit la formule. Guillaume met l'épée à la main; menace de tuer

l'évêque s'il ne l'absout. Celui-ci, feignant d'avoir peur, demande un moment pour réfléchir. Il en profite pour achever la formule d'excommunication. *Frappez maintenant*, ajoute-t-il; *je suis prêt.* — *Non*, dit le prince, *je ne vous aime point assez pour vous envoyer en paradis.* Il l'envoya en exil. A force d'abuser des censures, on les avoit exposées au mépris de ceux qui se sentoient la force de les braver; mais nous ne trouvons guère d'exemples d'une telle insulte faite au ministère épiscopal.

Quelque mauvaise que soit la réputation d'un prince, il manque rarement d'apologiste. Bessli, dans son Histoire des comtes de Poitou, rejette toutes ces accusations, & prétend les détruire par le témoignage de Geoffroi de Vendôme, qui suppose les mœurs de Guillaume dignes de louanges; qui, en lui écrivant, le qualifie de *chevalier incomparable, maître de tous les chevaliers.* Mais si

Guillaume de Malmesbury peut être suspect de quelque partialité, l'abbé de Vendôme l'est infiniment davantage. La plupart des terres de son abbaye se trouvoient dans les états du comte : il avoit besoin de sa protection ; il avoit intérêt à le ménager , à le flatter. Le pape saint Grégoire , en pareilles circonstances , n'a-t-il pas donné lui-même des éloges à la reine Brunehaut & à l'usurpateur Phocas, sans que ce soit un titre d'apologie ni pour l'une ni pour l'autre ?

D'ailleurs Bessi se montre indigne de confiance , en dissimulant l'excommunication de Guillaume IX , attestée par la chronique de Maillesais , sous l'an 1114* ; attestée même par Geoffroi de Vendôme qui , dans une lettre au pape Pascal , s'excuse d'avoir communiqué avec ce prince , & promet de ne plus le

* Labbe , Bibl. manusc. T. 2. p. 218.

faire jusqu'à ce qu'il ait été absous. Peu nous importe au fond qu'un prince du douzième siècle, ait été sage ou débauché; mais il importe beaucoup à l'esprit humain, d'observer combien les jugemens varient sur le même personnage, & surtout combien la louange est fautive quand elle a pour principe la prévention ou l'intérêt.

Si les mœurs d'un écrivain se peignent ordinairement dans ses ouvrages, ceux de Guillaume ne forment pas un préjugé en sa faveur : l'obscénité y annonce la débauche. Nous avons de lui neuf pièces. Elles sont attribuées dans nos manuscrits au comte de *Peytius*, c'est-à-dire, de Poitou, sans autre désignation. Le caractère licencieux de ces poésies, & la note historique dont elles sont précédées, désignent suffisamment Guillaume IX. *Ce fut*, selon les termes de la note, *un valeureux & courtois chevalier, mais grand trompeur de dames : il*

courut sans cesse par le monde , cherchant des dupes de sa coquetterie ; du reste , il fut bien trouver & bien chanter. Les mots *trouver & chanter* ont rapport à l'invention des sujets & au style des vers. Nous les emploierons quelquefois dans le sens de notre ancien langage.

Une des pièces du comte de Poitou est le récit d'une aventure incroyable, qu'il suppose lui être arrivée : la décence ne nous permet que d'en présenter l'esquisse.

» En allant du Limoufin dans l'Au-
 » vergne, Guillaume rencontre deux da-
 » mes qui suivoient la même route ,
 » Agnès & Ermalette, femmes de Garin
 » & de Bermond. Ces dames le saluent
 » au nom de S. Léonard. Il les accoste ;
 » & contrefaisant le muet, il leur adresse
 » des sons bizarres, mal articulés, pour
 » leur faire accroire qu'il l'est effective-
 » ment. *Oh ! pour le coup*, dit l'une,
 » *voici un homme à qui l'on pourroit se*

» fier. L'occasion ne s'offre pas tous les
 » jours ; que n'en profitons-nous ? Il faut
 » droit l'emmener au logis. L'autre ap-
 » prouve & consent. Guillaume accepte
 » la proposition par un signe. On arrive
 » au gîte. Bon feu ; bon souper. On fait
 » bien manger le muet , & il boit à l'ave-
 » nant. On le mène ensuite à sa cham-
 » bre ; on le fait mettre au lit. Les deux
 » dames avoient encore quelque inquié-
 » tude. S'il n'étoit pas aussi muet qu'il le
 » semble , où en serions-nous ? Comment
 » s'assurer de la vérité ? Elles se regar-
 » doient en rêvant. Enfin elles imagi-
 » nent , comme par inspiration , de pren-
 » dre leur chat , de le glisser dans le lit de
 » ce pauvre homme , de l'y tourmenter ,
 » de le rendre furieux. Le chat joue des
 » griffes avec rage. Le muet , déchiré de
 » la tête aux pieds , soutient cette épreu-
 » ve en héros , & jette seulement quel-
 » ques cris confus , propres à dissiper
 » tout soupçon. Cependant on n'a pas

» encore l'esprit tranquille. La cruelle
 » épreuve est réitérée ; le muet la subit
 » de nouveau avec la même constance.
 » Alors les dames concluent qu'elles
 » peuvent se fier à lui. »

Le poëte termine ce conte par un envoi à son jongleur, qu'il charge de présenter la pièce aux deux dames, en les priant de sa part d'exterminer leur maudit chat.

Quelle apparence qu'un prince ait eu en voyage pareille aventure ? Ce n'est probablement qu'une fable, de l'invention de Guillaume. L'Eunuque de Térence auroit pu lui en suggérer l'idée. Mais nous regarderions comme un prodige, qu'il eût seulement connu ce poëte. On seroit mieux fondé à croire que Palaprat, qui s'applaudissoit, de nos jours, d'avoir changé l'Eunuque de Térence en muet pour notre théâtre, a profité de la pièce du comte de Poitou, connue en 1667 par un ouvrage de Hauteferre.

Deux autres pièces de Guillaume font à-peu-près du même genre. Dans l'une il se rappelle ses bonnes fortunes ; il en remercie Dieu & S. Julien : il raconte en particulier de la manière la plus indécente sa victoire sur une femme du peuple. Telle étoit la dangereuse superstition de ces tems-là : on invoquoit le ciel pour le succès des entreprises du libertinage ; & S. Julien étoit surtout le patron auquel on avoit recours. Dans la seconde pièce, Guillaume semble faire le mystérieux sur ses aventures de galanterie : il n'en nomme point les héroïnes ; mais la pudeur n'en est pas moins blessée par les images.

Le premier de ces morceaux fait mention expresse des *jeux-partis* ou *tensions*, & du prix que remportoit le vainqueur. On appelloit ainsi des questions que les troubadours agitoient pour signaler leurs talens. Lorsqu'un prince ou un grand tenoit cour plénière, ils ve-

noient faire assaut d'esprit sur ces théâtres. La métaphysique d'amour , sujet ordinaire des disputes , leur fournissoit une matière abondante. Des assemblées nombreuses excitoient la verve de nos poètes ; & l'on distribuoit des prix à ceux qu'on en jugeoit les plus dignes. Cet usage conduisit probablement à l'institution des *cours d'amour* , qui proposèrent de pareilles questions , & qui en devinrent les juges. Aucun troubadour n'a parlé de ces tribunaux de galanterie , quoique leurs pièces soient pleines d'allusions aux usages de leur tems. Ainsi les jeux-partis ne supposent point l'existence des cours d'amour ; & Cazeneuve paroît se tromper , en les soutenant beaucoup plus anciennes qu'on ne l'a cru jusques ici *.

Quatre autres pièces du comte de Poitou ne renferment que de la galanterie.

* De l'orig. des Jeux Floraux.

Une dame qu'il aime rejette ses vœux : il l'aimera toujours. Il jure par le chef de S. Julien, qu'il mourra s'il n'en obtient un baiser ; du moins ses rigueurs l'obligeront de se faire moine.

Il n'est plus , dans la huitième pièce , cet amant fidele : c'est un homme qui ne tient fortement à aucun objet ; que nul événement n'affecte d'impressions durables ; dont l'humeur volage n'admet que de légers attachemens. *Les fées* , ajoute-t-il , *l'ont ainsi constitué.* Nous ne connoissons pas de témoignage plus ancien sur les fées ; & , sans doute , elles faisoient peu de sensation , puisque les troubadours n'ont point du tout profité des ressources qu'elles pouvoient fournir à la poésie.

La neuvième pièce est d'un ton dévot , tout opposé au caractère de Guillaume. Il se disposoit apparemment à partir pour la première croisade , où il fut entraîné par le torrent de l'enthous-

fiasme. Il dit adieu au Limouſin , au Poitou , à la chevalerie qu'il a tant aimée , aux vanités mondaines qu'il défigne par les habits de couleurs & par les belles chauffures. Ce dernier adieu ſe conçoit ; car les croifés , ſuivant Otton de Friſingue * , devoient renoncer à la parure , aux chiens & aux oiſeaux : mais l'adieu à la chevalerie eſt d'autant plus étrange , que les croifades lui ouvroient une carrière digne d'elle , & de ſes idées & de ſes penchans. Guillaume ne la confidère ici que du côté des fêtes , ou des plaiſirs : c'étoit un peu dégrader l'école de l'héroïſme. Il confie la garde du Poitou au comte d'Anjou ſon couſin , le priant , ainſi que le roi dont il tient ſon fief , de défendre ſon fils encore enfant , contre les entrepriſes de ſes voiſins & de ſes vaffaux. Enfin il demande pardon à tous ceux qu'il peut avoir offen-

* *De geſt. Frider. I. c. 35.*

fés ; il se jette entre les bras de Dieu , & implore , dit-il , son secours *en latin & en roman*. (Le mot *roman* signifioit la langue vulgaire.)

Voilà une sorte de testament poétique bien sérieux. Guillaume , quoique jeune encore , éprouva sans doute ces premières impressions de pénitence , qu'excitoit par-tout la croisade. On ne parloit que d'expier les péchés par la guerre sainte : on ne voyoit que transports de componction lugubre , qu'images de mort & de martyre , mêlées aux espérances de victoire. Mais ce pieux délire , (car les cerveaux étoient échauffés , & les cœurs très-peu convertis) laissa bientôt le champ libre au naturel & aux passions.

L'entreprise de Guillaume IX fut malheureuse ; & le prier de Vigeois dit que ce fut en partie sa faute *. On

* *Gesta Dei per Francos.*

n'aura pas de peine à le croire , si l'on réfléchit sur les excès & les imprudences des croisés. De retour en ses états , vers la fin de l'an 1102 , il chanta les fatigues , les dangers , les malheurs de cette expédition , dans un poëme que nous n'avons point. Sa gaieté naturelle y respiroit , selon Ordéric Vital , malgré la tristesse d'un sujet si propre à l'éteindre. Il y sema des plaisanteries qui peignoient son caractère dominant.

On remarque dans les vers de cet illustre troubadour , une facilité , une élégance & une harmonie , dont les premiers essais de l'art ne paroissent point susceptibles. Crescimbeni le regarde cependant comme le plus ancien des poëtes provençaux *. C'est , à la vérité le plus ancien qu'on connoisse ; mais le supposer le premier de tous , ne

* *Istor. della volgar Poesia.*

feroit-ce pas dire qu'un art ingénieux s'est perfectionné en naissant ?

Jean Nostradamus , dont nous avons les Vies des Troubadours , pleines de bévues & d'erreurs , ne fait pas mention de Guillaume IX. Les auteurs italiens qui ont écrit sur l'origine de la poésie vulgaire , ont également ignoré ses pièces. Parmi les auteurs françois , Hauteferre touloufain en a parlé le premier : il en a publié deux , conformes au texte de nos manuscrits , à quelques variantes près.





I I.

BERNARD DE VENTADOUR.

LA vivacité & la délicatesse du sentiment, la beauté des images, la naïveté du style, la facilité de la versification, distinguent avantageusement ce poëte, dont Pétrarque a fait mention avec éloge*. Sa naissance obscure ne l'empêcha point de briller dans les cours. Quoique le peuple alors ne fût presque rien, les talens poétiques suppléoiënt à la noblesse dans nos provinces méridionales, où tout autre talent littéraire étoit, comme ailleurs, enfoui & sans exercice.

BERNARD naquit au château de Ventadour, en Limoufin. Son pere étoit un domestique chargé du four. Une figure intéressante, un caractère aima-

* Triomphe d'Amour, c. 4i

ble, & fans doute les faillies d'un esprit vif & précoce, fixèrent sur le jeune Bernard l'attention du seigneur. On prit soin de son éducation : la culture eut tout le succès possible. Il étoit *courtois & bien appris* : il savoit *composer & chanter*. Ces expressions provençales renferment un grand éloge, pour le tems où vivoit notre poëte.

Son seigneur étoit Ebles II, vicomte de Ventadour, dont le fils mourut au Mont-Cassin en 1170*. La chronique de Vigeois le surnomme *le Chanteur* ; elle dit qu'il aima les chansons gaies jusques dans sa vieillesse, & que les siennes lui attirèrent la faveur de Guillaume, duc d'Aquitaine & de Poitou. Cette chronique rapporte sur Ebles & Guillaume un fait curieux, qui peint les mœurs du siècle, & la façon dont les seigneurs vivoient dans leurs terres. Nous ne le

* Baluse, Hist, de Tullés, p. 146.

croyons point déplacé ici, quoique étranger à Bernard. Il intéresse en général l'histoire des troubadours ; & on doit la regarder en partie comme l'histoire des mœurs antiques. Voici le fait , tel qu'il est raconté, (page 322.)

Un jour , Ebles de Ventadour vint à Poitiers , & entra dans le palais , tandis que le comte étoit à table. Celui-ci ordonna de préparer vite à dîner pour son hôte. On fit de grands apprêts : il fallut attendre. Ebles s'impatientoit sans doute de la lenteur du service. » En vérité , » dit-il , un comte de votre importance » ne devrait pas être obligé de renvoyer » à sa cuisine , pour recevoir un petit » vicomte comme moi. « Ce propos tomba. Mais quelques jours après , le seigneur de Ventadour étant retourné dans son château , le comte de Poitou y arriva , suivi de cent chevaliers , à l'heure du dîner. Le vicomte fortit de table , se doutant bien que Guillaume avoit voulu

le surprendre , & se venger du propos qu'il avoit tenu. Ils étoient ensemble sur le ton de la plaisanterie. Après les premières civilités de réception , Ebles dit froidement à ses gens de donner à laver. Aussitôt la table fut couverte de plats en si grand nombre, qu'à peine auroit-on vu rien de pareil aux noces d'un prince. Heureusement c'étoit jour de foire à Ventadour : tout ce qui s'y trouva de volailles & de gibier , les sujets du vicomte s'étoient empressés de le porter au château. Ce ne fut pas tout. Sur le soir , un payfan , à l'insçu du seigneur , entra dans la cour avec une charrette traînée par des bœufs , & cria de toute sa force : » Que les gens du comte de Poi-
» tou viennent apprendre comment on
» donne la cire chez le vicomte de Ven-
» tadour. « Il coupa ensuite les cercles d'un tonneau dont sa voiture étoit chargée. On en vit sortir une quantité prodigieuse de pains de cire blanche , qu'il

laissa sur la place comme chose de peu de valeur : puis il s'en retourna.

La chronique ajoute que le vicomte ; pour récompenser un homme qui l'avoit si bien servi , lui donna en propriété le lieu de Malmont où il demeueroit ; & que les enfans de ce payfan furent décorés du *baudrier de chevalerie*. Les anoblissemens sont donc plus anciens qu'on ne l'imagine. Nous en verrons d'autres preuves dans l'histoire des troubadours.

De tout tems , la vanité fut un des grands mobiles de la vie humaine. Les princes , les seigneurs se piquoient alors d'une hospitalité souvent plus fastueuse qu'utile ; ils vouloient briller par la profusion. Leurs sujets se faisoient un point d'honneur d'y concourir : des distinctions flatteuses pouvoient devenir aisément une amorce , pour en tirer de grands sacrifices.

Élevé dans cette maison brillante ;

avec un talent propre à l'y rendre cher & recommandable, Bernard y trouva un écueil où les troubadours échouèrent ordinairement. Agnès de Montluçon, femme du vicomte Ebles, étoit jeune, belle, vive & enjouée. Elle fut bientôt l'objet unique des chansons du jeune & tendre poëte. L'admiration l'inspira d'abord ; un autre sentiment ne tarda guère à l'animer. Le progrès de l'amour se développe dans ses vers. » Je ne puis, » dit-il, me cacher le trouble de mon » ame ; mais en feignant de chanter & » de rire, je saurai du moins le cacher à » ceux qui m'observent. «

Il chanta en effet, tantôt le retour du printems, qui rend aux arbres leur verdure, aux prairies l'émail des fleurs, au rossignol l'harmonie de sa voix ; tantôt la puissance de l'amour, les douceurs & les dangers d'un attachement, l'infidélité ou l'indiscrétion des hommes, l'inconstance & les caprices des femmes.

Vains efforts pour déguiser sa passion!
 Il sentit que ce n'étoit qu'un moyen de
 l'entretenir, & que l'amour seul dictoit
 les vers. C'est ce qui lui fait dire en di-
 vers endroits : » Les bonnes chansons
 » naissent toutes du cœur. Mais le cœur,
 » qui peut l'animer, si ce n'est l'amour? . . .
 » La joie qu'enfante l'amour me pénètre,
 » & passe dans mes chants pour les embel-
 » lir. Pourquoi s'étonner du succès qu'ils
 » ont dans le monde? Celui qui aime plus
 » doit aussi mieux chanter. «

S'élevant ensuite contre les faux amans,
 il paroît se plaindre à la providence,
 de ce qu'elle ne leur a pas imprimé un
 caractère distinctif. Une corne au milieu
 du front, c'est la marque à quoi il vou-
 droit qu'on les distinguât. Otez la cor-
 ne, aujourd'hui ridicule, vous retrouvez
 la pensée d'Euripide si bien rendue par
 Racine :

Et ne devoit-on pas à des signes certains,
 Reconnoître le cœur des perfides humains?

Le

Le respect, la crainte de déplaire, tenoient depuis long-tems sa langue captive. Enfin, il osa parler; & il ne trouva dans la vicomtesse que du mépris. De-là ces plaintes d'un amant passionné, éparfes dans ses chansons: » Je ne con-
 » nois l'amour que par les inquiétudes
 » qui m'agitent; mais ces inquiétudes me
 » sont chères. Non, je ne changerois
 » pas mes tourmens pour tous les biens
 » que désirent les hommes. Amour, si
 » tes peines ont pour moi tant de char-
 » mes, que dirois-je de tes plaisirs! Ah!
 » fais que j'aime toujours, même sans
 » être aimé*.

Dans une autre pièce: » Tandis que
 » les années ont des variations réguliè-
 » res, & qu'une saison fait toujours pla-
 » ce à une autre, je languis constam-

* Rousseau dit aussi:

Du moins, Amour, fais-moi bailler cédula
 D'aimer toujours, même sans être aimé.

» ment dans le même état ; soupirant sans
 » cesse , jamais écouté. Que sert l'amour ;
 » quand il n'est pas réciproque ? Je pa-
 » rois gai , & j'ai la mort dans le cœur.
 » Vit-on jamais faire pénitence avant le
 » péché ? Je ne chanterai plus ; je m'é-
 » loignerai. . . . Mais non ; ma constan-
 » ce touchera peut-être celle que je
 » veux fuir. Si j'obtiens ce bonheur ,
 » j'éprouverai ce que dit la Bible : *Qu'en*
 » *bonne aventure , un jour vaut bien cent.* »
 Le poëte profane ici scandaleusement
 un passage de David : *Dies una in atriis*
tuis super millia. Nous verrons plus d'une
 licence pareille , très-propre à caractéri-
 ser l'esprit du siècle.

Ailleurs, il s'exhorte à la persévérance
 par l'exemple de l'eau , qui , tombant
 goutte à goutte sur une pierre , vient à
 bout de la percer ; belle image qu'on
 trouve dans Lucrèce & dans Ovide ,
 mais que tout homme d'esprit peut tirer
 de son propre fond.

Enfin , assis un jour auprès de la vicomtesse , à l'ombre d'un pin , il en reçut un baiser. » Alors il ne vit plus , » n'entendit plus, ne fut plus ce qu'il faisoit » ni ce qu'il disoit. (C'est la peinture qu'il fait lui-même.) » On étoit au fort de l'hiver ; & il se croit au mois de mai. » Les prés lui semblent couverts d'une » riante verdure ; la neige devient pour » lui un tapis de fleurs ; & l'hiver se transforme en printems. α

Il comparoit le baiser qu'il avoit reçu à la lance d'Achille , seule capable de guérir les blessures qu'elle avoit faites. Voilà un trait d'érudition , singulier dans un troubadour. On ne croira point qu'il l'ait emprunté du grec. Il connoissoit apparemment , & c'étoit beaucoup , le distique d'Ovide , faisant allusion à la fable d'Achille & de Télèphe :

*Vulnus in Herculeo quæ quondam fecerat hasta ;
Vulneris auxilium Pelias hasta tulit.*

Remed. Am. L. I. v. 47.

Bernard touchoit à la fin de son bonheur. Sa réserve & sa discrétion l'avoient garanti de la médifance. L'objet de toutes fes chansons n'étoit nommé dans aucune, jufqu'à celle où il parle du baiser. Auparavant les noms feints de *Belvefer* & d'*Arinan* rendoient le myftère impénétrable. Mais, foit qu'un premier devoir violé en faffe fucceffivement violer d'autres, foit que le fuccès d'une paffion enhardiffe & aveugle également, il eut l'imprudence de nommer la vicomteffe. Ce ne fut pas fans précaution; car la pièce dont il s'agit eft fort obscure, quoiqu'en général le ftyle du troubadour ait une grande clarté. Le vicomte foupçonna néanmoins le fecret fatal, & fe livra au reffentiment. Doit-on lui appliquer une chanson de Bernard, où il exhorte une femme qu'il ne fauroit plus voir, à fe venger d'un mari jaloux qui la maltraite, qui la bat? Un feigneur pouvoit être capable alors de cette bru-

talité. Tout ce que nous savons, c'est qu'il fit garder étroitement la vicomtesse, & qu'il chassa le poëte, avec défense de demeurer même sur les terres du château.

L'infortuné troubadour n'emporte que la consolation de laisser, comme il dit, *son cœur en otage* à la dame qu'il veut aimer toute sa vie. Cependant il lui échappe des plaintes contre elle, dont nous ignorons la cause; mais son amour n'en est pas moins vif. On le voit dans une pièce d'adieux à ses amis, où employant une expression d'Ovide, il leur souhaite le *bon-jour, qu'il n'a pas* *. Cette pièce est adressée en *Provence*; nom commun à toutes les provinces méridionales, & par conséquent au Limousin.

Un poëte, tel que Bernard, ne pouvoit guère manquer d'asyle, en un siècle d'enthousiasme pour la poésie galante.

* *Quam non habet illa salutem.*

Il en trouva un à la cour de la duchesse de Normandie, Eléonore de Guienne, qui, après le divorce de Louis VII, avoit épousé en 1152 Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, Henri II [1]*.

Cette princesse, trop connue par ses galanteries, accueillit le troubadour avec une bonté pleine d'estime & de considération. Il osa bientôt soupirer pour elle. Quoique le langage de l'amour ne fût souvent qu'un jeu d'imagination ou d'esprit, il paroît vraiment sérieux dans les chansons où Bernard célèbre Eléonore. Ce qu'il appeloit *la tyrannie du rang*, étoit peu capable d'en imposer à son cœur.

Une pièce, adressée directement à la princesse, le peint embrâsé d'amour pour une dame, à qui il n'ose le dire, parce qu'elle dédaigneroit des vœux

* Voyez la note à la fin de l'article.

indignes d'elle : mais si la timidité l'empêche de déclarer ses sentimens ; sa faiblesse ne lui permet pas aussi de les surmonter.

» J'aimerois mieux , dit-il ailleurs ,
 » mourir du tourment que j'endure , que
 » de soulager mon cœur par un aveu
 » téméraire. Elle m'a permis , il est vrai ,
 » de lui faire telle demande que je vou-
 » drai ; (ou , selon le langage de nos ro-
 » manciens , de *demandar un don.*) Mais
 » j'aurois à lui faire une demande de si
 » haut prix , qu'un roi ne devoit point
 » la risquer. Cependant elle approuve
 » que je lui écrive , & elle fait lire. «
 (Savoir lire n'étoit pas un mérite com-
 mun parmi les grands.)

Plusieurs autres pièces sont postérieures , sans doute , au départ d'Eléonore pour l'Angleterre. Alors se félicitant d'un choix à jamais glorieux pour lui , le poëte s'attendrit au souvenir de sa dame qui n'est plus en France. » Que ne

» puis-je fendre les airs comme l'hiron-
 » delle , & porter mon cœur , chaque
 » nuit , aux pieds de celle à qui j'offre de
 » loin mes chansons ! «

Il dit encore : » Éloigné de ce que
 » j'aime , je m'occupe de son image gra-
 » vée au fond de mon cœur. Tous les
 » matins , le rossignol me réveille en
 » chantant ses amours : il me rappelle
 » les miennes ; & je préfère de si douces
 » pensées au plaisir du sommeil. « L'en-
 » voi est pour Hugonet , son ami ou jong-
 » leur , qu'il prie de chanter ses vers à la
reine de Normandie.

Par un autre envoi , il charge son mes-
 sager de passer la mer avec sa chanson , &
 d'annoncer à sa dame que bientôt il l'ira
 voir. » Ce fera , dit-il , avant l'hiver pro-
 » chain , pourvu que j'en obtienne la
 » permission du roi d'Angleterre & duc
 » de Normandie , en faveur duquel je
 » suis tout ensemble Anglois & Nor-
 » mand, «

A en juger par quelques endroits de ses pièces , la princesse n'avoit pas dédaigné les vœux de ce téméraire amant : Quel puissant motif pour l'attirer en Angleterre ! » Le vent qui en vient , » dit-il , apporte à mes sens tous les parfums du paradis. « Nous ne voyons pas cependant qu'il ait exécuté son projet. De la cour de Normandie , il passa à celle du *bon comte* Raimond de Toulouse , & y demeura jusqu'à la mort de ce prince en 1194. C'étoit Raimond V , célèbre protecteur des troubadours *.

Là vraisemblablement furent composées celles des chansons de Bernard , qui n'ont point rapport aux deux principales circonstances de sa vie. Tantôt il se dépeint plus heureux qu'auparavant dans ses amours ; tantôt il se plaint d'avoir été sacrifié à un rival. Il dit d'une per-

* Voyez Hist. du Languedoc , t. 3.

fide maîtresse , que ne pouvant se résoudre à ne plus l'aimer, il dissimulera pour tâcher du moins d'en conserver la moitié; quoiqu'en acceptant ce partage, il s'expose à être traité de *cornard*. Ce mot très-ancien, comme l'on voit, s'appliquoit même aux amans.

Au sujet de la même femme, il dit ailleurs que, vengé de sa perfidie par l'inconstance du nouvel amant qu'elle avoit pris, il est résolu de la quitter; d'autant mieux que *l'espérance bretonne dégrade un seigneur, & le fait dégénérer en écuyer*. La distance d'un seigneur ou chevalier à un écuyer étoit donc fort considérable. Quant à *l'espérance bretonne*, expression commune des troubadours, c'étoit une espérance vaine, comparée sans doute à celle des Bretons pour le retour du grand Arthur, sur qui on racontoit tant de fables.

Outre une cinquantaine de chansons de Bernard de Ventadour, nous avons

de lui deux *tensons* ou *jeux-partis*, où il est interlocuteur avec Peyrols. Dans la première *tenson*, Peyrols lui demande, *Comment il peut résister à la voix du rossignol, qui l'invite à chanter.* — *J'aime mieux dormir*, répond-il; *l'amour est une folie dont je suis guéri.* Dans la seconde, il demande à Peyrols; *Pourquoi il a été si long - temps sans faire de chansons?* — *C'est*, répond l'autre, *qu'on ne chante bien qu'étant amoureux; & je ne le suis plus.* Bernard réplique: *Si cela rend muet, j'aurois perdu la voix depuis plus d'un an.*

Une seule pièce nous offre quelque chose d'historique. Elle est adressée à Jeanne d'Este *. Le poëte y exhorte l'empereur Frédéric I à faire repentir les Milanois de leur révolte, & à prendre garde qu'ils n'aient le dessus. Le

* Jeanne d'Este ne se trouve point dans les Tables généalogiques de la maison d'Este, par M. de Chazot.

comte de Toulouse entretenoit des liaisons avec Frédéric : c'est étoit assez pour que Bernard se déclarât partisan de l'empereur. Celui-ci se vengea en effet ; car Milan fut pris & rasé en 1163.

Plusieurs noms illustres se trouvent dans une pièce, où le poëte abjure l'amour. » Il n'est reine ni duchesse qui » pût me tenter. Je refuserois à la com- » tesse de Provence, à la dame de Salu- » ces, & à sa charmante sœur Béatrix » de Viennois, &c. « Peut-être ne vou- loit-il qu'amener l'éloge de ces dames ; peut-être dégoûté en effet des passions, formoit-il déjà le projet d'une retraite religieuse.

Qu'un poëte galant & homme de cour eût fini par se faire moine, on ne doit pas s'en étonner, puisque des princes vicieux en donnoient souvent l'exemple. Après la mort de son protecteur Raimond V, il se retira, non au monastère de Montmajour, comme le dit

Nostradamus, mais à l'abbaye de Dalon en Limoufin.

Nos manuscrits lui attribuent une pièce qui paroît avoir été composée en Syrie, & dont l'auteur vouloit employer les tournois, pour plaire à sa maîtresse. Nous ne la croyons point de Bernard : rien ne peut faire conjecturer qu'il ait été en Asie.

NOTE

SUR LA DUCHESSE DE NORMANDIE.

[1] L'auteur provençal de nos vies manuscrites dit que Bernard alla trouver la duchesse de Normandie, & que Henri roi d'Angleterre, l'ayant épousée, l'emmena de Normandie en Angleterre. Il auroit dû dire que Henri, qui l'avoit épousée étant duc de Normandie, l'emmena en Angleterre lorsqu'il eut succédé au roi Etienne. Nostradamus & ses copistes ont pris Richard pour Henri II, en parlant de la duchesse de Normandie. L'historien du Languedoc, d'ailleurs si judicieux & si exact, est tombé dans la même méprise; persuadé qu'il s'agissoit d'Alix de France, fille de Louis VII,

qui épousa Richard d'Angleterre. Mais Richard n'étoit point duc de Normandie ; & la princesse auroit dû être nommée duchesse de Guienne. La cause de cette méprise est que l'auteur provençal , parlant de la duchesse de Normandie , dit qu'elle étoit *très-jeune* ; ce qui paroît ne pouvoir convenir à Eléonore. Pour réfuter une pareille induction , il suffit seulement de remarquer qu'Eléonore eut huit enfans de son second mari. Elle pouvoit donc passer pour jeune quand elle l'épousa.



III.

GARIN D'APCHIER.

LA maison d'Apchier, qui subsiste encore, une des plus nobles du Gévaudan, tire son nom du château d'Apchier, situé dans cette province. Elle a eu plusieurs Garins. Celui-ci vivoit sous Raimond V, comte de Toulouse. Sa naissance le distingue parmi les troubadours plus que ses ouvrages.

GARIN D'APCHIER fut, selon nos manuscrits, *vaillant & bon guerrier, bon troubadour, bon chevalier ; il sut bien faire l'amour, être galant ; & poussa la libéralité jusqu'à donner tout ce qu'il avoit.* A en juger par cet éloge, il dut jouir d'une grande considération. Nous ne trouvons cependant aucune particularité de ses exploits de chevalerie, ni de ses aventures galantes. Comme poëte, il mérite peu d'être célébré.

On lui attribue l'invention du *descord*; genre de composition inconnu. Un glossaire manuscrit françois & latin, qui est à Florence dans la bibliothèque de Saint-Laurent, interprète ce mot, d'une certaine diversité & variation dans le chant. Nous n'en savons pas davantage.

Cinq pièces seulement de Garin sont parvenues jusqu'à nous; toutes adressées à Communal, son jongleur, qu'il tourne grossièrement en ridicule. Ce vieux jongleur avoit la manie de faire le galant & le poëte; deux rôles aussi peu compatibles avec son âge qu'avec son esprit. Le troubadour lui reproche dans une première pièce, de chanter maussadement ses vers, qui lui font gagner du pain; & ajoute que la comtesse de Beziers-Burlats l'exhorte à le congédier.

Piqué sans doute d'une réponse du jongleur, il revient à la charge avec plus de fiel.

Mon Communal montre bien que,

» s'il pouvoit dire ou faire quelque chose
 » pour me fâcher, il ne s'y épargneroit
 » pas. Mais jeunesse & pouvoir lui man-
 » quent; vieillesse & pauvreté l'assiègent.
 » Il n'a ni ami ni seigneur à qui il ne
 » déplaise, si ce n'est quand il débite mes
 » chansons. Si je voulois le ruiner, je
 » n'aurois qu'à lui ôter mes vers: il ne
 » trouveroit plus de table où manger.
 » Aucun mari ne doit le craindre: on
 » peut lui permettre de faire le galant
 » auprès de telle femme qu'il voudra. Du
 » plus méchant morceau de bois, on
 » feroit un homme aussi bien tourné que
 » lui. Il n'a ni peau, ni chair, ni cou-
 » leur, ni force, ni jeunesse. Quel mari
 » pourroit être jaloux de ce person-
 » nage? «

Il lui dit sur le même ton, dans une
 troisième pièce: » Vos mauvais *sirventes*
 » me font détester vous & votre jongle-
 » rie. J'aimerois mieux entendre limer
 » des éperons, & chanter des faucons

» avec des coqs , que de vous entent-
» dre. « Le reste est un reproche grossier,
sur une jeune fille qui avoit refusé Com-
munal.

Ces injures , presque sans esprit , don-
nent quelque idée & des mœurs du
tems , & de l'état de jongleur. Elles
prouvent aussi qu'un jongleur obscur , se
mélant de versifier , osoit tenir tête à un
noble troubadour.



I V.

PONS DE GAPDUEIL.

PONS DE CAPDUEIL, riche baron dans le diocèse du Pui, est représenté par l'historien de sa vie, comme réunissant à tous les avantages de la figure la valeur d'un bon chevalier, l'éloquence d'un beau parleur, les manières d'un homme agréable & galant, le talent de composer des vers, de chanter avec grâce, & de jouer des instrumens. L'auteur provençal ne lui reproche que d'avoir été trop économe : *ce qu'on auroit eu peine à croire, dit-il, en voyant de quelle façon il recevoit compagnie & se faisoit honneur de son bien.*

Les seigneurs brilloient & se ruinoient par la prodigalité. Apparemment Capdueil vouloit briller comme les autres sans se ruiner, & régloit sa dépense do-

mestique en proportion de ce qu'exigeoient les dépenses extraordinaires. Il ne seroit point étonnant qu'une sage économie lui eût attiré du blâme, dans un siècle où les excès attiroient l'admiration. On ne dira guère d'un avare qu'il fait *se faire honneur de son bien*.

Ce troubabour eut les véritables mœurs de la chevalerie. Il rendit célèbres ses amours, sans que la passion parût l'entraîner au-delà des bornes de la pudeur. Azalais, fille de Bernard d'Anduse, seigneur distingué dans la marche de Provence [1], & femme de Noifil de Mercœur, grand baron d'Auvergne, fut la dame à qui il consacra ses hommages. Les fêtes qu'il lui donna étoient comme autant de cours plenières, où accouroit en foule la noblesse des environs, où le spectacle des joutes rendoit les assemblées plus brillantes, où les deux amans étoient célébrés par la poésie & la musique. Le baron de Mercœur se prêtoit à

ces démonstrations de galanterie. On les supposoit donc également nobles & irréprochables.

Un amour romanesque avoit toujours ses raffinemens : plus il étoit plein d'idées fantastiques , plus il étoit sujet à des caprices bizarres. Après avoir possédé long-tems les bonnes graces d'Azalaïs , & les avoir cultivées par tant de fêtes dont elle paroïssoit ravie, Capdueil soupçonne qu'elle ne l'aime qu'en vue de ces divertissemens qu'il lui procure. Une secrète jalousie le ronge & le rend injuste. Insensible à toutes les preuves de prédilection qu'il reçoit , il ne pense qu'à éprouver un cœur où il veut régner par le pur amour.

En effet , il se retire en Provence , & affecte de s'attacher à la femme de Roscelin, vicomte de Marseille [2]. Il se flattoit que la baronne de Mercœur , inconsolable de ce changement , lui témoigneroit ses regrets , s'il étoit aimé ; & qu'a-

lors il retourneroit avec joie lui faire sa cour. Sinon , il auroit du moins une preuve qu'elle ne l'aimoit pas.

Mais il ne tarda guère à se repentir de son imprudence. Dès que la baronne fut qu'elle avoit une rivale , se croyant méprisée , regardant son chevalier comme un perfide , elle résolut d'oublier l'ingrat. Elle défendit de prononcer son nom devant elle. Lorsque par hasard on parloit de lui , un silence dédaigneux exprimoit ses sentimens. Enfin pour faire diversion à son chagrin , elle se livra aux divertissemens de toute espèce.

Capdueil attendoit en vain des lettres pleines de reproches amoureux. Il voulut du moins être informé par ses amis de l'impression que sa retraite avoit causée. Leurs réponses aigrirent sa douleur. Impatient de réparer sa faute , il revint dans ses terres ; il écrivit à la baronne pour demander grace. Point de réponse. Il écrivit de nouveau avec la plus hum-

ble soumission, demandant à se justifier, & d'ailleurs ne refusant aucune peine dont il seroit jugé digne. Point de réponse encore.

Alors il envoie une chanson pour gage de ses sentimens.

» Vous n'avez vu que légéreté & in-
 » constance dans ma retraite ; mais il n'y
 » avoit qu'un excès d'amour. J'ai voulu
 » éprouver ce que produiroit sur vous
 » mon éloignement. J'ai eu tort de
 » croire cette épreuve nécessaire. Si mon
 » esprit s'est égaré , mon cœur vous a
 » toujours été fidelle. Quelle douleur
 » pour moi , que vous n'ayez témoigné
 » aucun regret de ma bizarre fantaisie !
 » Vous n'en êtes pas plus avancée : car
 » rien ne peut me détacher de vous. »
 Il se fâche contre le miroir où Azalais
 voit sa beauté, qui la rend si fière.

A cette chanson trop peu efficace, en succéda une autre dans le même sens, & également inutile. Notre malheureux

troubadour employa un meilleur moyen. Il eut recours à trois dames distinguées, dont la médiation & les instances le firent enfin rentrer en grâce. Il jura de ne s'écarter jamais du droit chemin de l'amour : sa fidélité fut en effet hors d'atteinte. Nous avons de lui vingt chansons que cette passion lui inspira. Les petits détails en sont peu intéressans.

La mort lui ayant enlevé Azalais, il la célébra dans une complainte, où il dit que *les anges sont occupés à la louer en paradis*. La douleur pénètre son ame ; il n'a plus les mêmes désirs : il ne veut plus chanter, & renonce pour jamais à l'amour.

Privé de l'objet de sa tendresse, plongé dans une tristesse profonde, Capdueil devint effectivement dévot. Il se livra aux sentimens religieux, si propres à remplir le vide que les passions laissent dans l'ame. On fait que les malheurs de l'amour ont souvent inspiré le goût du cloître.

cloître. Mais un chevalier trouvoit alors de quoi signaler sa dévotion, sans quitter le monde : c'étoit le tems des croisades.

Non content de prendre la croix, le troubadour devint en quelque sorte un zélé prédicateur de la guerre sainte. Il composa pour cet objet deux poëmes, où nous trouvons quelques traits assez remarquables.

Il dit que le *vicaire de S. Pierre* a envoyé par ses cardinaux & légats l'absolution, en vertu du pouvoir qu'il a reçu de délier tous les péchés du monde. En conséquence, il presse les chrétiens d'obéir aux exhortations pour la croisade, & d'aller punir les outrages que les Turcs font aux saints lieux. Cette qualité de *vicaire*, au lieu de *successeur de S. Pierre*, suppose-t-elle une idée différente des nôtres, ou seulement une incorrection du poëte? C'est un problême qu'il seroit difficile de résoudre parfaitement.

On ne soupçonnera pas du moins, de la part, un dessein d'affoiblir le respect pour l'autorité du pape.

Il assure qu'en prenant la croix, les pécheurs se laveront de leurs crimes, *sans être obligés d'embrasser l'état monastique*. Il promet le paradis à ceux qui partiront, & menace de l'enfer ceux qui resteront. Il n'excepte que les *malades & les vieillards* : encore doivent-ils donner de l'argent aux croisés.

Jusqu'où alloient donc les préjugés superstitieux de ce siècle ! Marcher contre les Turcs, ou se faire moine : voilà, selon Capdueil, l'unique voie de salut pour les pécheurs ! Il faut courir en Asie, les armes à la main, pour éviter l'enfer & pour gagner le paradis ! Les malades seuls & les vieillards sont dispensés d'une obligation, qui tend au malheur des familles, à la ruine des royaumes ! On les oblige encore d'acheter cette dispense à prix d'argent ! C'est

ainsi qu'une aveugle crédulité entraînoit les hommes dans toutes sortes d'abîmes.

Enfin , le troubadour exhorte les rois de France & d'Angleterre à faire la paix , ajoutant que celui qui la fera le premier en fera plus honoré , & aura la couronne des cieux. Il souhaite aussi que le *roi de la Pouille* & l'empereur vivent en paix jusqu'à la délivrance du saint sépulcre.

Les guerres de Philippe-Auguste & de Henri II scandalisoient l'Europe , qui ne respiroit que la guerre sainte. Ces deux rois sacrifièrent leurs animosités en 1188 , pour prendre la croix de concert. Tant l'opinion avoit d'empire , même sur les couronnes. Quant au roi de la Pouille , c'étoit Guillaume II , un des principaux appuis de la ligue formée en Italie contre l'empereur Frédéric Barberousse. Ils eurent ensemble des disputes assez considérables , mais sans guerre déclarée.

Pons de Capdueil ne démentit point

ses exhortations par son exemple : il mourut dans la troisième croisade.

Nostradamus , dont il faut relever sans cesse les méprises , confond ce troubadour avec un Pons du Breuil , que personne n'a connu , & auquel il attribue un poëme sur les amours furieux d'André de France ; l'histoire ou le roman d'André de France , souvent indiqué dans les poésies provençales , n'est point parvenue jusqu'à nous. Le héros mourut d'amour pour sa maîtresse : c'est tout ce que l'on en peut dire de plus certain.

Dans les additions de Crescimbeni aux vies de Nostradamus , il est parlé de Pons de Capdueil conformément aux détails que nous avons tirés de nos manuscrits.

N O T E S.

[1] On appeloit alors *marche* (frontière) de Provence , la partie du Languedoc qui confine

à la rive droite du Rhône. On donnoit le même nom à la partie du comté de Forcalquier, située sur la rive gauche. La maison des seigneurs d'Anduse étoit fort illustre en Languedoc.

[2] Roscelin, cinquième fils de Hugues-Geoffroi II, avoit été moine de Saint-Victor. Il quitta le cloître, pour partager la vicomté de Marseille avec ses freres, & il épousa vers l'an 1170 Adalasia, sa proche parente, que nos vies manuscrites nomment Audiarts. Le pape Innocent III, si célèbre par ses entreprises contre les couronnes, l'excommunia, & voulut empêcher les Marseillois de lui obéir. Après quelque résistance, Roscelin s'étant humilié, obtint l'absolution. On lui permit d'administrer son domaine pour payer ses dettes; après quoi il devoit rentrer dans le cloître. Il y rentra & y mourut. (*Hist. de Marseille, l. 3. p. 78.*)



V.

RICHARD I, *roi d'Angleterre.*

IL est étonnant de trouver parmi les troubadours un roi, dont les historiens ne parlent que comme d'un guerrier fougueux, & d'un tyran avare & débauché. Son rôle poétique eut, sans doute, peu d'éclat. Des talens supérieurs dans un souverain n'échapperoient point à l'histoire ; des talens médiocres lui échappent aisément, lorsqu'ils sont couverts par de violentes entreprises ou par des actes d'oppression. Quoique Charles IX en France ait écrit d'assez bons vers, on le connoît à peine pour un poëte ; mais le massacre de la Saint-Barthélemi l'a rendu fameux.

RICHARD, fils & successeur de Henri II, roi d'Angleterre, de la maison d'Anjou-Plantagenet, avoit été fait comte

de Poitou en 1174. Dans cette province, où florissoit la poésie provençale, il eut le tems de la goûter, de la cultiver même. Protecteur magnifique des troubadours, il en attira beaucoup auprès de lui. En s'amusant de leurs compositions, il apprit à les imiter. On ne peut dire cependant qu'il ait été inspiré par l'amour : ce fut plutôt par la colère.

Nous avons de lui deux sirventes, qu'il composa depuis son avènement à la couronne. Ces pièces ont paru en françois & en provençal : le françois probablement est une simple traduction. Nos vies manuscrites & Nostradamus mettant Richard au nombre des troubadours, nous sommes fondés à croire qu'il écrivit dans leur langue naturelle. Ses deux sirventes ont un rapport curieux avec l'histoire ; & fournissent des particularités intéressantes.

La troisième croisade fut pour Richard une source de malheurs. Il y alla en

l'an 1191 avec Philippe Auguste. A son retour, l'année suivante, après des prodiges de bravoure aussi stériles que brillans, il fit naufrage sur les côtes d'Istrie. Il continuoit sa route, déguisé en pèlerin, par les états de Léopold duc d'Autriche, lorsque ce prince le fit arrêter. Une querelle qu'ils avoient eue au siège d'Acre les rendoit ennemis implacables. Richard y avoit fait arracher & fouler aux pieds un drapeau de Léopold, que celui-ci avoit arboré sur une tour dont il s'étoit rendu maître. Le duc respiroit encore la vengeance, & en faisoit l'occasion.

Henri VI, empereur, de la maison de Souabe, n'étoit pas moins irrité contre le roi d'Angleterre, allié de Tancrède qui avoit usurpé sur lui la couronne de Sicile. Il obtint de Léopold que cet illustre prisonnier fût remis entre ses mains; il le traita indignement, & ne le laissa libre, au bout de dix-huit mois,

qu'à condition de payer cent cinquante mille marcs d'argent, dont le tiers seroit pour le duc d'Autriche.

Rien n'est plus singulier que la maniere dont on découvrit, avant cet accord, le lieu où Richard étoit emprisonné; s'il faut en croire ce que Fauchet raconte d'après une ancienne chronique. Un ménétrier, attaché par intérêt à ce prince, le cherchoit par tout en Allemagne, s'informant de tout ce qui pouvoit le mettre sur les voies. On lui indique un château en Autriche, où étoit un prisonnier de marque. Il y vole. Arrivé au pied de la tour, Blondel (c'étoit le nom du jongleur) se met à chanter une chanson françoise, qu'il avoit composée autrefois avec Richard. A peine a-t-il fini le premier couplet, qu'on lui répond de la tour en chantant le second. Il reconnoît le roi à ce signe, & se hâte de donner avis d'une si importante découverte aux grands du royaume. Vrai ou

faux, le trait mérite d'avoir place ici parmi tant d'aventures extraordinaires.

Pendant la captivité de Richard, son ambitieux rival, Philippe Auguste, employoit toutes sortes de moyens pour sa ruine. Il souleva contre lui son frere Jean Sans-terre; il s'empara de plusieurs places de Normandie, quoique les possessions, comme la personne des croisés, dussent paroître inviolables. En même tems, les vassaux du roi prisonnier se montroient fort peu zélés pour sa délivrance. Tant de sujets d'indignation lui dictèrent en Allemagne ce sirvente, où l'on trouvera de la naïveté & du courage.

» Nul prisonnier ne parlera jamais
 » bien de son sort qu'avec la douleur
 » dans l'ame; mais, pour charmer ses
 » peines, il peut faire une chanson.
 » Quoiqu'il ait assez d'amis, les pauvres
 » dons qu'il en reçoit! Ne doivent-ils
 » pas rougir de me laisser, faute de

» rançon , près de deux ans dans les
» fers * ? «

» Or , qu'ils sachent , mes Barons ,
» Anglois , Normands , Gascons & Poi-
» tevins , que je n'eus si misérable com-
» pagnon dont je ne voulusse payer la
» délivrance. Je ne prétends pas leur
» faire un reproche ; mais je suis encore
» prisonnier. «

» Il est trop vrai , *homme mort n'a ni*
» *amis ni parens* ; puisque pour de l'or &
» de l'argent on me délaisse. Je souffre
» de mes malheurs ; je souffre encore
» plus de la dureté de mes sujets. Quels

* Voici le texte provençal de cette première
strophe :

Ja nus hom pris non dira sa raison ,
Adreitament se còm hom dolent non ;
Ma per conort pot il faire chanson.
Pro a d'amis , mas poure son li don.
Onta i auron se por ma reezon
Soi fait dos yver pris.

» reproches à leur faire , si je meurs dans
 » cette longue captivité ! «

» Mon chagrin ne m'étonne point.
 » Le roi mon seigneur , je le fais , porte
 » le ravage dans mes terres ; malgré le
 » serment que nous fîmes pour la sûreté
 » commune. Mais une chose me rassure :
 » non , je ne tarderai pas à briser mes
 » chaînes. «

» Chanfonniers mes amis , Chail &
 » Pensavin * , vous que j'ai aimés & que
 » j'aime encore , chantez que mes enne-
 » mis auront peu de gloire en m'atta-
 » quant ; que je ne leur ai point montré
 » jusqu'ici un cœur faux & perfide ;
 » qu'ils se couvriront d'infamie ; (*qu'ils*
 » *agiront en vrais vilains*) s'ils me font la
 » guerre tandis que je suis en prison. «

» Comtesse Soir , Dieu garde votre
 » souverain mérite , & celle que je ré-
 » clame & pour qui je suis prisonnier ! «

* Deux poëtes inconnus.

(Point de situation où il ne fallût un hommage à l'amour.)

Richard ne fut pas plutôt en liberté, qu'il voulut signaler sa vengeance contre Philippe Auguste. On prit les armes en 1195. De petites expéditions meurtrières, sans événement mémorable, se succédoient rapidement ; & faute de ressource, on étoit bientôt obligé de les suspendre. Il y eut une trêve, par laquelle Richard abandonne l'Auvergne à Philippe, en échange du Querci : ces provinces ayant leurs seigneurs immédiats, les rois n'échangeoient que le haut domaine.

Selon notre historien provençal, le dauphin d'Auvergne & le comte Gui, son cousin, furent très-fâchés d'avoir pour suzerain un monarque ambitieux ; dur & avide, tel que le roi de France. Une forteresse qu'il acquit dans la province, le riche bourg d'Issoire dont il s'empara, leur présageoient de nouvelles

entreprises. Richard , recommençant la guerre , excita sans peine leur ressentiment contre Philippe , & promit de leur fournir des armes & des chevaux , s'ils vouloient se déclarer. C'étoit les livrer à une terrible vengeance ; car il ne tarda point à conclure une nouvelle trêve qui les privoit de son secours.

Aussitôt le roi de France fondit sur l'Auvergne , y mit tout à feu & à sang. Trop foibles pour lui résister , ils obtinrent une trêve de cinq mois. Le comte Gui alla en Angleterre sommer Richard de sa parole. Il n'en reçut que des preuves de dédain. Il revint désespéré , & se soumit avec le dauphin aux conditions les plus dures.

La guerre se rallume entre les deux rois. Philippe Auguste prévient son ennemi , en portant la dévastation dans ses provinces. Richard passe la mer ; sollicite de nouveau le dauphin d'Auvergne & le comte à embrasser son alliance , &

ne pouvant les y engager , écrit un fir-
vente contre eux en ces termes :

» Dauphin , & vous , comte Gui ,
» répondez-moi. Qu'est devenue l'ardeur
» martiale que vous fîtes éclater , dans
» notre ligue contre l'ennemi commun ?
» Vous me donnâtes votre foi ; & vous
» l'avez tenue comme le loup * au re-
» nard , à qui vous ressemblez par vos
» cheveux roux. Vous avez cessé de me
» secourir , dans la crainte de n'être pas
» bien payés de vos services ; car vous
» savez qu'il n'y a point d'argent à Chi-
» non * *. Vous cherchez l'alliance d'un
» roi riche , vaillant & fidele à sa parole.
» Vous craignez ma lâcheté & ma lé-
» sine : c'est ce qui vous jette dans
» l'autre parti. Souvenez-vous de l'aven-
» ture d'Issoire. Êtes-vous contents d'a-

* Allusion à la fable du loup & du renard.
Le loup est appelé *Ifangrin* dans le texte.

* *. Les subsides devoient se payer à Chinon
en Touraine. Tout ceci est une ironie.

» voir perdu cette place ? Levez-vous
 » des foldats pour tirer vengeance de
 » l'usurpation ? Quoi que vous fassiez , le
 » roi Richard , l'étendard à la main ,
 » prouvera qu'il est bon ennemi. Je vous
 » ai vus autrefois aimant la magnificen-
 » ce. Mais depuis , l'envie de construire
 » de forts châteaux vous a fait aban-
 » donner les dames & la galanterie.
 » Vous avez cessé de fréquenter les
 » cours & les tournois. Gardez-vous des
 » François : ils sont Lombards en affai-
 » res * . α

» Va , firvente , en Auvergne , où je
 » t'envoie. Dis aux deux comtes de ma
 » part , que s'ils veulent se tenir en paix ,
 » Dieu les bénisse. Qu'importe si un hom-
 » me de peu manque à sa parole ?
 » Doit-on compter sur la foi d'un écuyer ?

* Le roi de France étoit accusé de perfidie
 par ses ennemis ; & les Lombards avoient mau-
 vaise réputation en fait de probité.

» L'avenir apprendra qu'ils ont embrassé
 » un mauvais parti. «

Des pareils morceaux seront toujours intéressans, avec leur simplicité un peu grossière. Quoique inférieurs aux discours qu'Homère prête à ses héros, ils n'en peignent pas moins naturellement les mœurs d'un siècle comparable, en plusieurs points, aux tems héroïques de la Grèce. Et d'ailleurs le poëte est ici le personnage même de l'action ; ce qui donne un prix tout particulier à cette espèce de monumens.

Le dauphin d'Auvergne étoit aussi troubadour. (Voyez son article.) Il répondit par un sirvente sur le même ton :

» Roi, puisque de moi vous chantez,
 » vous avez aussi trouvé votre chanteur.
 » Vous m'inspirez tant de crainte, qu'il
 » faut bien exécuter tout ce qu'il vous
 » plaira de me prescrire. Mais je vous
 » en avertis ; si vous laissez désormais

» envahir vos fiefs , ne venez pas cher-
 » cher les miens. Je ne suis point roi
 » couronné ; je n'ai point assez de res-
 » sources , pour défendre mes domaines
 » contre mon seigneur , puissant comme
 » il l'est. Mais vous , que les perfides
 » Turcs redoutoient plus qu'un lion ;
 » vous roi , duc de Normandie , comte
 » d'Anjou , comment souffrez-vous qu'on
 » vous retienne Gisors * ?

» Si je vous engageai ma foi , j'avoue
 » que je fis une folie. Vous m'avez don-
 » né , & à mon cousin Gui , tant de che-
 » vaux valant mille sous d'or , tant
 » d'esterlings ** de bon poids ! Nos sol-
 » dats jurent de vous être fideles , aussi
 » long-tems que vous serez si libéral.

* Philippe Auguste s'étoit emparé de ce châ-
 teau important de Normandie.

** La monnoie d'Angleterre étoit en ester-
 lings , comme celle de France en livres tour-
 nois. De-là le nom de livres sterling. On sent
 l'ironie de ce morceau.

» Vous m'avez abandonné honteuse-
 » ment, lorsque de votre aveu je mon-
 » trois de la valeur. Vous m'accusez de
 » n'être plus brave. Moi, je vous déclare
 » que je le suis encore assez, pour atten-
 » dre mes ennemis de pied ferme entre
 » le Pui & Aubusson, avec mes gens
 » qui ne sont ni serfs ni juifs.

» Seigneur vaillant & honoré, vous
 » m'avez fait autrefois du bien : si vous
 » n'aviez changé de conduite, je vous
 » serois demeuré fidele. Soyez tranquil-
 » le ; mon roi, qui est le vôtre, me ren-
 » dra Issoire. J'en ai ses lettres. Je sou-
 » haiterois votre amitié ; mais l'exemple
 » du comte d'Angoulême m'en dégoûte.
 » Vous l'avez si bien payé de l'honneur
 » qu'il vous a rendu, vous avez été si
 » généreux à son égard, que depuis il
 » ne vous a plus importuné *. Roi, vous

* Allusion à quelque injustice de Richard en vers le comte d'Angoulême, son vassal.

» me verrez agir en preux chevalier.
 » L'amour d'une dame, dont j'adore les
 » volontés, excite mon courage. «

Tel étoit vraisemblablement le ton ordinaire des querelles entre les rois & les seigneurs. Le régime féodal les mettoit en quelque sorte de niveau, parce qu'ils y trouvoient un état de guerre continuel. Les bravades d'un seigneur contre son propre souverain n'avoient alors rien d'étonnant; à plus forte raison, contre un roi étranger, quand le seigneur avoit pour roi & pour appui un Philippe Auguste.

Le fougueux Richard fut la victime d'une contestation particulière avec un gentilhomme limousin, son vassal, qu'il vouloit obliger de lui céder un trésor trouvé dans sa terre. Il assiégeoit en 1199 le château de Chalus. Un coup de flèche lui donna la mort.



V I.

ARNAUD DE MARVEIL.

QUOIQUE Pétrarque nomme ce poëte *il men famoso Arnaldo*, (le moins fameux Arnaud,) & le mette au-deffous d'Arnaud Daniel, dont nous parlerons ailleurs; nous ne craignons pas de dire que le premier méritoit plus de réputation que l'autre. On trouve en lui, à la vérité, le défaut de presque tous ses contemporains, une abondance quelquefois stérile, où les idées & les sentimens sont comme étouffés par les paroles: plusieurs de ses pièces ont environ deux cents vers, une quatre cents; & la matière en demandoit beaucoup moins. Mais la versification en est coulante, pleine de naturel & de tendresse; enfin, entre les deux Arnauds, celui-ci auroit dû principalement être pour Pétrarque.

le grand maître d'amour. (Voyez ARNAUD DANIEL.)

ARNAUD DE MARVEIL naquit au château de ce nom, en Périgord. Ses parens étant pauvres & de basse condition, il chercha à faire fortune par ses talens. D'abord il embrassa la profession de *clerc*, ou de notaire : car les notaires partageoient avec les ecclésiastiques le nom de *clercs*, & on le donne encore aujourd'hui aux subalternes qui travaillent dans leurs bureaux. Il sentit bientôt qu'avec une belle figure & le goût de la poésie, il pouvoit jouer un rôle plus avantageux & plus agréable. Dégoûté de son état, il se produisit dans le monde comme troubadour : c'étoit le moyen de percer auprès des grands. L'ascendant du génie pouvoit l'entraîner ; & l'intérêt ou l'ambition, l'aiguillonner encore davantage.

Tout seigneur distingué vivoit en prince. On comptoit presque autant de cours

que de châteaux. Celle de la comtesse de Beziers attira surtout notre poète, & il ne fit nulle part un si long séjour. Cette comtesse étoit Adélaïde [1], fille de Raimond V, comte de Toulouse, femme de Roger II surnommé Taillefer, vicomte de Beziers. Selon la coutume du siècle, les femmes conservoient le titre de la maison d'où elles étoient sorties, quand celui de leur mari étoit d'un ordre inférieur; comme on le voit encore aujourd'hui en Angleterre & en Allemagne. De-là ce titre de comtesse, que portoit l'épouse d'un vicomte.

Être bien accueillis des princesses, les célébrer par reconnaissance, les aimer ensuite avec passion, & leur adresser les vœux les plus tendres tout à la fois & les plus hardis, sembloit être la destinée d'un grand nombre de troubadours, & l'effet du charme des muses provençales. Ces passions, souvent romanesques dans l'origine, devinrent souvent des passions

réelles. Arnaud fut amoureux d'Adélaïde, & ses pièces ne contiennent guère que l'histoire ou la peinture de son amour.

D'abord il aime en silence & avec la contrainte du mystère.

» Je ne prévoyois pas, en arrivant
 » dans ces lieux, que je payerois si cher
 » le plaisir d'avoir vu tant de beautés &
 » tant de grâces. On a bien raison de le
 » dire, & je l'éprouve : souvent *qui vou-*
 » *loit se chauffer, se brûle.* J'aime sans oser
 » en faire l'aveu. Je me vois condamné
 » à fuir celle que j'adore, de peur que
 » mes regards ne trahissent mon secret.
 » Cette témérité lui paroîtroit impardon-

» nable.
 » Mon cœur du moins me la repré-
 » sente, comme un miroir; & j'ai l'avan-
 » tage de l'y contempler. Tout me la
 » peint. La fraîcheur de l'air, l'émail des
 » prés, le coloris des fleurs, en me retra-
 » çant quelques-uns de ses appas, m'in-
 » vitent

» vitent fans cesse à la chanter. Grâces
 » aux exagérations des troubadours, je
 » puis la louer autant qu'elle en est
 » digne : je puis dire impunément qu'elle
 » est la plus belle dame de l'univers.
 » S'ils n'avoient pas prodigué cent fois
 » cet éloge à qui ne le méritoit point, je
 » n'oserois le donner à celle que j'aime :
 » ce seroit la nommer. «

Le poëte cachoit son nom ; il ne chan-
 toit la comtesse que sous des noms allé-
 goriques, *Belveser*, *Belregard*, &c. Mais
 il fouhaitoit probablement d'être devi-
 né ; & il s'aperçut que ses vers flattoient
 Adélaïde. Alors dans une nouvelle chan-
 son, il fit assez entrevoir l'objet des pre-
 mières. Loin d'en paroître fâchée, elle
 l'honora d'un présent * ; elle consentit à

* Elle lui donna des *habits*, selon le texte.
 Habits, argent, chevaux, armes, c'étoient
 les présens ordinaires des grands, selon la qua-
 lité ou le mérite de ceux qu'ils vouloient gra-
 tifier.

être l'héroïne de ses vers. Le rôle des troubadours ressembloit en quelque chose à celui des chevaliers. Les uns & les autres se devoient à la gloire de leurs dames ; ceux-ci en héros , ceux-là en beaux-esprits. Les uns & les autres devoient plaire , ne fût-ce qu'aux yeux de l'amour-propre. On débutoit par une sorte de galanterie pure ; mais on finissoit souvent par les intrigues dangereuses.

Pouvant approcher plus librement Adélaïde , recevant d'elle des témoignages particuliers de bonté , Arnaud s'enflamme & ne peut captiver son cœur.

» Ma raison s'oppose à mon penchant.
 » Sans doute , il me sied mal d'ambitionner une conquête de cette importance. Il faut laisser aux rois l'honneur de soupirer pour elle. Mais quoi ! l'amour n'égalé-t-il pas les conditions ?
 » Dès qu'on aime , on est digne de plaire. Cette vaine distinction de rangs

» disparoît auprès de Dieu, qui ne juge
 » que les cœurs & ne veut que des sen-
 » timens. O parfaite image de la divi-
 » nité, que n'imitiez-vous votre modèle? «
 Il n'est pas possible de s'accoutumer à
 des profanations si fréquentes. Elles ne
 servent qu'à faire voir combien les idées
 de la religion étoient grossières alors,
 puisqu'elles s'associoient avec les idées
 les plus profanes. Doit-on s'étonner que
 de ce mélange soient sorties tant de
 basses & de ridicules superstitions?

Notre poëte rentre dans la sphère des
 choses humaines. » Son cœur vaut bien
 » celui d'un comte, d'un duc ou d'un
 » roi. C'est se rendre égal aux souverains
 » que d'avoir des vues qui leur feroient
 » honneur. Après tout, César étoit bien
 » éloigné du trône : il mérita d'y être
 » élevé. «

Quelques regards favorables ayant
 excité sa confiance, il se flatte qu'on ne
 rejette point ses vœux, qu'ils pourront

être exaucés. Mais loin de lui encore toute demande téméraire. » L'amour le » plus vif est le plus timide : dès qu'il » devient pressant , il doit paroître sus- » pect. « Aussi ne souhaite-t-il que d'as- sifier au déshabillé de celle qu'il adore. Quelles ressources ne trouveroit-il pas dans son esprit , pour l'amuser par des plaisanteries ou par des histoires ? Il désire ensuite un baiser ; ce qui fait la matière de deux chansons. Il obtint cette faveur , mais elle lui coûta cher.

Ses premiers transports annoncent le bonheur. Adélaïde *tout-entière s'est gravée dans son ame* ; plein des chimères de l'imagination , *il nage dans les délices* ; c'est là son élément, comme *l'eau est celui des poissons*. A ces délices succèdent bientôt les tourmens du cœur. » Je désirerai » toujours en vain , puisque je désire » seul ; celle que j'aime est sourde à mes » vœux. On adoucit les lions , & rien ne » peut la fléchir. Je supporte néanmoins

» une peine si accablante. Et pourrois-je
 » me croire malheureux ? j'aime , & je
 » désire. Amour , si je parle ainsi des
 » peines que tu causes , que dirois-je de
 » tes plaisirs ? « Nous avons vu cette
 dernière pensée dans Bernard de Venta-
 dour. Les poëtes galans semblent n'être
 souvent que l'écho les uns des autres.
 Souvent aussi leurs téméraires amours
 aboutissent aux mêmes infortunes.

Le roi de Castille (Alphonse IV),
 amoureux de la comtesse de Beziers ,
 vit dans Arnaud de Marveil un rival
 dont il fut jaloux. Pour conserver le roi,
 Adélaïde fut obligée de renvoyer le
 troubadour. Elle crut adoucir son cha-
 grin , en lui défendant de l'aimer encore.
 » Mais , dit-il , puis-je obéir ? puis-je
 » même le vouloir ? «

Retiré auprès du seigneur de Mont-
 pellier , dont la cour lui étoit ouverte ,
 il y conserve sa passion , & en exprime
 les amertumes,

» Qu'on ne me dise pas que l'ame
 » n'est touchée que par l'entremise des
 » yeux. Je ne vois plus l'objet de ma
 » flamme : j'en suis plus vivement occu-
 » pé du bien que j'ai perdu. On a pu
 » m'éloigner de sa présence ; mais rien ne
 » pourra rompre le nœud qui lui attache
 » mon cœur. Ce cœur si tendre & si
 » constant , Dieu seul le partage avec
 » elle , & la part que Dieu en possède ,
 » il la tiendrait d'elle comme mouvante
 » de son domaine , si Dieu pouvoit être
 » vassal , & relever de fief. Lieux fortu-
 » nés qu'elle habite , quand me sera-t-il
 » permis de vous revoir ? N'apercevrai-
 » je personne qui arrive de ce côté-là ?
 » Un pâtre qui viendrait de son château ,
 » seroit pour moi un personnage d'im-
 » portance. Que ne puis-je être confiné
 » dans un désert , & l'y rencontrer ! ce
 » désert me tiendrait lieu de paradis. «

Peu à peu la tendresse de l'amant se
 transforme en humeur sombre , & s'ex-

hale en reproches amers. Il accuse ceux qui sont devenus, de ses protecteurs, ses plus cruels ennemis; celle qui a été cause de ses malheurs, & qui, loin de les réparer, l'abandonne sans pitié à la rigueur de son sort. Il se reproche à lui-même de s'être trahi par son indiscretion, de s'être vanté du baiser fatal de la comtesse. Enfin, il ne tient plus à rien sur la terre, il n'y a plus d'amis, il n'y doit plus rien aimer.

Les égaremens de l'amour conduisent quelquefois à la sagesse, & après avoir été le jouet des passions, on trouve dans sa propre expérience une source de lumières pour soi-même & pour les autres. Un bon esprit, détrompé de ses erreurs, peut devenir alors le meilleur maître. Il nous reste une dernière pièce d'Arnaud, toute morale, d'environ quatre cents vers, qui semble avoir été le fruit de cette espèce de métamorphose. L'extrait en sera plus intéressant que toutes les

élégies galantes. Nous y verrons combien les idées de vertu étoient encore imparfaites, ainsi que le goût.

Dans un long exorde, (car on connoissoit peu le mérite de la précision) l'auteur fait un devoir aux hommes instruits de communiquer leurs lumières. Il exhorte ensuite à la crainte de Dieu; & ici, du moins, la religion n'est point avilie, quoiqu'il n'en tire pas ses principes de morale. Il enseigne l'art de se conduire dans le monde: Faire un juste discernement des bons & des méchans; distinguer les tems, les lieux convenables ou à la sagesse ou à la folie; favoir se venger des injures, & reconnoître les bienfaits; appliquer d'une manière équitable le blâme & la louange: telles sont les règles qu'il propose après son pieux début. Il observe que les sentimens d'honneur ne passent pas toujours des peres aux enfans; que la plus haute naissance, jointe à la plus

grande fortune , ne donnera pas le mérite à qui manque des qualités du cœur.

» La prudence , le bon esprit , la gé-
 » nérosité : voilà , dit-il , les clés de
 » l'honneur. La richesse , l'autorité , la
 » puissance & la force , en sont comme
 » la ferrure. La raison garde les clés.
 » La science , telle qu'un messager , pu-
 » blie la gloire d'un homme de mérite.
 » Mais le même genre de mérite ne con-
 » vient pas à tous. Celui d'un chevalier
 » est de se bien battre , de bien conduire
 » une troupe , de bien faire son service ,
 » d'être bien armé , de bien monter à
 » cheval , de se présenter de bonne grace
 » dans les cours , & de s'y rendre agréa-
 » ble. Rarement toutes ces qualités sont
 » réunies. On estime le plus celui qui en
 » a davantage : celui qui n'en a point ,
 » usurpe le nom de chevalier. La beau-
 » té , la modestie , le talent de bien par-
 » ler , les manières nobles , l'air gracieux ,

» font le partage des dames. C'est un
 » grand point que la beauté : cependant
 » elle sert de peu sans la sagesse. Les
 » bourgeois peuvent acquérir de la con-
 » sidération par la probité, par un carac-
 » tère obligeant, par un fond de poli-
 » tesse, de gaieté & de franchise. S'ils
 » ont une figure agréable, s'ils parlent
 » bien, ils peuvent plaire dans les cours,
 » faire les galans, être admis dans les
 » fêtes. Parmi les clercs, les uns ont le
 » savoir, l'éloquence & les belles manières ;
 » les autres, la bonté, l'intégrité &
 » la bonne conduite. Ainsi, dans chaque
 » état, on parvient à la considération,
 » pourvu qu'on s'efforce de la mériter
 » par des sentimens honnêtes.

Cette maxime conduit le poëte à une
 invective contre les puissans du siècle,
 qui se rendent dignes de mépris par
 l'abus de leurs privilèges. » Établis uni-
 » quement pour tenir le monde en paix,
 » pour donner l'exemple de la clémence,

de la justice & de la générosité ; leur corruption est telle aujourd'hui , que tous ceux qui en dépendent sont condamnés à l'oppression & à la servitude. « Peu d'hommes , sans doute , avoient le courage de dire cette vérité dans une cour.

La comtesse de Beziers mourut vers l'an 1201. Dans les pièces d'Arnaud de Marveil , il n'est point parlé de cette mort ; ce qui peut faire conjecturer que le poëte ne vivoit plus , quoique Nostradamus le fasse survivre d'une vingtaine d'années.

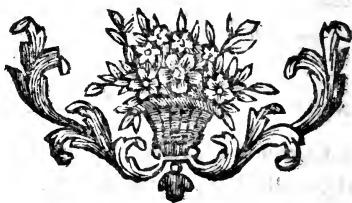
NOTE

SUR LA COMTESSE DE BEZIERS.

[1] La comtesse de Beziers se nommoit aussi comtesse de Burlats , parce qu'elle étoit née & avoit été élevée au château de Burlats dans l'Albigeois. Nostradamus l'appelle Alexide , au lieu d'Adélaïde. Le traducteur de Marco Equicola a étrangement défiguré tous les noms. « Arnaud de Maruelles , dit-il , fut amoureux

» de la comtesse de Berlats , femme du comte
 » de Besses , & fille du comte Roman. « (fol.
 286.)

Notre vie manuscrite porte : » La comtesse
 » de Beziers étoit fille du bon comte Raimond
 » de Touloufe , mere du vicomte de Beziers ,
 » *que les François firent mourir après l'avoir*
 » *pris à Carcaffonne.* « Ces dernières paroles
 confirment ce que dit l'historien du Langue-
 doc , que Raimond Roger , vicomte de Beziers ,
 fils de Roger II , ayant été pris dans Carcaf-
 sonne qu'il défendoit contre Simon de Mont-
 fort , mourut en prison , & qu'on soupçonna les
 croisés d'avoir avancé ses jours.





VII.

GEOFFROI RUDEL.

GEOFFROI RUDEL, selon l'historien provençal de sa vie, étoit prince de *Blaia*, c'est-à-dire, de Blaye, près de Bordeaux. Un amour singulièrement romanesque le distingue parmi les troubadours. Ce que nous allons raconter paroîtra sans doute un roman; mais les siècles de la chevalerie ont produit des aventures aussi vraies que peu vraisemblables. Nous examinerons si le récit de l'historien se concilie avec l'histoire du tems.

Tripoli en Palestine avoit été pris par les chrétiens l'an 1109, & érigé en comté pour Bertrand de Toulouse, fils du comte Raimond-Gilles. Cette ville appartenoit encore aux chrétiens, lorsque la renommée d'une comtesse de Tripoli vint

échauffer l'imagination de Geoffroi Ruedel. Sur le portrait que des pèlerins firent de sa beauté & de ses vertus, il se sentit transporté d'un désir violent de la voir; il prit la croix & s'embarqua.

Malgré le silence de l'historien provençal, l'amour nous paroît avoir eu autant de part que la curiosité à ce projet. On en jugera par trois chansons de notre poète, pleines de la passion la plus vive.

» J'aime un objet que je n'ai point
 » vu, à qui je n'ai pu expliquer mes sen-
 » timens, ni demander l'explication des
 » siens. Mais je le fais, parmi les beautés
 » sarafines, juives, ou chrétiennes, il
 » n'en est aucune qui l'égale. Cha-
 » que nuit, je m'endors plein de son
 » image, & des songes enchanteurs l'of-
 » frent à moi. Le réveil, hélas! dissipe
 » cette illusion: je n'ouvre les yeux que
 » pour apprendre qu'il m'est impossible
 » de la voir. Je me souviens alors qu'elle

» habite une terre étrangère, qu'un es-
 » pace immense me sépare d'elle.
 » Cet espace, je le franchirai.
 » Mon voyage pourroit-il n'être pas
 » heureux? Amour fera mon guide.
 » Celle que j'adore me verra donc avec
 » un bourdon de pèlerin & un habit de
 » toile. Ah! si pour l'amour de Dieu,
 » elle daignoit m'accorder l'hospice dans
 » son palais! Non, il suffira à mon
 » bonheur d'être prisonnier chez les Sa-
 » rafins. Je serai plus près des lieux qui
 » la possèdent. O mon Dieu! transportez-
 » moi dans ses jardins ou dans sa cham-
 » bre. Faites du moins que je la voie.
 » C'en est fait, je pars. Puissé-je seule-
 » ment ne pas mourir avant qu'elle ait
 » su ce que l'amour m'a fait entrepren-
 » dre pour elle. Ma chanson l'en-
 » instruira, à mon arrivée. Je lui ferai
 » chanter mes vers par un interprète ;
 » car ils sont en langage *roman*. Certes,
 » si elle n'est pas touchée de tant d'a-

» mour, j'aurai lieu de croire que mes
 » parrains ont jeté sur moi un mauvais
 » sort *. « Ce qu'il dit de ses parrains fait
 allusion aux fées, & prouve l'ancienneté
 de l'opinion qu'en ont transmise nos ro-
 manciers.

Le troubadour tomba malade dans
 le vaisseau, quand on alloit débarquer
 à Tripoli. Ses compagnons le crurent
 mort, le déposèrent comme tel dans la
 première maison. On courut informer la
 comtesse, d'un événement capable de
 l'intéresser. La passion du chevalier, les
 motifs & les circonstances de son voya-
 ge, sa cruelle destinée en touchant au
 port, pénétrèrent cette ame sensible qui,
 sans le savoir, avoit allumé de loin une
 flamme si étrange. Elle sortit aussitôt,
 pour aller voir la victime de l'amour.
 Geoffroi respiroit encore. Elle l'embras-

* *Mal me federon mey parrains.* Littéralement :
Mes parrains m'auront fait un mauvais don
de foi.

le. Il la voit, & meurt entre ses bras, en louant Dieu, & le remerciant de lui avoir accordé le seul bien qu'il désiroit. La comtesse le fit enterrer pompeusement chez les Templiers de Tripoli. Dès le même jour, soit dévotion ou chagrin, elle se dévoua au cloître.

Quoique ce récit ait les apparences d'une fable, nous le croyons fondé sur des faits. Une ancienne pièce provençale, dont l'auteur est inconnu, dit expressément: *Le vicomte Geoffroi Rudel, en passant les mers pour aller voir sa dame, mourut volontairement pour elle.* Ce qui confirme le passage de Pétrarque: *Geoffroi Rudel alla chercher la mort à force de voiles & de rames.* Le moine des *Iles d'or* avoit vu, selon Nostradamus, un dialogue sur la question; Lequel contribue le plus efficacement à faire naître l'amour, du sentiment ou de la vue, du cœur ou des yeux? l'auteur, qui décidoit en faveur du sentiment, citoit

l'exemple de Geoffroi Rudel, avec celui d'André de France.

Sans aucune preuve, Nostradamus, imité en cela par Crescimbeni, place le fait en 1162 [1]. Il suppose Rudel le plus ancien des poètes provençaux, & commence à lui leur histoire. Son défaut d'exactitude est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de le réfuter. Des recherches savantes & judicieusement combinées, de M. de Foncemagne, ne donnent que des conjectures probables sur ce troubadour & sur sa dame. Il trouve plusieurs *Geoffroi Rudelli*, seigneurs de Blaye, de la maison d'Angoulême [2]. L'histoire ne parle d'aucune femme des comtes de Tripoli, qui soit entrée dans le cloître. Mais il trouve une fille d'un de ces princes, Raimond I, mort en 1148, qui se nommoit Mélisende, & dont Guillaume de Tyr parle avec éloge. (L. 18, c. 31.) Elle devoit, selon l'usage, porter le titre de comtesse.

Si c'est l'héroïne dont il s'agit , un cadet de la maison d'Angoulême est aussi notre troubadour , dont la mort sera certainement arrivée vers l'an 1160 ou 1170. Cette discussion critique nous détourneroit trop de notre objet. (Voyez la note.)

Il me reste à parler de quatre pièces purement galantes de Geoffroi Rudel. Dans l'une , il préfère l'hiver à toutes les autres saisons , parce que c'est la seule qui lui ramène sa dame. Ailleurs , il célèbre le printems , dont le retour l'excite à chanter.

» Toute la nature me donne un exem-
 » ple que je veux suivre. Les arbres , en
 » se couvrant de feuilles & de fruits ,
 » m'invitent à me parer de mes plus
 » beaux vêtemens. A la vue du rossignol ,
 » qui caresse sa fidelle compagne ,
 » qui prend dans ses regards autant d'a-
 » mour qu'il lui en donne , qui chante
 » si mélodieusement leurs plaisirs com-

» muns ; je sens passer dans mon ame
 » toute la joie qui les anime , je sens
 » mon cœur embrasé des feux dont ils
 » brûlent Heureux oiseaux ! il vous
 » est toujours permis de dire ce que vous
 » sentez : & moi , retenu par des lois que
 » vous ne connoissez point , je n'ose par-
 » ler à celle que j'aime Je veux
 » rompre enfin le silence. J'irai , je la
 » supplierai de recevoir mes services . . .
 » Amour , je te rends graces. Elle exau-
 » ce mes vœux ; elle m'appelle auprès de
 » sa personne , & ne me défend pas d'es-
 » pérer. «

Dans la dernière pièce , il se plaint
 cependant des obstacles , que rencontre
 sa passion pour cette dame :

» Les objets qui m'entourent , la
 » fraîcheur des vergers , la verdure des
 » arbres , l'émail des fleurs , le gazouille-
 » ment des oiseaux , m'invitent à chan-
 » ter. Mais mon cœur n'est pas content :
 » il ne peut être sensible qu'aux joies

» d'amour , & n'est point assez heureux
» pour les sentir. Que les bergers s'amu-
» sent de leurs chalumeaux , & les enfans
» de leurs petits tambours. Moi , je ne
» me réjouirai point ; tant que l'amour
» dont je brûle ne sera pas satisfait. Je
» connois une beauté qui réunit tous les
» charmes imaginables : mais elle récom-
» pense mal les soins qu'on lui rend ; &
» je souffre souvent de ne pouvoir obte-
» nir ce que désire mon cœur. Le châ-
» teau qu'elle habite est si éloigné !
» J'envie le sort de ses voisins , plutôt
» que celui des plus grands seigneurs.
» Les grâces de sa figure répandent , je
» l'imagine , leur agrément sur les moin-
» dres vassaux. Elle connoît mes senti-
» mens , elle est sensible : voilà le soutien
» de mon espérance. Jour & nuit , mille
» tendres pensées m'entraînent vers son
» heureux séjour. Quand elle reviendra
» enfin , me dira-t-elle : *mon doux ami ,*
» *nos envieux font tel bruit de nos amours ,*

» qu'il sera difficile de leur imposer silence,
 » & d'empêcher qu'ils ne troublent notre
 » bonheur ? «

Le moine de Montmajour, cité par Nostradamus, traite Geoffroi Rudel d'homme grossier, ennemi de toutes les dames. Jamais satire ne fut plus injuste, à en juger par ce que nous connoissons de la vie & des ouvrages de ce galant troubadour.

N O T E S.

[1] Dans le même endroit où Nostradamus fait mourir Geoffroi Rudel en 1162, il dit que le comte Geoffroi, frere de Richard, roi d'Angleterre, étant venu en Provence, y trouva Rudel chez le seigneur d'Agoult; & que, charmé des chansons de ce poëte, il l'emmena avec lui. Nostradamus auroit donc dû expliquer comment le comte Geoffroi, né en 1158, pouvoit être l'admirateur d'un poëte mort en 1162.

[2] Guillaume, comte d'Angoulême, mort en 1008, avoit deux fils, Alduin & Jofred. Ce dernier recueillit toute la succession par la mort d'Alduin en 1030. Il mourut en 1048,

& laissa cinq fils , Foulques , *Geoffred Rudelli* , Arnaud , Guillaume & Adhémar. *Geoffred Rudelli* eut en partage la seigneurie de Blaye. Au premier coup-d'œil , il paroît être notre troubadour. Mais comment concilier par les dates sa passion pour une comtesse de Tripoli ? Cette ville ne fut prise & érigée en comté que vers l'an 1109. Il avoit signé en 1040 une charte rapportée par Bessy , (page 339.) Il étoit donc trop âgé après la conquête de Tripoli , pour qu'on lui attribue un amour si violent & si romanesque. D'ailleurs l'institution des Templiers ne remonte qu'à l'an 1118 ; & le troubadour fut enterré dans leur maison. Nouvelle difficulté , que nous jugeons insurmontable.

Geoffred Rudelli étant mort sans postérité , la seigneurie de Blaye fut réunie au comté d'Angoulême. Mais elle en fut démembrée de nouveau dans la suite , soit pour l'apanage d'un cadet , ou pour quelque autre raison. Dans les instrumens du *Gallia Christiana* , (t. 2. pr. 484.) on trouve un Gérard de Blaye , pere d'un *Geoffroi Rudelli* , qui doit être le même dont la signature se voit au bas d'un sauf-conduit de l'an 1231 , en ces termes : *G. Rudelli dominus de Blaya* , (ib. pr. 289.) Seroit-ce là le troubadour ? Mais si le comte de Tripoli n'est pas assez

ancien pour la première hypothèse, nous craignons qu'il n'ait pas subsisté assez long-tems pour la seconde.

Raimond II, quatrième comte de Tripoli, n'ayant point d'enfans, donna son comté à Raimond d'Antioche son cousin, & mourut en 1187. (*Guil. Tyr. l. 21. c. 5.*) Celui-ci le donna pareillement, vers l'an 1200, à son frere Raimond IV, prince d'Antioche. Depuis cette époque, le comté de Tripoli, réuni à la principauté d'Antioche, n'a point eü, ce semble, de seigneur particulier. L'aventure de Geoffroi Rudel ne peut donc se placer ni avant 1118, ni après 1200. Nous avons indiqué dans sa vie la manière la plus vraisemblable de la concilier avec l'histoire. La princesse Mélisende, fille de Raimond I, fut accordée avec Manuel, empereur de Constantinople, qui ensuite la refusa. Cet affront dut faire beaucoup parler d'elle, & donna sans doute du relief à ses qualités. Les éloges des Pélerins, qu'elle avoit peut-être captivés par ses bienfaits, étoient capables d'échauffer l'imagination vive du troubadour. Enfin il est probable que cette princesse, plutôt qu'aucune femme des comtes de Tripoli, embrassa la vie religieuse. Voilà les fondemens d'une conjecture, que nous ne donnons pas pour un fait certain.



V I I I.

BERNARD-ARNAUD
DE MONTCUC.

Nos manuscrits ne contiennent aucune particularité de la vie de ce troubadour ; & les auteurs qui ont écrit sur la poésie provençale ne l'ont point connu. Il y a deux châteaux de Montcuc , l'un en Querci , l'autre en Rouergue. Bernard-Arnaud étoit apparemment seigneur ou originaire de l'un ou de l'autre.

Un sirvente , où la satire se trouve singulièrement mêlée à la galanterie , est la seule pièce que nous ayons de lui. On y verra , comme dans plusieurs autres monumens , la liberté que prenoient les anciens poètes de censurer la conduite des princes. Rien n'est peut-être plus curieux dans leurs ouvrages. Pour

l'intelligence de celui-ci, nous devons indiquer le fait historique auquel il paroît avoir rapport.

Henri II roi d'Angleterre, après son mariage avec Eléonore héritière des ducs d'Aquitaine, renouvela les anciennes prétentions de ces ducs sur le comté de Toulouse [1]. Résolu de les faire valoir par les armes, il assiégea Toulouse en 1159. Louis le Jeune se jeta dans la place, & lui fit lever le siège. Le comte Raimond V reconnut seulement la suzeraineté des ducs d'Aquitaine, sauf les droits de la couronne de France. Cette expédition du roi d'Angleterre prêtoit matière aux traits de la satire. Écoutons notre poëte.

» Quand la nature renaît, & que les
 » rosiers sont en fleur, les méchans ba-
 » rons s'empressent d'aller à la chasse. Il
 » me prend envie de faire contre eux un
 » sirvente, & de censurer aigrement ces
 » ennemis de toute vertu & de tout

» honneur. Mais Amour répand la gaieté
 » dans mon ame , autant que les beaux
 » jours de mai : je conserverai ma joie,
 » malgré tant de sujets de tristesse. «

» Nous verrons du côté de Bala-
 » guier * la nombreuse cavalerie du
 » preux roi , qui se vante de l'emporter
 » en gloire & en mérite. Il viendra sans
 » faute dans le Carcassonnois ; mais les
 » François n'en ont pas peur. Vous
 » m'épouvantez bien plus, madame ; car
 » les désirs qu'excitent les charmes de
 » votre jolie personne , sont mêlés de
 » toutes les craintes que vos rigueurs
 » doivent inspirer. «

» Je fais plus de cas d'un courfier sellé
 » & armé , d'un écu , d'une lance , &
 » d'une guerre prochaine , que des airs
 » hautains d'un prince , qui consent à la
 » paix en sacrifiant partie de ses droits &

* Il y a un château de ce nom dans le diocèse de Toulouse.

» de ses terres. Pour vous, beauté que
 » j'adore, vous que j'aurai, ou j'en
 » mourrai ; je m'estime plus heureux,
 » tant votre mérite m'enchanté, d'atta-
 » quer vos refus que d'être accepté par
 » une autre. «

» J'aime les archers, quand ils lan-
 » cent des pierres & renversent des
 » murailles ; j'aime l'armée qui s'assem-
 » ble & se forme dans la plaine. Je vou-
 » drois que le roi d'Angleterre se plût
 » autant à combattre, que je me plais,
 » madame, à me retracer l'image de
 » votre beauté & de votre jeunesse. «

» Quelque méprisé qu'il soit, il acquer-
 » roit beaucoup de gloire, si en même
 » tems il crioit *Guienne*, & se montroit
 » le premier, frappant l'illustre & valeu-
 » reux comte. Car son sceau est si décrié,
 » que je n'ose le dire. Mais je dirai bien,
 » madame, que je suis pénétré d'amour
 » & de crainte. Que ferai-je, si ma bonne
 » foi ne peut vous toucher ? «

Guienne étoit le cri de guerre des rois d'Angleterre , quand ils combattoient pour les droits de ce duché. Le *sceau* décrié de Henri II veut dire qu'on ne se fioit point à lui. Notre troubadour étoit sans doute fort prévenu contre ce prince , & fort attaché au comte de Toulouse.

NOTE.

[1] Guillaume IV , comte de Toulouse , mort au plus tard en 1093 , laissa une fille unique nommée Philippe , qui , ayant d'abord été mariée à Sanche roi d'Aragon , épousa en secondes noces Guillaume IX duc d'Aquitaine. Raimond de Saint-Gilles , frere de Guillaume IV , hérita du comté de Toulouse , en vertu d'une substitution de Pons , leur pere commun , qui appeloit à sa succession la ligne masculine préféablement à la ligne féminine. Le duc d'Aquitaine prétendit que cette substitution étoit irréguliere & injuste , & qu'elle ne pouvoit détruire les droits de Philippe de Toulouse , sa femme. Il envahit le comté , en l'absence de Raimond de Saint-Gilles qui étoit

allé à la Terre-Sainte. Il s'accommoda ensuite moyennant une somme d'argent, & céda tous ses droits sur cette souveraineté aux enfans de Raimond. Henri II ne laissa pas de vouloir les reprendre, après son mariage avec Eléonore de Guienne. (*Voyez Preuves de l'Histoire du Languedoc, t. 3.*)





I X.

PIERRE ROGIERS.

PIERRE ROGIERS étoit un gentilhomme d'Auvergne. Ses parens le destinèrent à l'état ecclésiastique, & il fut chanoine de Clermont. Mais la force du penchant l'entraînoit ailleurs. Quoique *savant dans les lettres*, selon l'historien provençal, (éloge qui ne supposoit pas un grand savoir,) il aimoit le monde & les plaisirs, plus que l'étude & la retraite. Ennuyé de son canonicat, il se fit troubadour & même jongleur. On ne résiste guère à l'impulsion du génie. D'ailleurs, à ne considérer que la fortune, les cours offroient une perspective riante aux poètes.

Ermengarde, fille aînée d'Aiméri II vicomte de Narbonne, tué en 1134 à la bataille de Fraga en Espagne contre

les Sarafins , étoit l'héritière de son pere, & gouvernoit ses états avec autant de gloire que de sagesse *. Outre les graces & l'esprit d'une femme aimable , elle avoit les talens d'un politique & la valeur d'un chevalier. Son mérite lui attirôit une foule d'admirateurs. Les poëtes , qu'elle honoroit de sa bienveillance , n'étoient pas les moins empressés à lui offrir leurs hommages. On prétend qu'elle tenoit cour d'amour dans son palais ; mais cet usage , comme nous l'avons déjà observé , ne nous paroît pas si ancien.

C'est à la cour de la vicomtesse de Narbonne que Rogiers se fixa bientôt. La faveur qu'il y trouva méritoit sa reconnoissance. Attaché d'abord par les bienfaits , il le fut insensiblement par cette dangereuse passion , dont les troubadours ne savoient pas se défendre.

* Hist. du Languedoc , t. 2.

Ermengarde devint l'objet de son amour, comme celui de ses vers. Huit chansons qui nous restent de lui la célèbrent, sous le nom de *Tort-n'avez*, mot provençal dont le sens est un éloge de sa conduite.

Nous abrègerons l'extrait de ces pièces, pour éviter de fades répétitions. Le poëte dit que les gens les plus grossiers acquerroient la plus grande politesse, s'ils avoient le bonheur de converser avec sa dame. Il fait parler l'Amour, qui l'exhorte à se rendre digne, par des qualités éminentes, des bontés d'une dame si supérieure à lui par le rang & le mérite. Il craint de ne pas être aimé; il n'a obtenu aucune faveur, mais l'espérance le soutient.

»-Amans insensés, trop d'empresse-
 » ment auprès de vos amies vous tour-
 » mente, vous rend malheureux. Les
 » querelles que vous leur faites, l'habi-
 » tude de les épier avec une curiosité

» jalouse, vous font devenir insupportables. Ce n'est point là de l'amour.
 » Quand on aime bien, eût-on entendu,
 » eût-on vu quelque chose au désavantage de son amie, on ne doit croire ni
 » ses oreilles ni ses yeux. «

Ces sentimens délicats touchèrent la vicomtesse. Elle ne dédaigna point les feux de son troubadour. Mais comment échapper aux regards malins des courtisans? Les soupçons, les bruits fâcheux se répandirent de toutes parts. La réputation d'Ermengarde en fut blessée. Jalouse de son honneur, elle crut devoir éloigner de sa cour celui qu'elle avoit comblé de grâces. Nos poëtes galans s'exposeroient trop à ces revers.

Rambaud seigneur d'Orange, troubadour lui-même, reçut l'infortuné Rogiers, dont le chagrin étoit proportionné à la perte qu'il venoit de faire. Sa douleur est vivement exprimée dans deux chansons. Il s'y peint dévoré par le dé-

espoir , jusqu'à perdre le boire & le manger.

» Ah ! je le sens , les chagrins , les
 » pleurs & les tourmens d'amour ne font
 » point mourir. Je ne puis croire la mort
 » d'André de France , puisque je vis
 » encore. Nul pénitent , nul martyr n'a
 » souffert les maux que j'endure. Puissè-
 » je être l'esclave de celle qui me les
 » cause , plutôt que de régner sur le
 » monde entier ! Si je pouvois la revoir
 » encore , cette beauté ! Elle réunit tou-
 » tes les perfections & tous les charmes ,
 » comme la mer reçoit les eaux de tous
 » les fleuves. Oui , je voudrois être le
 » dernier de ses esclaves. «

Sans doute Rogiers se flattoit d'être rappelé par la vicomtesse de Narbonne. Mais elle fut inflexible , & ne voulut plus le voir. Pendant son séjour à Orange , il composa pour Rambaud un sirvente singulier , où il proteste qu'il est venu à la cour , moins pour avoir part

à ses libéralités, que pour donner de ses nouvelles aux personnes de son pays qui lui en demandent. » Car, dit-il, on » parle de vous diversement, les uns » bien, les autres mal. Dois-je » vous appeler amant ou mari? je crois » que vous pourriez bien être l'un & » l'autre. Afin de réussir dans le monde, » il faut être tantôt sage, tantôt fou, » selon les tems. «

De la cour d'Orange, le poëte passa successivement à celle d'Alphonse II roi d'Aragon, & à celle de Raimond V, comte de Toulouse. La bienveillance, dont l'honora ce dernier, n'effaça point l'impression de chagrin, que le souvenir d'Ermengarde laissoit dans son ame. Il quitta le monde, où il n'espéroit plus de bonheur, & mourut moine de Grammont. Pétrarque parle de lui dans son Triomphe d'amour.

Nous sommes obligés ici de relever des erreurs grossières de Nostradamus.

Pierre Rogiers fut , selon lui , à la cour d'Ermengarde de Narbonne , femme de Roger Bernard comte de Foix. Il confond ainsi Ermengarde, fille d'Aimeri IV, laquelle épousa le comte de Foix en 1232 , avec la vicomtesse Ermengarde, sa grand'tante. Il ajoute , sur la foi d'Hugues de Saint-Césaire , que Rogiers étoit dans la ville de Grasse en 1330, lorsque l'antipape Pierre de Corbiéri y abdiqua solennellement la tiare. Mais cet antipape n'abdiqua point : il fut enlevé par les émissaires de Jean XXII, qui le fit mourir en prison.

On voit qu'en matière d'histoire , les autorités doivent subir l'examen de la critique. Nostradamus a été cent fois cité comme un oracle , parce qu'on ne connoissoit guère que par lui les poètes provençaux ; & cet oracle se trouve sans cesse en contradiction avec la vérité.





X.

AZALAÏS DE PORCAIRAGUES.

SI la chevalerie excitoit des héroïnes à disputer aux hommes la gloire de la valeur, il n'est pas étonnant que la poésie provençale ait inspiré à des femmes le désir de se signaler dans la carrière des troubadours. La vivacité de leur imagination, la sensibilité de leur ame les y conduisoient naturellement. On met en problème, si les femmes sont propres aux grands ouvrages de génie ; mais il est hors de doute qu'elles ne puissent exceller en tout genre de composition, dont le sentiment & les grâces sont le principal mérite.

AZALAÏS DE PORCAIRAGUES est la première que nous trouvons parmi nos poètes. Selon nos vies manuscrites, elle sortoit d'une famille distinguée du

pays de Montpellier ; elle aima Gui Guérugat, & les chançons qu'elle fit pour son amant eurent beaucoup de succès : (peut-être sans en mériter beaucoup.) Gui Guérugat, de la maison de Montpellier, étoit fils de Guillaume VI. Il mourut en 1177*.

Il ne nous reste qu'une seule pièce d'Azalais. Quoique bien écrite & bien versifiée, elle n'annonce rien moins qu'une Sapho. En voici la substance, où ce qui regarde les mœurs peut intéresser.

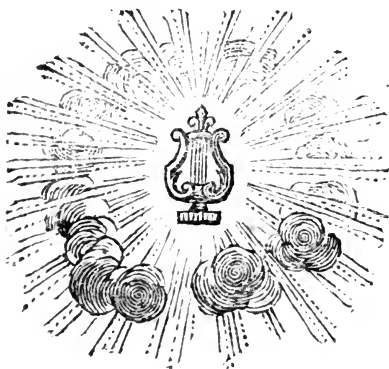
Après une description de l'hiver :
 » J'aime, dit-elle, à voir la nature dans
 » cet état de tristesse ; tant l'infidélité du
 » prince d'Orange me chagrine. Les
 » femmes sont bien folles de s'attacher
 » aux grands seigneurs. L'amour devient
 » alors pour elles une source d'humilia-
 » tions & de mépris. Elles devraient plu-
 » tôt s'en tenir aux simples gentilshom-

* Voyez Hist. du Languedoc, t. 3.

» mes : car c'est un proverbe dans le
 » Vellai, *Qu'il n'y a rien à gagner avec les*
 » *grands*. Pour moi, j'ai heureusement
 » un ami loyal ; & en lui donnant mon
 » cœur , je ne me suis point mal en-
 » gagé. « Elle adresse ensuite la parole à
 son amant ; elle jure de lui être éternelle-
 ment fidelle , pourvu qu'il le soit lui-
 même à sa promesse de ne rien exiger
 d'elle contre le devoir. Elle salue plu-
 sieurs personnes désignées sous des noms
 inconnus. Elle envoie enfin son jon-
 gleur porter sa chanson à Narbonne , à
 celui dont on vante la bravoure , & chez
 qui tout respire la joie.

Nous ignorons le trait d'infidélité
 qu'Azalaïs reproche à Rambaud d'Oran-
 ge. La vie de ce troubadour fera voir
 qu'il étoit fort capable d'inconstance.
 Observons seulement ici que les grands
 avoient peu d'égards pour leurs maî-
 tresses d'un rang inférieur. Ils se fai-
 soient un jeu de les quitter , & de trahir

le secret de leurs intrigues. Aussi étoit-ce un déshonneur, en plusieurs endroits, pour les femmes de moindre condition, de s'attacher à de tels amans; & cette opinion étoit une digue contre le débordement des mœurs.





X I.

PIERRE RAIMOND.

PIERRE RAIMOND, suivant la note historique du recueil de ses poésies, étoit fils d'un bourgeois de Toulouse. Son esprit fin & délié, son caractère sage, son talent pour les vers & pour le chant, le rendoient propre à réussir dans les cours. Celles d'Alphonse (II) roi d'Aragon, de Raimond (V) comte de Toulouse, & de Guillaume (VIII) seigneur de Montpellier, le possédèrent tour-à-tour. Il se maria enfin à Pamiers, où il mourut.

Son histoire est toute différente dans Nostradamus. Mais, sans nous arrêter aux minuties du sujet, il suffit d'observer que cet étrange historien le fait mourir en 1225, & cependant le fait aller en Palestine à la suite de l'empe-

reur Frédéric II, qui n'y alla qu'en 1228.

Dix-sept pièces galantes de Raimond, quoique d'un style tendre & naturel, nous fournissent peu de traits remarquables. Les trivialités de l'amour sont si ennuyeuses à la lecture ! Nous aurons soin de les éviter dans nos extraits.

Le poëte est amoureux d'une dame que le respect l'empêche de nommer. » On la reconnoîtra aisément, dit-il, » quand je parlerai de son aimable sourire, de ses beaux yeux, de ses manières charmantes, de sa gaieté, de son agréable conversation. « La dame ayant rejeté ses vœux, il abandonne sa patrie, il porte sa douleur en Aragon. Mais l'amour le suit, & les regrets de l'absence le dévorent.

» On voit des enfans, élevés à la cour d'un brave & noble seigneur, le quitter à un certain âge pour chercher une cour plus illustre : ne la trouvant point,

» ils reviennent honteux , & n'osent pa-
 » roître devant leur premier seigneur.
 » Tel je quittai imprudemment celle
 » auprès de qui j'avois été élevé , &
 » pour qui mon cœur soupire. Que je
 » lui aurois d'obligation , si elle daignoit
 » me reprendre ! Je me soumettrois de
 » grand cœur à ses châtimens. Si pour-
 » tant on doit punir un fou de ce qu'il
 » fait dans les accès de la frénésie. C'é-
 » toit démence de croire que ma belle
 » feroit courir après moi. Je lui en de-
 » mande pardon à mains jointes. «

La dame , au moment de la sépara-
 tion , s'étoit attendrie , & lui avoit dit
 en pleurant : *Tu pars , Pierre Raimond !
 Que Dieu te fasse revenir.* Son absence ne
 laissa pas d'être longue. Il reçut une
 lettre pleine de reproches ; il en sentit
 mieux sa faute , & exprima ainsi sa dou-
 leur :

» Le pauvre , qui l'a toujours été , est
 » moins à plaindre que celui qui le

» devient, après avoir joui de l'opulence.
 » Rien n'afflige tant un malheureux que
 » le souvenir du bonheur qu'il a perdu.
 » J'étois heureux auprès de celle que
 » j'aime, malgré ses rigueurs. Elle dai-
 » gnoit quelquefois me parler & me sou-
 » rire. Et voilà qu'elle m'écrivit durement!
 » J'irai me jeter à ses pieds. Je lui deman-
 » derai pour unique grâce, qu'il me soit
 » permis d'aimer la plus belle dame de
 » l'univers. «

En effet, il revint à Toulouse. Sa
 dame lui pardonna, & le reçut pour son
 serviteur; mais sans lui rien accorder de
 contraire à la plus exacte vertu. Les
 mœurs se maintenoient du moins quel-
 quefois irréprochables, dans le com-
 merce du sentiment. Notre poëte, qui
 n'étoit pas si maître de lui-même, se
 plaignit par une chanson un peu bur-
 lesque :

» Les maux d'amour que j'ai soufferts
 » augmentent de jour en jour. Celle qui

» m'a blessé a entrepris ma guérison ;
» comme les autres médecins , elle veut
» me guérir par la diète. J'exécute ses
» ordonnances , & ma langueur redou-
» ble. Je veux bien me soumettre à la
» diète ; mais je crois qu'à la fin elle me
» tuera. «

Cette idée nous paroît basse aujourd'hui : elle ne paroïsoit probablement qu'ingénieuse dans les siècles de simplicité.



XII.

GUILLAUME DE BALAUN*
& PIERRE DE BARJAC.

ON ne peut séparer ces deux troubadours. L'histoire les présente unis dans une même scène, où leurs amours & leurs vers sont mutuellement entrelacés. Nous rapporterons d'après la note historique de nos manuscrits, des circonstances qui paroîtroient évidemment imaginées à plaisir, s'il y avoit moins de preuves des bizarreries de ce tems-là.

GUILLAUME DE BALAUN, noble

* Un manuscrit le nomme BALAZUN. Il est probable que c'étoit son nom. On trouve un PONS DE BALAZUN, Chevalier du Vivarais, mort dans une croisade à la Terre-Sainte. (*Hist. du Languedoc, t. 2.*) Une branche de cette maison pouvoit être établie dans la seigneurie de Montpellier.

châtelain du pays de Montpellier, eut pour ami intime PIERRE DE BARJAC *, autre chevalier, galant & poëte comme lui. Le premier ayant été plusieurs fois à Joviac, dans le Gévaudan, devint amoureux de la dame du château, & s'en fit aimer. Confident de sa bonne fortune, Barjac voulut connoître la maîtresse dont son ami lui parloit avec extase. Il l'accompagna un jour chez elle. Il y trouva la femme d'un gentilhomme voisin, nommée Viernetta, inséparablement unie à madame de Joviac. Il fut épris de ses charmes, gagna son cœur, & la trouva trop foible pour ne pas triompher de sa vertu. Les deux chevaliers, également satisfaits de leurs amours, alloient ensemble cultiver la tendresse de leurs dames.

Au retour d'une de ces visites, Ba-

* Il y a eu en Languedoc une maison ancienne de Barjac.

Jaun voyant la tristesse sur le visage de son ami , lui en demande la raison. Barjac répond qu'il a eu une dispute fort vive avec madame Viernetta , qu'elle lui a même défendu de reparoître à ses yeux. — » Cela n'est rien , dit l'autre ; » nous reviendrons , & je ferai votre » paix. «

Ils ne revinrent pas de quelque tems. Rongé de dépit & même de jalousie ; Barjac compose dans l'intervalle une pièce pleine d'amertume , où il dit à sa maîtresse un éternel adieu. Il la remercie d'avoir consenti à son amour ; mais puisqu'elle veut changer d'amant , il lui laisse la liberté , & ne lui en voudra pas plus de mal. » Vous croirez peut-être que je » parle en homme piqué ; non , je m'ex- » plique avec ma franchise ordinaire. Je » vous le déclare , j'ai fait choix d'une » dame , qui gagne en beauté ce que » vous perdez tous les jours. Elle ne » vous égale point en naissance ; mais

« elle a plus de charmes , elle est plus
 « folide. Si nos sermens mutuels s'oppo-
 « sent à un divorce nécessaire , *adressons-*
 « *nous à un prêtre : vous me donnerez votre*
 « *absolution, vous recevrez la mienne ; &*
 « *nous pourrons ainsi loyalement former de*
 « *nouvelles amours.* Si jamais je vous ai
 « fâchée , pardonnez - moi d'aussi bon
 « cœur que je vous pardonne. »

Recourir à un prêtre pour se délier de pareils sermens , pour être quitte des obligations d'une intrigue de galanterie ! c'est un trait des plus remarquables de l'influence , qu'avoit la superstition dans toutes les choses humaines ; du pouvoir qu'on supposoit aux prêtres de se mêler de tout en souverains de la conscience ; de l'abus qu'ils pouvoient faire du ministère sacré ; enfin du point d'honneur qu'on attachoit à la fidélité en amour. Mais au fond , qu'étoit-ce que la religion du serment , dans les choses même les plus essentielles , dans les traités par

exemple , & dans l'obéissance au souverain , lorsqu'on s'en croyoit délié par une formule sacerdotale?

» Méchante femme , continue le trou-
 » badour ! vous m'avez rendu jaloux.
 » Tous mes désirs étoient de vous plaire.
 » Vous direz que je n'ai ni sens ni raison.
 » Ah ! si vous sentiez tout le mal qu'un
 » jaloux endure ! Il ne fait lui-même ce
 » qu'il dit , ni ce qu'il fait ; il ne peut
 » rester en place ; il ne dort ni jour ni
 » nuit. C'en est fait , trouvez bon que je
 » vous quitte. Le lépreux doit se tenir à
 » l'écart , pour ne pas infecter les au-
 » tres. «

Cette pièce fut envoyée à madame Viernetta , que Barjac aimoit toujours en protestant de ne plus l'aimer , & qui se repentoit déjà elle-même de s'être brouillée avec lui. La facilité du raccommodement en est la preuve. Balaun ayant mené son ami à Joviac , réunit sans peine les deux amans , & Barjac lui

assura que tous les plaisirs qui avoient précédé la brouillerie , n'approchoient point de ceux de la réconciliation.

A en juger par l'effet que produisit cette confiance , Balaun étoit infatué des chimères les plus romanesques. Il se met dans la tête d'éprouver , si le plaisir de regagner une maîtresse l'emportoit réellement sur celui de la première conquête. Sans autre motif , il affecte de rompre avec sa dame. Plus de visites , plus de messages ; pas même de réponse aux lettres qu'il en reçoit. Également surprise & désolée , elle lui envoie un chevalier , confident de leurs amours , non-seulement pour savoir les raisons d'une conduite si outrageante ; mais pour lui offrir toute sorte de satisfaction , en cas qu'elle lui ait donné sujet de plaintes.

» Je ne dirai point le sujet de mes
» plaintes , répond Balaun au chevalier ;
» parce que je ne la crois pas d'humeur

» à se corriger, & que ce n'est pas chose
 » que je puisse pardonner. « Alors ma-
 dame de Joviac perd toute espérance,
 se livre à l'indignation, & prend le parti
 d'oublier un infidelle.

Se voyant méprisé, il tremble bientôt
 d'être abandonné sans retour. Dans son
 inquiétude, il part tout seul, sous pré-
 texte d'un pèlerinage; il arrive en secret
 chez une bourgeoise de Joviac; il se
 propose d'y découvrir par des voies dé-
 tournées les dispositions de sa maîtresse.
 Celle-ci, instruite de son arrivée, ne se
 possède plus; & va de nuit dans la mai-
 son où est Balaun, se jeter à ses genoux,
 pour obtenir le pardon des fautes dont
 il la juge coupable.

Une telle démarche paroît choquer
 toute vraisemblance. La conduite de
 Balaun est plus incroyable encore. On
 attend de sa part des transports de ten-
 dresse & de repentir. Mais il accable sa
 dame de reproches. Aussi la voit-on se

retirer furieuse , & résolue de ne jamais le revoir.

Au bout de quelques jours , l'insensé est au désespoir du tort qu'il s'est fait à lui-même. Il court un matin au château pour demander grâce. Loin de lui donner audience , la dame de Joviac le fait chasser par les domestiques. Elle persévère dans sa rigueur une année entière. Balaun ne peut ni la voir ni obtenir la moindre espérance. Il compose des vers inspirés par l'amour & le repentir ; ses vers mêmes ne peuvent parvenir jusqu'à la dame.

Enfin Bernard d'Anduse , chevalier galant & loyal , informé d'une rupture si éclatante , va trouver Balaun pour en savoir la raison. L'ayant apprise , il rit de son extravagance , & lui promet de ménager l'accommodement. Il porte les vers du troubadour à Joviac ; il rend témoignage de sa fidélité & de ses regrets :
 » La raison est tout-entière de votre

» côté, dit-il à la dame, & c'est un mo-
 » tif de plus pour lui pardonner. « Il la
 conjure pour Dieu d'avoir pitié d'un
 malheureux amant, qui se soumet à tou-
 tes les peines qu'elle voudra.

» Je lui pardonne, puisque vous le
 » désirez tant, répondit-elle, mais à une
 » condition; c'est qu'il s'arrache l'ongle
 » du petit doigt, & qu'il me l'apporte
 » avec une chanson où il exprimera son
 » repentir. « Quoi que pût dire le média-
 teur, elle ne voulut point adoucir cette
 sentence.

Balaun s'estima heureux d'en être
 quitte à ce prix. Sur le champ, il se fit
 lier le doigt & arracher l'ongle par un
 chirurgien. Il soutint la douleur de l'opé-
 ration, sans paroître la sentir. Il com-
 posa la chanson prescrite. Il courut,
 avec Bernard d'Anduse, se jeter aux
 pieds de sa maîtresse, & lui offrir son
 sacrifice d'expiation. Au spectacle de
 l'ongle arraché, elle fond en larmes, le

prend par la main , l'embrasse. La chanson est écoutée avec transport. Depuis ce moment , ils s'aimèrent plus que jamais. L'historien provençal termine sententieusement son récit : *C'est bien fait que celui-là trouve le mal , qui le cherche étant bien.*

Il ne reste de ce troubadour qu'une seule pièce , contenant le récit de son aventure. Don Vaissette le compte parmi les poètes provençaux du douzième siècle , qui florissoient sous Raimond V. , comte de Toulouse.





XIII.

PIERRE DE LA MULA.

C E troubadour inconnu a laissé un firvente curieux, où il se plaint de ce qu'une infinité d'hommes sans talent se mêlent de la jonglerie. On y voit que ce métier étoit devenu la ressource de gens méprisables qui joignoient l'insolence à la bassesse. » Je veux abandonner » le service des jongleurs ; car plus on » les sert, moins on y gagne. Ils se sont » multipliés au point, qu'il y en a tout » autant que de lapins dans une garène : » on en est inondé. « Le poète leur reproche en termes grossiers leur usage d'aller deux à deux, criant *donnez-moi, car je suis jongleur* ; & d'injurier ceux qui ne leur donnent rien. » Je ne comprends pas comment de pareilles gens » peuvent être admis dans les cours.

» J'invite tous les jongleurs courtois à
 » s'élever, comme moi, contre cette
 » mauvaise engeance, avec laquelle nous
 » ne devons avoir rien de commun. «

La profession de jongleur, & celle même de troubadour, devoit nécessairement dégénérer de la sorte. Dès qu'on voit une carrière agréable ouverte aux talens, si elle excite l'émulation des uns, elle tente l'avidité famélique des autres en plus grand nombre, qui s'y jettent, non avec un noble désir de se distinguer, ni avec les dispositions nécessaires pour réussir, mais avec le goût dominant du gain, & la bassesse qu'inspirent le besoin & les habitudes serviles. Alors pour un homme vraiment estimable, cent vils charlatans infestent la société; & souvent leur infamie personnelle rejaillit sur l'état qu'ils déshonorent.

Un autre sirvente de Pierre de la Mula, contre l'avarice des seigneurs, n'offre rien de remarquable.



XIV.

ALPHONSE II, *roi d'Aragon.*

ON feroit un long article sur ce prince, si l'on vouloit éclaircir les particularités historiques concernant sa maison, & la manière dont elle monta sur le trône. Mais on ne réussiroit qu'à ennuyer le lecteur, par une érudition aride & déplacée. Contentons-nous de dire que le pere d'Alphonse, Raimond Bérenger IV comte de Barcelone, avoit épousé l'héritière d'Aragon; que le comté de Provence, avec les vicomtés de Carlad en Auvergne, de Milhaud en Rouergue, & du Gévaudan, avoit passé dans sa maison par un autre mariage; & qu'ainsi la poésie provençale, qui faisoit tant de progrès, devoit aisément s'introduire dans cette cour.

ALPHONSE II parvint à la cour

ronne d'Aragon en 1162. Ses vices & surtout sa mauvaise foi étoient capables de le décrier aux yeux du public. Mais il fit des vers, il honora les troubadours. Les éloges ne pouvoient donc lui manquer. Toutes les vertus se trouvoient réunies en sa personne, si l'on en croit ces poëtes, trop accoutumés, comme les anciens moines, à mesurer les louanges ou le blâme sur le bien ou le mal qu'on leur faisoit. Combien de fausses réputations ont eu de pareils fondemens! elles se dissipent, dès que le préjugé ne domine plus. On verra dans l'article de Bertrand de Born ce que la haine pouvoit dicter contre ce prince, malgré les éloges des autres poëtes.

Il ne reste d'Alphonse qu'une chanson, où il dit qu'Amour peut seul le réjouir, & se reproche d'avoir mis son cœur *en trop haut lieu* : il se rappelle néanmoins avec attendrissement l'ordre qu'il reçut de sa maîtresse, en partant ;

de revenir au plus tôt. *Mettre son cœur en trop haut lieu*, est évidemment ici une de ces exagérations triviales, si ordinaires à la galanterie.

Alphonse mourut en 1196, après avoir affermi son autorité en Catalogne, en Aragon & en Provence. Crescimbéni observe qu'il ne fut pas le seul troubadour de sa maison. Zurita, cité par cet écrivain, dit sous le regne de Jean I, que les rois d'Aragon & particulièrement celui-ci faisoient grand cas de la science appelée *gai saber*, & que pour encourager le talent, ils comblèrent de privilèges ceux qui la cultivoient. (*Annales d'Aragon.*) Le nom de *gai saber* (gaie science, ou science gaie) désignoit effectivement la poésie provençale; mais la même idée passa dans les autres langues, & les poésies d'alors, selon Zurita, étoient en catalan. D'ailleurs Jean I pouvoit favoriser les poètes, sans l'être lui-même. Pierre III, roi d'Aragon, aura son article parmi nos troubadours.



X V.

GUILLAUME DE CABESTAING.

JE dois avouer de bonne foi que la vie de ce troubadour ressemble beaucoup à un roman. Le tissu des circonstances, la marche de l'intrigue, un dénouement presque incroyable, inspireront de la défiance au lecteur. Cependant plusieurs vies manuscrites & imprimées concourent à établir les faits principaux. L'Italie nous en a fourni une manuscrite, plus étendue que les autres, à laquelle nous donnons la préférence. Il est vrai que certains détails, surtout certaines conversations, y décèlent un historien qui embellit son sujet. Mais on peut reprocher ce défaut à plusieurs historiens de l'antiquité; & d'ailleurs les traits naïfs qu'on y trouvera, quoique de l'invention sans doute de l'écri-

vain provençal, donnent une idée vraie des anciennes mœurs. Loin de broder le fond du sujet, comme tel autre seroit tenté de le faire, je supprimerai quelques ornemens superflus.

GUILLAUME DE CABESTAING étoit un gentilhomme de Roussillon. Le seul Nostradamus le fait provençal, peut-être par l'envie de transporter dans sa province les aventures célèbres des troubadours. Noble sans bien, il avoit besoin de la ressource ordinaire, qui étoit de s'attacher au service d'un grand ou d'un riche seigneur. Il se présenta lui-même à Raimond de Castel Roussillon*, pour le servir en qualité de *varlet* ou page. L'historien qualifie toujours Raimond de *monseigneur*, titre affecté aux

* Selon la chronique manuscrite des seigneurs Catalans, il y avoit une maison très-ancienne du nom de Castel-Roussillon. On voit encore en Roussillon une tour appelée *Castel Rossello*.

chevaliers. Du reste, Cabestaing descendoit, selon lui, d'une maison aussi ancienne que celle de Raimond. L'égalité de naissance ne mettoit point obstacle à ce genre de service, surtout quand la supériorité de fortune étoit relevée par le rang de chevalerie.

Avec une physionomie heureuse, de l'esprit & des qualités aimables, le jeune homme obtint aisément ce qu'il désiroit. Il se rendit cher à son maître & à ses égaux. Raimond lui donna bientôt une preuve d'affection particulière, en le faisant écuyer * de sa femme. C'étoit l'exposer à de grands périls, mais qu'on ne prévoyoit point.

* Notre historien dit *donzel*. Ce mot répond à ce qu'on appeloit en France *damoiseau*, titre des jeunes gentilshommes qui n'avoient pas reçu la chevalerie. *Domingeois* en Béarn, *donzel* en Catalogne & en Savoie, signifioient la même chose, & désignoient les fils de chevalier.

Madame Marguerite (elle se nommoit ainsi) trouva son écuyer si empressé à lui plaire, d'une humeur si enjouée; d'un commerce si charmant, que frappée d'ailleurs des grâces de sa figure, elle se livra aux impressions de l'amour. Soit respect, soit timidité, Cabestaing, quoique trop sensible, ne pénétoit point le mystère, ou n'osoit éclaircir ses doutes. Marguerite auroit voulu être devinée. Après avoir en vain attendu, elle rompit le silence.

Étant seule un jour avec son écuyer :

» Guillaume, dit-elle, réponds-moi. Si
 » une dame te donnoit quelque marque
 » d'amour, oserois-tu bien l'aimer? —
 » *Vraiment oui, madame, pourvu que la*
 » *marque ne fût pas trompeuse.* — Par
 » S. Jean, tu as parlé en brave garçon.
 » Maintenant je veux savoir si tu distin-
 » gueras les marques d'amour auxquel-
 » les il faut croire, & celles dont il faut
 » se défier. « Ce discours ouvrit les yeux

de Cabestaing. Une vive émotion trahit son cœur. Du moment qu'il se vit aimé, il sentit toutes les flammes de l'amour.

La passion qui faisoit tant de poètes, ou qui tiroit de la poésie tant d'avantages, lui inspira bientôt des chansons pleines de tendresse. Nous en réduirons l'extrait à ce qu'elles renferment de moins commun.

» Les douces pensées qu'amour me
 » donne, produisent la gaieté de mes
 » chants. O vous, dont la beauté me
 » transporte, que je sois maudit de l'a-
 » mour, si j'en aime une autre..... Si
 » la foi me rendoit aussi fidelle à Dieu,
 » j'irois tout droit en paradis..... Je
 » n'ai point d'armes pour me défendre
 » de vos appas. Faites-vous donc un
 » honneur d'avoir pitié de moi. Per-
 » mettez du moins que je baise vos
 » gants. Je n'ose prétendre à de plus infi-
 » gnes faveurs. «

Des vers passionnés avoient des char-

mes invincibles pour un cœur déjà épris. Marguerite n'ignoroit pas à qui s'adressoient les vœux du troubadour, & n'étoit que trop disposée à y répondre. L'ayant fait asseoir auprès d'elle, dans son appartement, elle lui dit : » Guillaume, as-tu enfin reconnu si je t'aimes ; & trouves-tu en moi une amie vraie ou fausse? — Ah! madame, depuis l'heureux instant que je suis à votre service, j'ai toujours pensé que vous étiez la meilleure dame qui fût jamais; que personne ne parloit avec plus de vérité, & n'agissoit avec plus de franchise. — Et moi, reprit-elle, je te jure que je ne te tromperai point. Non, tu n'auras jamais lieu de changer d'opinion à mon égard. « Elle l'embrassa en disant ces mots. Ce fut comme le sceau d'un engagement éternel.

Le troubadour donne l'essor à ses sentimens par une chanson :

» Entre mille fleurs, dans un superbe

» jardin, j'ai choisi la plus belle. Dieu
» même, sans doute, la fit semblable à
» sa propre beauté. La modestie relève
» l'éclat de ses charmes. La douceur de
» ses regards m'a rendu le plus ten-
» dre & le plus heureux des amans.
» J'en pleure de joie. Mon amour, que
» je n'osois déclarer, peut maintenant
» paroître dans mes vers, au gré de
» l'objet qui m'enflamme, qui de tant
» d'adorateurs n'a écouté que moi. Je ne
» chante pas de vaines louanges; com-
» me les autres poëtes. De ses yeux par-
» tent des traits, dont personne ne peut
» se défendre; mais ils n'ont blessé per-
» sonne autant que moi..... Son mé-
» rite l'élève à la plus haute région de
» l'honneur. Jamais on ne vit tant de
» vertus & tant de grâces. Elle excelle
» dans l'art de plaire; sa sagesse imprime
» le respect aux amans présomptueux,
» & sa réputation est à l'abri de toute
» atteinte. «

En disant qu'il *ne chante point de vaines louanges*, comme les autres poètes, Cabestaing apprécie assez juste les éloges qu'ils prodiguent toujours, même à des maîtresses imaginaires. N'exageroit il pas aussi les perfections de sa dame ? un véritable amant peut en être soupçonné. Il est sûr du moins que la réputation de Marguerite ne fut pas long-tems hors d'atteinte. Les courtisans ont l'œil si fin pour apercevoir le mal, & la langue si légère pour le révéler ! Des rumeurs cruelles parvinrent jusqu'à Raimond. Il en fut d'autant plus frappé, qu'il aimoit sa femme & comptoit sur l'honnêteté de son serviteur.

Ayant demandé un jour où étoit Cabestaing, on lui dit qu'il chassoit à l'épervier. Aussitôt il cacha des armes sous son habit, monta à cheval, & suivit seul le chemin qu'on lui avoit indiqué. Cabestaing l'aperçoit, & s'avance vers lui, non sans inquiétude. Leur conversation,

inventée apparemment par l'historien, est d'un ton naïf qui m'engage à la rapporter. » Eh ! vous voilà, monseigneur ! » s'écrie Cabestaing. Comment êtes-vous venu si seul ? — C'est, dit Raimond, » que j'avois envie de vous voir & de » m'amuser avec vous. Avez-vous fait » bonne chasse ? — Pas autrement ; je » n'ai presque rien trouvé ; & vous savez » le proverbe, *Qui peu trouve ne prend » guère.* — Fort bien. Laissons-là ce discours, & répondez en serviteur franc » & loyal à tout ce que je vais vous » demander. — Pardieu, monseigneur ; » si c'est chose que je puisse dire, je ne » vous cacherai rien. — Point de condition. Je veux que vous me disiez la » vérité, quelque demande que je vous » fasse. — Dès que vous l'ordonnez, je » répondrai à tout selon ma conscience. » — Par votre Dieu & votre foi, ajoute Raimond, je veux savoir si l'amour » vous inspire les vers que vous faites ;

& s'il y a une dame qui en soit l'objet
 véritable. — Et comment chanterois-
 je , répond Cabestaing , si je n'étois
 amoureux ? En vérité, amour m'a tout
 entier en sa puissance. — Je le crois :
 sans cela vous ne chanteriez pas si bien.
 Mais ce n'est pas le tout. Je veux sa-
 voir quelle est la dame que vous chan-
 tez. — Ah ! seigneur , y songez-vous ?
 je m'en rapporte à vous-même : peut-
 on sans perfidie découvrir celle qu'on
 aime ? Vous savez ce que Bernard de
 Ventadour dit à ce sujet : *Si ceux qui*
épient mon amour , me demandent le
nom de ma belle , je sais comment un
loyal amant doit se tirer d'affaire en pa-
reil cas. Il ne doit confier son secret qu'à
ceux qui peuvent lui prêter conseil &
assistance. Mais la fidélité qu'on doit à
sa dame consiste à lui tout dire , & à
ne rien dire d'elle. — Hé bien , quel
 que soit l'objet de vos amours, je vous
 promets de vous y aider de tout mon
 pouvoir. «

Cabestaing pressé, voulant donner le change à Raimond, lui déclara qu'il aimoit madame Agnès, sœur de madame Marguerite, & qu'il en recevoit des preuves de bienveillance. Il le pria de le favoriser, ou du moins de ne lui pas nuire. Raimond donna dans le piège. Ravi de cette déclaration, qui dissipoit ses inquiétudes, il ferra la main au troubadour, lui promit ses bons offices; & lui montrant le château de Robert de Tarascon, mari d'Agnès, il lui proposa d'y aller ensemble.

A mesure que nous avançons, le récit devient plus suspect. Ce Tarascon est sans doute celui du comté de Foix dans le diocèse de Pamiers, dont l'éloignement ne s'accorde point avec notre histoire. Les autres circonstances multiplient les difficultés. L'historien semble avoir pris les romanciers pour modèles.

Raimond & Cabestaing arrivent au
château,

château. Le premier , après les civilités ordinaires , se hâte de remplir l'objet de son voyage. Seul avec Agnès , il lui parle ainsi : » Par la foi que vous me devez » belle sœur , dites-moi , avez-vous un » amant ? — Oui , seigneur. — Qui est-il , » je vous prie ? — C'est ce que je ne » vous dirai point. Les femmes ne sont » pas obligées de confesser pareille chose ; & si on les presse , on les met dans » le cas de mentir. « Raimond assure qu'elle ne risque rien à lui confier un secret , qui est pour lui de la plus grande importance. La dame avoit remarqué un air de tristesse sur le visage de Cabestaing. Elle n'ignoroit pas ses amours. Soupçonnant de quoi il s'agissoit entre lui & son maître , (il faut bien le supposer ,) elle se dit amoureuse de Cabestaing , comme s'il lui avoit donné le mot. Elle va ensuite tout raconter à Robert de Tarascon , qui approuve fort la supercherie de la femme , & lui permet

de faire de son mieux pour persuader son beau-frere.

Dans cette vue , elle appelle Cabestaing dans sa chambre , elle l'y retient long-tems. On soupe avec beaucoup de gaieté. Elle fait arranger tout près de son appartement les lits de ses hôtes. Enfin , parfaitement convaincu de la tendresse réciproque de la dame & de l'écuyer, Raimond part content, joyeux, avec celui-ci, & n'a rien de plus pressé en arrivant , que de révéler à sa femme l'intrigue qu'il croit avoir découverte.

Marguerite ne douta point que son amant ne fût infidelle , que sa sœur ne l'eût débauché. Le lendemain matin , après une nuit douloureuse , elle l'appela pour l'accabler de reproches. Cabestaing se justifia aisément par le simple récit de ce qui s'étoit passé. Mais , si notre historien dit vrai , la vanité d'une femme peut l'entraîner plus que l'amour même à des fautes inconceyables. Elle obligea

le troubadour à déclarer dans une chanson qu'il l'aimoit & n'aimoit qu'elle. La chanson fut composée ; & par une autre imprudence , non moins singulière , elle fut adressée à Raimond. C'étoit l'usage de plusieurs poëtes , d'adresser aux maris leurs vers en l'honneur des dames. Dans un cas tel que celui-ci , on ne pouvoit le faire impunément.

En effet , la plus noire jalousie s'empare de Raimond , à cette lecture. Il ne doute plus de l'intrigue ; il est furieux , & respire la vengeance. Ayant trouvé un prétexte pour conduire Cabestaing hors du château , il le tue , lui coupe la tête , lui arrache le cœur. Il ordonne ensuite à son cuisinier d'apprêter ce cœur , comme un morceau de venaison. Il le fait servir ; sa femme le mange. » Savez-
 » vous ce que vous venez de manger ?
 » lui dit-il. — Non ; mais je l'ai trouvé
 » excellent. — Je le crois , puisque c'est
 » ce que vous avez toujours le plus

« aimé. Il est juste que vous aimiez mort
 » ce que vous avez tant aimé vivant. »
 Et montrant la tête de Cabestaing :
 » Voilà celui dont vous venez de man-
 » ger le cœur. « A cette vue, à ces paro-
 les effroyables, elle s'évanouit. Mais elle
 reprend bientôt ses sens , & s'écrie :
 » Oui , barbare , je l'ai trouvé si déli-
 » cieux ce mets , que je n'en mangerai
 » jamais d'autre , pour ne pas en perdre
 » le goût. »

Transporté de rage , Raimond met
 l'épée à la main. Elle fuit ; elle se préci-
 pite d'un balcon , & meurt de sa chute.
 Nostradamus dit qu'elle se tua d'un coup
 de couteau.

Le bruit de cet événement devoit
 produire les plus fortes impressions, en
 un tems où l'amour dominoit sur les
 mœurs en souverain, & étoit souvent ,
 pour ainsi dire , l'ame des exploits mili-
 taires. Les parens de Marguerite & de
 Cabestaing , tous les chevaliers & les

amans du pays , se liguèrent contre le cruel Raimond. Il eut même pour ennemi le roi d'Aragon , Alphonse , qui après avoir éclairci le fait sur les lieux , le fit arrêter & démolit son château.

Ce prince honora ensuite , par de pompeuses funérailles , la mémoire des deux amans. On les mit dans le même tombeau , devant une église de Perpignan , & l'on y grava leur histoire. Il n'est pas étonnant que la religion servît alors , parmi tant d'autres abus , à consacrer des amours qu'on célébroit avec enthousiasme. Le duc de Bourgogne rendit de semblables honneurs à la châtelaine de Vergi & au seigneur de Vaudrai , si nous en croyons ce que rapporte Belleforest d'après Bandel *. Que l'aventure fameuse d'Alix de Vergi soit une fiction romanesque , ou non ; il est toujours certain que les romans , ainsi

* Belleforest , p. 226.

que les poésies d'Homère, déposent des anciens usages.

Selon l'historien provençal, il fut un tems où tous les chevaliers du Roussillon, de la Cerdagne & du Narbonnois, assistoient chaque année à un service solennel, en mémoire de Marguerite & de Cabestaing : tous les amans des deux sexes y venoient prier pour le repos de leurs ames. Un manuscrit porte que l'anniversaire fut institué par ordre du roi d'Aragon. Certainement les mœurs ne gaignoient point à ces pratiques. L'espèce de culte rendu aux déréglemens de l'amour étoit une offense pour l'union conjugale.

Le roi d'Aragon, qui joue ici un grand rôle, ne peut être qu'Alphonse II. Le Roussillon & la Cerdagne lui appartenoient en 1181 [1]. Nul autre Alphonse, roi d'Aragon, n'a possédé ces provinces jusqu'au règne d'Alphonse IV, dans le courant du quatorzième siècle ;

tems où l'on ne parloit plus des troubadours.

En lisant la fin tragique de nos deux amans, chacun aura cru y reconnoître l'aventure du châtelain de Couci & de la dame de Fayel. Couci, mourant au siège d'Acrc, ordonne à son écuyer de porter son cœur à cette dame, dont il est éperdument amoureux. Le mari jaloux surprend l'écuyer, fait le cœur ; le fait manger à sa femme, & lui révèle l'affreux secret. La dame de Fayel jure de ne jamais prendre d'autre aliment ; elle meurt de désespoir. Voilà le fond de l'histoire ou du roman. Il se peut que Couci ait réellement donné la commission, que la dame soit morte en recevant le gage de son amour, & qu'un romancier ait orné ce fait de circonstances empruntées de l'aventure du Roussillon.

Les chansons de Guillaume de Carbestaing, au nombre de sept, expriment

d'une maniere naturelle & tendre les sentimens de son amour. Sa maîtresse n'y est pas nommée. Ce couplet me paroît le plus remarquable, parmi beaucoup de pensées communes :

» Tant de mérite l'environne , que je
 » ne voudrois pas l'avoir pour cousine :
 (apparemment parce que ce seroit un
 obstacle à son amour.) » On ne peut ja-
 » mais lui donner tant de louanges ,
 » qu'on n'en dise toujours la vérité.
 » D'ici à Messine , elle n'a point de pa-
 » reille. Voulez-vous savoir son nom ?
 » il n'est ailes de colombe où vous ne le
 » trouviez écrit sans faute. «

N O T E.

[1] Le comté de Roussillon , réuni à celui de Cerdagne en 1113 , passa aux comtes de Barcelone en 1118. Raimond-Bérenger IV en fit l'apanage d'un de ses fils. Il avoit quatre enfans ; Alphonse , Raimond-Bérenger , Pierre & Sanche. Le premier eut en partage l'Aragon & la Catalogne ; le second , la Provence ; le

troisième, le Roussillon & la Cerdagne. Ce dernier étant mort en bas âge, Sanche lui succéda. Il succéda ensuite à Raimond-Bérenger, comte de Provence, mort en 1181. Alors le Roussillon & la Cerdagne revinrent à l'aîné, Alphonse II, roi d'Aragon, qui paroît être le vengeur de nos deux amans.

Alphonse III régna en 1285, & ne posséda point ces provinces. Elles appartenoint aux rois de Majorque, de la même maison, lorsqu'Alphonse IV, dont le règne commence en 1327, poursuivit pour crime de félonie Jacques III, le dernier de ces rois, & le dépouilla de ses états. (*Zurita, Annales d'Aragon.*)





XVI.

GAVAUDAN LE VIEUX.

LES pièces de ce troubadour, dont aucun écrivain ne fait mention, renferment des traits dignes de curiosité. Il florissoit à la fin du douzième siècle; puisqu'il gémit de la perte de Jérusalem, que Saladin avoit conquise en 1187. La manière dont il exhorte les chrétiens à combattre les infidelles, est remarquable par le ton de simplicité & d'injures qu'inspiroit la grossièreté des mœurs.

» Seigneur, par nos péchés la puissance des Sarafins s'est accrue. Saladin a pris Jérusalem, & l'on ne l'a pas encore recouvrée. C'est pourquoi le roi de Maroc a mandé qu'avec tous les infidelles, il combattroit tous les rois chrétiens. Il a ordonné à tous ses Maures, Arabes & Andaloufites, de s'armer

» contre la foi de Jésus-Christ; & il n'y
 » en aura pas un, gras ni maigre, qui
 » ne s'assemble plus dru & menu que la
 » pluie. . . . Ces charognes, faites pour
 » servir de pâture aux milans, détruisent
 » les campagnes, & ne laissent ni bour-
 » geons ni racines. Ceux que le roi de
 » Maroc a choisis, font tellement gonflés
 » d'orgueil, qu'ils se croient les maîtres
 » du monde, & lâchent contre nous les
 » railleries les plus piquantes.

» Écoutez empereur (Frédéric I,) &
 » vous, roi de France son cousin (Phi-
 » lippe Auguste,) & vous, roi d'Angle-
 » terre, comte de Poitou, (Henri II,) &
 » secourez donc le roi d'Espagne (Al-
 » phonse IX de Castille,) qui eut tou-
 » jours plus de penchant que personne
 » à servir Dieu; & avec lui vous vain-
 » crez tous ces chiens, abusés par Maho-
 » met. . . .

» Laissons-là nos héritages. Allons
 » contre ces chiens de renégats, pour

» ne pas encourir la damnation. Portu-
 » gais , peuples de Galice , Castillans ,
 » Navarois , Aragonois , dès qu'ils ver-
 » ront réunis avec vous barons Allemans ,
 » François , ceux du Cambresis , les An-
 » glois , Bretons , Angevins , Béarnois ,
 » Gascons & Provençaux ; foyez sûrs
 » qu'avec nos épées nous trancherons la
 » tête à ces misérables. Gavaudan aura
 » prophétisé vrai. Ce qu'il dit sera exé-
 » cuté : ces chiens seront mis à mort ; &
 » Dieu fera honoré & glorifié dans les
 » lieux où Mahomet fut servi. α

De pareilles prophéties étoient com-
 munes alors. La fausseté des premières
 n'ôtoit rien à la confiance des enthou-
 siastes ni à la crédulité du peuple. On
 traitoit de *chiens* les musulmans , comme
 ils nous traitent encore aujourd'hui. Ils
 nous méprisent malgré notre supériori-
 té , parce qu'ils sont barbares & igno-
 rans : on les méprisoit pour la même rai-
 son , malgré la gloire qui environnoit le

grand Saladin. Les hommes se ressemblent par-tout.

Gavaudan, avec tous les préjugés de son siècle, pouvoit bien attacher un grand mérite à l'obscurité qu'affectoient certains troubadours. Aussi fait-il à dessein un poëme *clos & couvert*, pour éprouver ceux qui ont l'esprit ouvert ou bouché. » Qu'on ne s'en moque pas ; & » qu'on ne me blâme pas, jusqu'à ce » qu'on ait séparé la fleur comme de la » farine. Car le sot se presse de condamner ; & l'ignorant baye & muse, dans » l'embarras où le jette ce qui est trop » savant pour lui. « Il déclame en style énigmatique contre la décadence de la vertu & de la joie ; comme s'il craignoit qu'on ne profitât de ses leçons.

Nous avons de lui un autre *vers* ; » qui vaut d'autant mieux, qu'entre » mille personnes, il n'y en aura pas dix » qui puissent en comprendre le sens : » ce sens sera clair pour ceux qui sont

» habiles en amour, & obscur pour qu'on ignore cette science. « L'obscurité paroît ici une sorte de réserve ; car il témoigne de violens soupçons au sujet d'un crime dont sa maîtresse est accusée. Prenant de là occasion d'invectiver contre les femmes, il dit qu'on se garantiroit plutôt des dangers de l'eau, du feu, de la mer, & des voleurs, que de leurs artifices. Leur goût pour le libertinage & la débauche est le principal objet de sa satire : & à cet égard son style n'est que trop clair, puisqu'il emploie les termes les plus obscènes.

Une complainte sur la mort de sa maîtresse annonce un meilleur goût. Il maudit la mort de ne l'avoir pas enlevé lui-même, plutôt que de le livrer à des douleurs qui le vieillissent à la fleur de l'âge, & blanchissent sa blonde chevelure. » Insensible à toute joie, à toute autre impression que celle du désespoir, je passerai le reste de mes tristes

» jours, comme un tourtereau qui a
» perdu sa tourterelle. «

On peut juger aussi par deux *pastourelles* de Gavaudan, qu'il connoissoit les agrémens d'un style naturel, & d'une jolie simplicité.

Dans la première, il fait la rencontre d'une bergère, qui d'abord le traite fort mal, qui cite l'exemple de Salomon pour prouver les inconvéniens de l'amour, & qui finit par se rendre à ses désirs. Dans la seconde, une autre bergère qu'il rencontre le ravit de joie par les plus tendres careffes. Le poëte lui dit que, depuis le tems qu'on les a éloignés l'un de l'autre, il n'y a eu pour lui aucun plaisir. *Je connois cet état*, répond la bergère, *j'y pense toutes les nuits & j'en ai perdu le sommeil.* » On a eu grand tort de nous séparer; mais on n'y gagne rien. Nous y gagnerons, nous, un plaisir plus vif à nous retrouver ensemble, « Gavaudan bénit l'Amour de

les avoir soustraits à une cruelle domination, pour les ranger sous son empire. *Eve*, répond la bergère, *a bien transgressé les défenses qui lui furent faites : c'est donc perdre son tems que de me défendre de vous voir.* Il est singulier de s'autoriser de l'exemple d'*Eve*, qui rappelle l'idée d'une si terrible punition. C'est une de ces folies qu'on voit naître du délire des amans.





XVII.

RAMBAUD D'ORANGE
& LA COMTESSE DE DIE.

DEUX illustres personnages font l'objet de cet article; mais leur histoire offre peu de particularités intéressantes, & leurs compositions n'annoncent guère que des mœurs corrompues. Nos manuscrits contiennent seulement quelques pièces de Rambaud. L'historien du Languedoc nous donnera une idée de sa personne.

RAMBAUD étoit fils de Guillaume d'Omelas, de la maison de Montpellier, & de Tiburge fille unique de Rambaud comte d'Orange, mort dans une expédition à la Terre-sainte. Tiburge, par son testament fait en 1150, institua héritiers ses deux fils Guillaume & Rambaud, qui partagèrent entre eux le

comté d'Orange. Le dernier en prit le nom, au lieu de celui d'Omélas qu'il portoit auparavant. La petite ville de Courteson, dans ce pays, devint le lieu de sa résidence.

Il cultiva la poésie provençale ; mais ce ne fut point avec la délicatesse de goût, que les grands seigneurs tiennent souvent de leur éducation & de leurs habitudes. La plûpart de ses pièces, écrites d'un style barbare, avec une contrainte extraordinaire de rimes, sont presque inintelligibles : le texte en est corrompu en plusieurs endroits, peut-être par une suite de ce défaut. Comme le poëte étoit libertin, & fort inconstant dans ses amours, on y reconnoît la légèreté de ses sentimens. Quelques-unes sont remarquables par des traits originaux ou singuliers.

Tel est un dialogue de Rambaud avec sa maîtresse. Celle-ci lui reproche de n'être pas loyal amant, puisqu'il ne par-

age point avec elle les inquiétudes & les peines de l'amour. Il répond qu'il en porte au contraire tout le poids lui seul.

LA MAÎTRESSE.

» Ah ! si vous en portiez seulement le
» quart, vous sentiriez combien je suis
» malheureuse. α

R A M B A U D.

» Ce sont les mauvaises langues qui
» m'empêchent d'être auprès de vous. α

LA MAÎTRESSE.

» Puis-je vous savoir gré de ne pas
» me voir par un tel motif ? Si vous
» continuez d'être plus occupé que moi
» de ce qui pourroit nous nuire, je vous
» croirai plus scrupuleux que les reli-
» gieux Hospitaliers * . α

R A M B A U D.

» Vous n'avez perdu que du sable :

* Ces religieux militaires ne jouissoient pas d'une trop bonne réputation. C'est ici vraisemblablement un trait de satire.

» moi, je perds de l'or. Oui, je le jure
 » par S. Martial, je n'aime personne au
 » monde tant que vous. «

LA MAÎTRESSE.

» Non, vous n'êtes plus à moi. De
 » chevalier, vous vous êtes fait chan-
 » geur* . «

RAMBAUD.

» Que jamais je ne porte d'épervier ;
 » que je ne chasse jamais, si depuis que
 » vous m'avez donné votre cœur, j'en
 » aime une autre ! «

Dans les deux envois, ils protestent alternativement, Rambaud, d'être toujours loyal ; son amante, de le croire toujours tel. Le nombre & la mesure des vers sont les mêmes pour les deux interlocuteurs. Ne seroit-ce point ici une espèce de duo fait pour être chanté ensemble ? Le charmant dialogue d'Ho-

* Jeu de mots, pour lui reprocher le changement.

race avec Lydie (*Donec gratus eram tibi*) étoit vraisemblablement inconnu au troubadour. On croiroit cependant qu'il y a pris l'idée de sa pièce, dont le plan est à peu près le même, quoique les pensées & le style soient bien différens.

Les médifans ne l'épargnoient pas sans doute ; car il les attaque dans une autre pièce avec chaleur. » Ils se font un jeu » de détruire les personnes qui ont le » plus de fidélité & de droiture. Ils se » plaisent à mettre les amans dans la » peine, comme le fait madame Lobata. » Quelques-uns veulent faire les agréables : ils le font, comme le feutre res- » semble à la soie, & le cuir à l'écarlate. » Ils m'empêchent de déclarer mon » amour. Que Dieu les maudisse en ce » monde, & les punisse un jour par son » jugement ! «

Sa maîtresse apparemment craignoit peu les propos malins. Mécontente de sa réserve, qu'elle prenoit pour froideur,

elle rompit avec lui. Il s'en plaint dans trois de ses pièces. Après avoir déclamé contre elle , il lui demande pardon , s'excusant sur l'excès de son amour & de son chagrin , qui lui tournent la tête.

» Il veut sur le champ composer en rimes *subtiles* une chanson pour l'infidelle.
 » Jamais il ne s'en détachera , malgré ses rigueurs. Hélas ! le verre ne se casse pas plus aisément qu'amour se rompt & se brise. Cependant il n'aimera pas une autre , dont il seroit bien reçu. «

La constance en pareil cas auroit tenu du prodige. Rambaud surtout en étoit incapable. Il annonce lui-même son changement :

» Cette belle que j'aimois tant m'a trompé ; elle m'a congédié pour un autre qui a eu le profit de la chasse.
 » J'abandonne mon infidelle , avec sa fausseté & son nouvel ami. Je me consacre à une dame incapable de tromperie , & dont je ne cesserai jamais

» d'être amoureux, quand je devrois en
 » perdre Orange. Peu s'en est fallu, tant
 » sa beauté est parfaite, que Dieu ne
 » manquât son coup en la formant, &
 » ne pût exprimer à quel point il la
 » vouloit belle. Elle peut faire de moi
 » le plus heureux ou le plus malheureux
 » des hommes, sans pouvoir jamais me
 » faire changer. «

Ses plaintes recommencent avec plus
 d'amertume, & n'en sont peut-être pas
 plus sincères :

» Amour, faudra-t-il que je meure
 » dans tes mains, frais, jeune, & plein
 » de santé? Oui, quoi que tu fasses, je
 » me livre tout entier à toi, & pour tou-
 » jours. Si tu me traites avec tant de
 » rigueur, malgré tant de soumission,
 » que ferois-tu si j'étois insolent & per-
 » fide? Favorable aux méchans, tu
 » accables ceux qui sont doux & hum-
 » bles. De là vient la décadence de ton
 » empire. Si les faux amis m'en démen-

» tent , je le soutiendrai les armes à la
 » main. Et plutôt à Dieu que j'eusse du
 » dessous , que cette cruelle vérité fût
 » un mensonge ! Mais il n'est chrétien ni
 » sarasin , fussent-ils deux ou trois contre
 » moi , que je ne vainquisse au combat ;
 » tant je suis animé par la force d'une
 » vérité désespérante. J'affecte un air gai
 » au milieu de mes chagrins ; & sans
 » l'amour qui m'arrête , j'irois me jeter
 » dans un cloître , ou finir mes jours
 » dans un ermitage. «

Le cloître ne lui auroit pas convenu :
 le libertinage avoit sur lui trop d'em-
 pire. On en jugera par les maximes qu'il
 débite , en homme plus grossier que ga-
 lant , dans une satire contre les femmes :

» J'enseignerai aux galans la vraie
 » manière d'aimer. S'ils suivent mes le-
 » çons , ils feront rapidement toutes sor-
 » tes de conquêtes. Voulez-vous avoir
 » des femmes qui vous mettent à la
 » mode ? au premier mot désobligeant
 » qu'elles

» qu'elles répondront , prenez le ton
 » menaçant. Répliquent-elles ? ripostez
 » par un coup de poing au nez. Font-
 » elles les méchantes ? soyez plus mé-
 » chant qu'elles ; & vous en ferez ce
 » qu'il vous plaira. Médire & mal chan-
 » ter vous procureront des bonnes for-
 » tunes , même des meilleures , pourvu
 » que vous y joigniez beaucoup de pré-
 » somption & de suffisance. Faites l'a-
 » mour aux plus laides ; montrez de l'in-
 » différence aux belles. C'est le moyen
 » de réussir. Je n'en use pas de la sorte.
 » Mes vieilles habitudes sont incorrigi-
 » bles. Simple , doux , humble , tendre
 » & fidelle , j'aime les femmes comme si
 » elles étoient toutes mes sœurs. Gardez-
 » vous de suivre mon exemple , & rete-
 » nez bien mes préceptes , si vous crai-
 » gnez les tourmens d'amour. Pour moi ,
 » je suis content de l'anneau qui me fut
 » mis au doigt. Mais c'en est trop , ma
 » langue. Trop parler fait plus de mal

» qu'un gros péché. Cachons ce que j'ai
» dans le cœur. «

On n'imagineroit pas que les siècles de galanterie romanesque aient pu enfanter une pareille production. Comment la concilier avec le respect religieux des chevaliers pour les dames ? comme les désordres de tant de chrétiens avec la sainteté de leur croyance. Les contradictions entre les principes & les mœurs sont trop communes , même dans les siècles de raison.

Nos manuscrits nous apprennent que Rambaud fut aimé de la comtesse de Die , qui épousa Guillaume de Poitiers , la tige des comtes de Valentinois & de Diois , du nom de Poitiers , dont la dernière branche s'est éteinte de nos jours.

Poëte elle même & femme galante , la comtesse se félicitoit d'avoir trouvé dans Rambaud un chevalier plein de mérite. Elle ne craint point qu'on le sache , dit-elle dans une chanson ; & on ne

doit pas craindre qu'elle fasse faute avec lui. Ni elle ni Rambaud ne paroïssoit dignes de ces louanges. Le troubadour fit infidélité à la comtesse, comme à tant d'autres dames. Elle en fut au désespoir : il tâcha de la consoler par des vers, où il feint un repentir que sa conduite devoit rendre plus que douteux.

» Je regarderois comme mon bienfai-
 » teur celui qui voudroit me pendre, ou
 » m'arracher les deux yeux. Beauté que
 » j'ai trahie, j'implore votre clémence.
 » ce Si vous n'êtes pas inexorable,
 » j'en jure par l'ame de mon pere, rien
 » ne pourra me retenir, j'irai vous voir,
 » & je ne retournerai de long - tems
 » auprès des miens. Mais on ne peut la
 » fléchir Cependant Dieu pardonna
 » au bon larron Ma faute n'est pas
 » si énorme ; car je n'aime les autres
 » dames, qu'autant qu'elles sont l'image
 » de celle dont je réclame la miséricorde.
 » de. « Excuse singulière ! La maîtresse

d'un chevalier ou d'un troubadour n'étoit-elle pas toujours une beauté sans pareille ?

Il dit ailleurs qu'il a perdu le plus grand des biens ; qu'il faut être de la meilleure foi du monde , pour faire un aveu si humiliant , qui doit rassurer tant de maris en garde contre ses entreprises ; qu'il est comme un guerrier désarmé ; que les maris feroient de bien mauvaise humeur , s'ils le voyoient avec jalousie courtisant leurs femmes ; qu'il ne fait plus que les chanter , les désirer & les contempler.

La comtesse de Die exprime d'une manière fort différente , la douleur que lui cause l'infidélité d'un volage. Là , c'est de l'exagération ou de l'artifice : ici , du naturel & du sentiment.

Elle va chanter douloureusement , dit-elle , l'ingratitude de celui qu'elle aime plus que tous les biens. Beauté , mérite , esprit , rien ne sert auprès de

lui. Elle est trompée & trahie, comme si elle étoit d'une figure choquante, ou qu'elle eût manqué d'amour. Parce qu'il a un mérite supérieur, doit-il la traiter avec dédain, lui qui est si honnête envers tout le monde? Il se voit recherché par toutes les dames; mais il a trop de pénétration pour ne pas distinguer celle qui l'aime davantage. » Si mon mérite, » ma naissance, ma beauté ne vous parlent point assez en ma faveur, rendez justice à mon cœur: vous n'en trouverez jamais d'aussi tendre. Quelque part que vous soyez, je vous envoie cette chanson pour messager. Je veux savoir, mon noble & bel ami, pour quoi vous m'êtes si cruel. Est-ce fierté? est-ce aversion? Messager, tu lui diras encore, que l'orgueil a perdu une infinité de gens. «

Dans une autre chanson, qui fait rougir la pudeur, elle reconnoît avoir mérité d'être trahie, en se refusant aux

défirs de son amant ; elle en témoigne vivement son repentir ; elle souhaite de coucher avec lui un soir , de l'avoir à la place de son mari , pourvu qu'il lui promette une docilité sans réserve. Voilà certainement de quoi dissiper des préjugés trop favorables aux mœurs antiques.

Ces dispositions ramenèrent peut-être Rambaud. Il parle en divers endroits de la constance de son amour pour une dame de haut rang , qui vraisemblablement est la comtesse de Die.

Nous avons de lui un discours en vers , contre l'opinion commune alors , que les femmes se déshonoroient en s'attachant aux grands seigneurs. C'est ce qu'Azalaïs de Porcairagues avoit écrit , au sujet de Rambaud lui-même. La pièce de cette dame donna lieu vraisemblablement à celle-ci :

» Je soutiens que les grands seigneurs ;
 » lorsqu'ils ont le cœur loyal , méritent
 » mieux que personne d'être écoutés des

» femmes. Il n'appartient qu'aux ames
 » viles d'aimer à la dérobee , & de choi-
 » sir pour cela des amans obscurs. En-
 » core ai-je vu des femmes perdues
 » d'honneur avec de simples gentilshom-
 » mes : chose impossible avec un grand,
 » qui a des sentimens nobles & élevés.
 » Si quelqu'un soutient le contraire , je
 » répondrai de façon à lui fermer la
 » bouche. «

S'il n'avoit pas de meilleures preuves , on peut croire qu'il auroit fermé la bouche de son adverfaire à coups de poing , comme il le conseille dans la satire dont nous avons rendu compte.

Dans une pièce plus ingénieuse , intitulée *Partiment* , le poète se représente tourmenté jour & nuit par les conseils différens de la sagesse & de la folie. L'une veut qu'il n'aime point , ou s'il aime , qu'il prenne bien garde au choix : autrement il pourroit s'en repentir. L'autre , qu'il se livre à tous ses goûts , qu'il em-

brasse tout ce qui se présentera : sinon ; il vaudroit autant s'aller jeter dans un cloître. Par son envoi , il demande une décision.

Rambaud d'Orange mourut vers l'an 1173 à Courteson. Nostradamus ne débite que des fables à son sujet. Entre autres , il le suppose un gentilhomme d'Orange, qui dédia un traité de l'Art d'aimer à la princesse Marguerite, depuis femme de Louis IX. Il ajoute que loin de le récompenser , on l'exila aux îles d'Hières ; mais qu'il fut rappelé de son exil , à la sollicitation de Marguerite , devenue reine de France ; & qu'il mourut en 1220. Ainsi , mort en 1220 , il dut son rappel , selon Nostradamus , à une reine qui ne fut reine qu'en 1234. Cet historien est tout aussi exact sur la comtesse de Die.

Les pièces de Rambaud sont au nombre de vingt-huit ; celles de la comtesse , au nombre de quatre.

XVIII.

PONS BARBA.

CE troubadour étoit fujet d'Alphonse II, roi d'Aragon, ou attaché à sa cour. On le voit par un sirvente, où il le taxe librement de démentir sa générosité & sa sagesse, en se livrant aux flatteurs.

» Les grands commettent des fautes
 » si énormes, qu'on ne devoit parler
 » d'autre chose..... Cependant la
 » crainte me retient; car on n'est pas
 » aussi hardi à leur dire des vérités, qu'à
 » leur prodiguer de fausses louanges.
 » Aussi en font-ils moins vertueux, depuis
 » qu'ils éloignent les censeurs, & qu'ils
 » enrichissent des flatteurs qui ont la
 » complaisance de souffrir leurs égare-
 » mens..... Tout est renversé. La cour
 » du roi Alphonse, notre chef, étoit une
 » source féconde de largesses: à présent

H v

» on ne nous y donne plus rien ; & ce
 » qu'on devoit nous donner passe dans
 » les mains des hommes les plus vils :
 » en quoi il y a double faute, de donner
 » aux méchans , & d'ôter aux bons. Roi
 » d'Aragon, rentrez en vous-même. Son-
 » gez que vous êtes le chef des honnêtes
 » gens , & que vous devez protéger les
 » troubadours. «

Ne pas combler de largesses les trou-
 badours, c'étoit à leurs yeux une des
 plus grandes fautes que pussent faire les
 princes. Ils mesuroient d'ordinaire les
 louanges & le blâme aux libéralités
 qu'ils en recevoient. D'autres écrivains
 font le plus grand éloge d'Alphonse.
 Mais les princes les plus célébrés ont
 eu leurs foibles, & les flatteurs n'ont
 jamais manqué dans les cours.





X I X.

FOLQUET DE MARSEILLE,
évêque de Toulouse.

FOLQUET étoit fils d'un marchand de Gènes, nommé Alphonse, établi à Marseille, qui en mourant le laissa maître d'une riche succession, dans l'âge où les richesses excitent le plus à la prodigalité & aux plaisirs. Le jeune héritier avoit une imagination ardente, qu'on verra dégénérer en fanatisme. Les travaux du commerce ne pouvoient lui plaire; & l'opulence ne donnoit point encore aux hommes obscurs le moyen de se distinguer avec éclat. Il préféra le service des grands & le rôle de troubadour, à la vie douce & indépendante que lui assureroit la fortune. Par-là il eut un libre accès auprès des plus grands seigneurs de son siècle, Richard I roi d'Angle-

terre, Alphonse II roi d'Aragon, Raymond V comte de Toulouse, lui donnèrent des témoignages d'estime. Mais il s'attacha particulièrement à Barral, vicomte de Marseille, dont la cour fut bientôt pour lui un théâtre de galanterie.

La vicomté de Marseille, érigée en faveur d'un cadet de la maison de Provence, étoit partagée vers l'an 1170 entre cinq freres. Barral étoit le troisième. Azalais de Roquemartine, sa femme, avoit trop de grâces & d'esprit pour ne pas enchanter le troubadour. Elle devint l'objet de son admiration, ensuite de sa tendresse. Il la célébra dans ses vers, sous des noms empruntés; *car c'eût été une grande félonie*, dit l'historien provençal, *de laisser entrevoir le secret d'une passion pour la femme de son seigneur*. D'ailleurs la vicomtesse en imposoit par sa vertu.

Une douzaine de chansons expriment

les sentimens respectueux qu'elle inspiroit à son amant :

» Ah ! que n'a-telle moins de beauté !
 » Puis-je vaincre mon amour , tandis
 » que je l'entends parler avec tant de
 » grâce , que je la vois sourire avec
 » tant de charmes ! Je n'ose me déclara-
 » rer ; mais elle peut lire dans mes
 » yeux Hélas ! d'elle à moi , quelle
 » distance ! Je me soumets à sa miséri-
 » corde ; car Dieu qui a mis tant de ver-
 » tus en son ame , ne peut avoir oublié
 » celle-là. «

Nous allons donner l'extrait d'une pièce plus remarquable , en vers de huit syllabes & en stances de dix vers. Pour l'intelligence de cette pièce, il faut savoir qu'Amour & Merci étoient deux espèces de divinités chez les troubadours : la première enflammoit les amans , la seconde rendoit les belles sensibles à leur passion.

» Amour a bien eu tort de venir se

» loger dans mon cœur, sans amener
 » Merci pour me soulager. Amour n'est
 » qu'un tourment, si Merci ne vient à
 » son secours. Amour veut ruiner tout
 » le monde : ne lui feroit-il pas glorieux
 » de se laisser vaincre une fois par
 » Merci ? Amour, si j'obtiens après tant
 » de maux un seul bien, y perdrois-tu
 » de ta gloire ? Ah ! que je serois
 » heureux, si enfin Merci fléchissoit la
 » branche haute & rude, à laquelle je
 » me suis attaché ! La meilleure
 » des meilleures, celle qui vaut mieux
 » que toute valeur, pourroit accorder
 » aisément ces deux divinités. Elle ac-
 » corde dans sa personne des choses
 » beaucoup plus contraires : témoin la
 » blancheur & l'incarnat de son teint
 » Je ne demande que la liberté de lui
 » déclarer mes sentimens ; & tout me dit
 » que c'est une témérité impardonnable.
 » Comment mon cœur peut-il contenir
 » si entièrement l'amour, qui est si grand !

» que tout me semble disparaître devant
 » lui ? C'est comme une grande tour
 » représentée dans un petit miroir. »

Les amans , dont le langage étoit d'a-
 bord si respectueux , & les démarches si
 timides , se tenoient rarement dans les
 bornes mêmes de l'honnêteté. Qu'il est
 difficile d'arrêter la fougue des passions ,
 après leur avoir donné l'effor ! Folquet ,
 voulant séduire la vicomtesse , imagina
 de faire sa cour avec tout l'empresse-
 ment de la galanterie à deux sœurs
 qu'avoit le vicomte , Laure de Saint-
 Julien & Mobile de Pontevez , femmes
 d'une rare beauté & d'un mérite plus
 rare. Il espéroit non-seulement voiler son
 amour par cet artifice , mais engager
 Azalais à lui accorder ses faveurs sous
 le voile du mystère. » Hâtez-vous , lui
 » dit-il dans une chanson , de me rendre
 » heureux ; tandis qu'on me suppose
 » amoureux d'une autre. La circonstance
 » est favorable : tout le monde y sera
 » trompé. »

Soit que la vicomtesse l'eût enhardi par des espérances , ou non , cette conduite avoit de quoi irriter une femme sensible & délicate. La vanité excita en elle la jalousie ; & la jalousie augmenta l'indignation jusqu'à la fureur. Azalais accusa le troubadour d'avoir eu des vues criminelles sur la dame de Saint-Julien. Elle fit entendre contre lui plusieurs témoins , l'accabla de reproches & le chassa de sa cour.

Désespéré d'une si cruelle disgrâce ; Folquet jura de ne plus composer de vers. Marseille lui devint insupportable. Il chercha un asyle à la cour de Guillaume VIII , seigneur de Montpellier , qui avoit épousé Eudoxie , fille de Manuel , empereur de Constantinople. Cette princesse , recherchée d'abord en mariage par Alphonse II , roi d'Aragon , étoit venue pour l'épouser. Mais l'ayant trouvé déjà marié à Sanche , fille du roi de Castille , elle avoit donné sa main à

Guillaume. Elle portoit, selon l'usage, le titre d'impératrice que lui procuroit sa naissance. Douce & généreuse, elle accueillit avec bonté le troubadour, s'intéressa vivement à ses chagrins, le pressa de composer encore, & ranima enfin sa verve; car un ferment de poète ne pouvoit tenir contre de pareilles invitations.

L'ordre de chanter qu'il a reçu de l'impératrice, dit-il dans une pièce, lui est trop glorieux pour y opposer de la résistance. Il se plaint des médifans, qui lui ont fait perdre les bonnes grâces de sa dame. » Le mensonge se détruit tôt » ou tard. La beauté que j'aime recon- » noîtra un jour mon innocence. Elle » saura que mon cœur & ma raison se » disputèrent toujours à qui l'aimeroit » le mieux. Rien ne peut rompre les » chaînes dont elle me tient attaché. » L'espérance de la trouver un jour sen- » sible, la douleur de ne recevoir jamais

» de pardon , m'agiteront tour-à-tour
 » jusques au tombeau. «

Ni cette pièce ni les autres n'annoncent un génie bien poétique. Folquet va exciter les chrétiens à la guerre contre les infidèles. Naturellement enthousiaste comme nous le verrons bientôt, il devrait s'exprimer ici avec la plus vive chaleur. Cependant son style ne répondra point au sujet.

La bataille d'Alarcos , gagnée en 1194 par le miramolin d'Afrique sur Alphonse roi de Castille, répandoit l'alarme en Espagne & dans les environs. Vingt mille Castillans y avoient péri. Le roi s'étoit enfui à Tolède. Plusieurs villes étoient prises & saccagées. On craignoit de nouveaux malheurs ; & le miramolin augmentoit ses forces , en faisant prêcher une *gacîe* , espèce de croisade que les Sarasins opposoient à celle des chrétiens : ce qui est d'autant moins étonnant , que les guerres des

musulmans passoient toutes pour guerres de religion. Alphonse, de son côté, implora le secours du pape, des rois de France & d'Angleterre, &c. Folquet se flatte sans doute d'échauffer le zèle par sa poésie.

» Il n'y a plus aucun prétexte de
 » délai : il faut aller servir Dieu, & ven-
 » ger les pertes des chrétiens. Le roi
 » d'Aragon, qui arrête tout le monde,
 » ne doit pas s'y refuser ; tous les autres
 » princes doivent acheter à ce prix la
 » couronne de gloire Roi de Cas-
 » tille, n'écoutez point les faux bruits
 » que vos ennemis répandent. Ne vous
 » découragez point de vos pertes. Dieu
 » a voulu vous apprendre à ne mettre
 » votre confiance qu'en lui. α

Ce ton, moins digne d'un poète que d'un moine, semble annoncer la métamorphose de Folquet. Presque tous les protecteurs étant morts dans l'espace de peu d'années, saisi d'une profonde mélancolie

colie, il se livra aux sentimens de dévotion. Par une dernière pièce, il confesse ses péchés énormes, implorant la miséricorde de Dieu, » à genoux, les mains » jointes, & versant des larmes qui coulent » du fond de son cœur sur son visage. « Il ne soupiroit que pour le cloître. Il engagea sa femme à s'y consacrer, & prit l'habit monastique de Cîteaux vers l'an 1200. Ses deux fils suivirent cet exemple.

Si le troubadour converti avoit été un moine obscur & paisible, on pourroit finir son histoire en célébrant d'un trait de plume ses vertus. Malheureusement il reparut sur la scène avec éclat, pour jouer le rôle de fanatique, beaucoup plus dangereux sans doute que celui de poëte galant & libertin, surtout quand l'intrigue & l'autorité donnent des armes au fanatisme.

Deux ans après son changement, Folquet devint abbé du Torronet dans le

diocèse de Toulon ; & en 1205 le chapitre de Toulouse l'élut à la place de Guillaume de Rabastens, évêque de cette ville , déposé par les légats du pape Innocent III*. C'étoit le tems où se formoient les orages contre ces malheureux hérétiques , connus sous différens noms , principalement sous celui d'Albigois, visionnaires enthousiastes, entêtés d'une chimère de perfection chrétienne , ennemis des cérémonies religieuses , soulevés contre le pouvoir & les richesses du clergé , d'autant plus exposés à sa haine qu'ils lui faisoient souvent de justes reproches , & que leur doctrine tendoit à le rendre également méprisable & odieux. Ils se multiplioient tous les jours en Languedoc. Ainsi le nouveau prélat trouvoit de quoi exercer ou son zèle ou sa vengeance. Ce que nous allons raconter est essentiel à l'histoire des trou-

* Voyez Hist. du Languedoc, t. 3.

badours : car plusieurs de leurs pièces roulent sur la guerre des Albigeois ; elles renferment des invectives contre les violences exercées à leur égard ; & il importe de savoir si ces invectives avoient pour base la vérité.

Innocent III, si célèbre par ses entreprises en tout genre, avoit envoyé des légats avec ordre de réclamer le bras séculier, pour punir ceux qui refuseroient de se soumettre à l'église. Si les seigneurs refusoient le secours du glaive, ils devoient être excommuniés. Raimond VI, comte de Toulouse, ne goûta point cet étrange moyen de conversion ; & ne se crut pas obligé de détruire ses propres sujets, parce qu'ils tomboient dans l'erreur. Sur son refus, Pierre de Castelnau, moine légat, l'excommunie sans ménagement. Une lettre menaçante du pape lui donne de nouvelles inquiétudes. Intimidé, il promet tout, & reçoit l'absolution.

Mais le légat, ne lui trouvant point assez de rigueur contre les hérétiques, s'emporte bientôt plus que jamais. Après l'avoir accusé en face de lâcheté, de parjure, de tyrannie même, il le foudroie encore d'anathêmes. Toutes les offres, toutes les promesses du prince sont rejetées avec arrogance. La colère le saisit enfin. Il menace de la mort le moine audacieux. Celui-ci craint & se retire. Deux inconnus l'attaquent au moment qu'il passe le Rhône; & l'un d'eux le tue d'un coup de lance.

Le comte Raimond fut soupçonné de ce meurtre. Innocent fit publier contre les hérétiques une croisade, qui tenoit moins à la ruine de l'hérésie qu'à celle du prince. On n'avoit point encore imaginé de faire prendre la croix, pour exterminer des chrétiens: ce premier exemple aura des suites affreuses. Folquet signaloit son zèle violent à Toulouse. Aussi les nouveaux légats l'en-

voyèrent-ils au pape, comme l'agent le plus digne de la croisade. Raimond, de son côté, envoya des ministres chargés de faire ses soumissions. Le pape promit de l'absoudre, quand il auroit prouvé son innocence; mais exigea pour sûreté qu'il remît sept de ses meilleurs châteaux à l'église romaine; c'est-à-dire, qu'il se livrât d'avance à l'ambition de ses ennemis.

On s'étonne de la foiblesse de ce prince, en le voyant accepter de pareilles conditions. On doit s'étonner bien davantage, en voyant l'évêque de Toulouse, quoique son sujet, exciter contre lui la défiance & la haine du pontife. Les manéges de Folquet inspirèrent à Innocent des instructions pour ses légats, pleines d'une odieuse perfidie. » A l'égard du comte, nous vous conseillons » avec l'apôtre d'employer la ruse. » Vous commencerez par faire la guerre » aux autres hérétiques, de peur que, » s'ils

« s'ils étoient tous réunis , il ne fût plus
 » difficile de les vaincre Ensuite
 » vous attaquerez le comte , lorsqu'il se
 » trouvera seul & hors d'état de recevoir
 » aucun secours. « Du moins auroit-il fallu
 rougir de profaner si indignement l'auto-
 rité de l'apôtre.

Les croisés s'avançoient , les ordres
 de Rome alloient s'exécuter. Raimond
 se hâta de remettre les sept châteaux au
 légat Milon. Un concile devoit le juger
 à Saint-Gilles : il se présenta en chemise
 dans le vestibule ; il prêta tous les ser-
 mens qu'on voulut ; il fut introduit dans
 l'église par le légat , qui le frappoit de
 coups de verges ; & il reçut l'absolution.
 Obligé ensuite d'embrasser la croisade
 & de combattre ses propres sujets , il se
 trouva en 1209 au sac de Beziers , où
 les habitans furent massacrés sans qu'on
 daignât même épargner les catholiques.
Tuez-les tous, disoit un moine de Cîteaux,
 légat ; *Dieu connoît ceux qui sont à lui.*

Ce n'étoit point assez pour la cour de Rome, pour les fanatiques partisans, & pour le fameux général de la croisade, Simon comte de Montfort, d'accabler Raimond d'opprobres & de chagrins. On vouloit le dépouiller de ses états; on lui cherchoit toujours de nouveaux crimes. Ayant obtenu la permission d'entrer à Toulouse, il y reçut ordre de livrer tous les Toulousains suspects d'hérésie. Il refusa, en protestant qu'il iroit se plaindre au pape de ces horribles vexations. Les légats jetèrent alors l'interdit sur la ville, & se portèrent pour les accusateurs auprès du pape.

A Rome où il alla effectivement, une absolution solennelle parut lui rendre la tranquillité. Cependant, revenu dans ses états, offrant à un nouveau concile de Saint-Gilles de se justifier, soit du crime d'hérésie, soit du meurtre de Pierre de Castelnau, il vit les légats non-seulement rejeter sa justification, mais l'excommu-

nier encore. Quelle apparence qu'ils agissent sans l'aveu du pape ? Innocent assuroit en même temps au comte de Montfort tout ce qu'il avoit envahi sur un prince si cruellement outragé.

Folquet mit bientôt le comble aux outrages & aux injustices. Dans Toulouse même, il forma une confrérie ou plutôt une croisade particulière contre les hérétiques, à laquelle il accorda les indulgences ordinaires. La *confrérie blanche* (c'est ainsi qu'on l'appeloit) fut le parti dominant de la Cité. Le Bourg lui opposa la *confrérie noire*; & il y eut entre elles des combats sanglans : l'évêque ayant ordonné à la première de marcher au siège de Lavaur, où la fureur des croisés se signaloit, le comte le défendit. La défense fut méprisée : on obéit à l'évêque.

Celui-ci, quelque tems après, se trouva fort embarrassé pour faire son ordination; parce que les légats avoient

mis en interdit tous les lieux où se trouveroit le prince excommunié. Il envoie prier Raimond de sortir un tel jour de la ville, sous prétexte de promenade. Raimond prend cette prière pour une insulte, & lui envoie ordonner de sortir incessamment de ses états. » Ce n'est pas » le comte qui m'a fait évêque, répond » Folquet. Je suis élu suivant les lois » ecclésiastiques, non intrus par violence & par son autorité. Je ne sortirai » point à cause de lui. Qu'il vienne s'il » l'ose. Je suis prêt à mourir, afin d'arriver à la gloire par le calice de la passion. Qu'il vienne le tyran, accompagné de ses satellites. Il me trouvera » seul & sans armes. J'attends la récompense, & je ne crains rien de ce que les » hommes peuvent me faire. «

Le fanatisme, avec ce langage de sainteté, avec ces apparences de martyre, étoit le plus terrible ennemi des souverains, des peuples, de la religion

même, qu'il rendoit odieuse en affectant de la défendre. Folquet brava le comte pendant trois semaines dans sa capitale. Il en sortit volontairement, mais pour exciter par-tout l'esprit de révolte & de perfidie.

Il se trouva au siège de Toulouse, dans l'armée de Montfort. Il déclara aux Toulousains qu'on les assiégeoit uniquement parce qu'ils reconnoissoient leur prince, & lui permettoient de demeurer parmi eux; qu'on ne leur feroit aucun mal, s'ils vouloient le chasser avec ses partisans, & recevoir pour seigneur celui que l'église leur donneroit; sinon qu'on les traiteroit comme hérétiques & fauteurs d'hérésie. Les Toulousains ayant refusé, il envoya ordre à tous les ecclésiastiques de sortir au plus tôt: ils partirent nu-pieds en procession, emportant le saint-sacrement.

La fidélité des Toulousains ne se soutint pas contre la superstition & contre

la force. En 1215, Folquet, député par le légat, alla prendre, au nom de l'église romaine, possession de la ville & du château, qui étoit le palais du comte. La ville & le château lui furent livrés : on obligea Raimond, son fils, leurs femmes, de se retirer dans une maison particulière.

Triomphant de ses attentats, Folquet se rendit à Rome la même année, emmenant S. Dominique dont l'ordre venoit de naître à Toulouse. Il le présenta au pape ; il sollicita vivement la confirmation de cet ordre si redoutable aux novateurs. Dans le concile de Latran, où comparut Raimond, avec son fils & les comtes de Foix & de Cominge, il s'éleva contre un cardinal qui parloit en leur faveur ; & voici une de ses raisons :

» Le comte de Foix ne peut disconve-
 » nir que son comté ne soit rempli d'hé-
 » rétiques ; car après que le château de
 » Montsegues a été pris, on a fait brû-
 » ler tous les habitans. «

Parmi les prélats de ce concile, quelques-uns vouloient que les princes dépouillés fussent rétablis dans leurs états. Folquet & plusieurs autres menacèrent de secourir de toutes leurs forces l'usurpateur, Simon de Montfort, si on entreprenoit de lui enlever ses conquêtes. Enfin le concile décida que les conquêtes des croisés appartiendroient à ce général, & que le reste des domaines de Raimond seroit mis en séquestre pour son fils. Les assemblées & les jugemens de l'église avoient bien changé de nature!

Un dernier trait achevera de peindre Folquet & son héros, & l'esprit exécrationnable qui prenoit le masque du zèle de religion. Le fanatisme ne daignoit pas même respecter les premiers devoirs de la morale.

Montfort avoit été chassé de Beaucaire. Soupçonnant les Toulousains d'intelligence avec ses ennemis, il marcha

contre leur ville, & fit ferment de ne point quitter les armes, jusqu'à ce qu'on lui eût livré en otages les principaux citoyens. On lui envoya des députés pour dissiper ses soupçons. Ses propres amis, ses parens l'exhortoient à la clémence. Folquet seul, que son ministère obligeoit spécialement de l'y exhorter, ne conseilla qu'injustices & barbaries. Son avis fut de dépouiller de tous leurs biens les habitans de Toulouse, & de mettre les plus distingués en prison.

Non content de persuader cette violence, il voulut en assurer le succès par une trahison infâme. Il entra dans la ville, promit à ses diocésains que Montfort leur feroit grace, les engagea de la sorte à lui aller demander pardon. Ils le croient, ils sortent en foule. On les arrête prisonniers à mesure qu'ils se présentent, & l'évêque, de son côté, fait piller la ville par des soldats qui l'ont suivi. Ainsi la perfidie est connue, Le peuple furieux

prend les armes, fond sur les croisés, & les repousse.

Alors leur général menace les prisonniers de leur faire trancher la tête, s'ils ne déterminent leurs concitoyens à se rendre. Mais Folquet & l'abbé de Saint-Sernin trouvent un moyen plus efficace. Ils parcourent les rues, annonçant que Montfort s'est laissé fléchir, qu'il voit avec douleur tant de désastres, qu'il offre de remettre en liberté les prisonniers & de pardonner le passé, pourvu que les habitans lui remettent leurs armes & leurs tours; sinon, qu'il fera mourir ceux qu'il tient en son pouvoir. L'évêque & l'abbé se donnent pour garans de ses promesses; & les Touloufains acceptent des conditions dont ils espèrent leur salut.

Le lendemain Montfort vint signer la paix à l'hôtel-de-ville, où les armes devoient être déposées. Ses soldats occupèrent les tours, suivant la convention.

Se voyant dès-lors le maître, il proposa dans son conseil de livrer Toulouse au pillage & de la raser. Les gens d'honneur se récrièrent contre ce projet. Folquet & quelques autres, (dont il dirigea sans doute l'opinion,) conseillèrent une espèce de tempérament, qui ne faisoit que rendre l'infidélité moins atroce : ce fut de retenir & de disperser les prisonniers, & de faire racheter le sac de la ville pour une grosse somme. On exigea en effet des Toulousains trente mille marcs d'argent.

Après tant d'excès propres à flétrir l'épiscopat, Folquet demanda au pape en 1217 la permission de retourner dans le cloître. Quel que fût son motif, piété ou chagrin ou artifice, (car les intentions d'un tel homme paroîtront toujours suspectes,) le pape l'obligea de garder son siège. Montfort, pour le récompenser de son zèle, lui donna le château d'Urefeuil avec une vingtaine

de villages qui en dépendoient. Ainsi la croisade des Albigeois fut une source de richesses pour l'église de Toulouse. L'inquisition étoit plus digne d'une pareille origine. Folquet l'établit solidement dans son diocèse, & le fanatisme y régna long-tems.

Ce prélat mourut en 1231. Les moines de Cîteaux, chez qui il fut inhumé, l'ont qualifié de Bienheureux. Les préjugés du cloître & ceux du siècle expliquent des choses plus incroyables. Folquet, simple troubadour, auroit eu moins de célébrité; mais il auroit certainement mérité beaucoup moins de reproches.

Pétrarque le préconise dans le Triomphe d'amour. Le Dante le met dans son Paradis avec les ames bienheureuses : (cette canonisation poétique ne tiroit point à conséquence, au lieu que celle de Cîteaux pouvoit produire un mauvais effet.) Gènes & Marseille se sont

disputé la gloire de lui avoir donné naissance, comme s'il eût été un Homère. Nostradamus dit qu'il fut transféré du siège de Marseille à l'archevêché de Toulouse. Double méprise. Il ne fut jamais évêque de Marseille, & Toulouse long-tems après n'étoit encore qu'évêché.





X X.

GIRAUD LE ROUX.

GIRAUD LE ROUX, selon nos vies manuscrites, naquit à Toulouse d'un chevalier pauvre. La noblesse sans fortune n'avoit point alors de meilleur parti à prendre, que de s'attacher au service d'un grand seigneur. Elle y trouvoit les avantages de l'éducation, & les moyens de subsistance. Si elle y perdoit une certaine liberté, du moins l'esprit de la chevalerie anoblissoit des fonctions en apparence serviles, & qui étoient honorables, non-seulement à la cour des princes, mais chez de simples chevaliers, plus distingués par leur mérite que par leurs richesses. Les servir & se former sur leur exemple étoient la même chose.

Le jeune Giraud entra au service du comte de Toulouse, Alphonse Jourdain.

qui avoit succédé à son frere Bertrand, mort en Syrie l'an 1112. Souple, complaisant, assidu, poli, il joignoit à ces qualités une belle voix & l'art de chanter agréablement. C'étoient des moyens infailibles de plaire dans une cour brillante. Malheureusement, avec de l'esprit & des grâces, on se croyoit autorisé aux passions les plus téméraires. Alphonse avoit une fille, que l'historien provençal ne nomme point [1]; dont les charmes firent trop d'impression sur Giraud. Il en devint amoureux. L'amour le rendit poëte, comme il est arrivé tant de fois, lorsque la sensibilité & le talent étoient réunis. Mais ses vers, d'un style naturel & tendre, n'annoncent que les tourmens d'un amour infortuné.

Nous avons sept pièces de ce troubadour. Il y prodigue les louanges à la princesse, & lui trouve toutes les perfections, excepté celle d'avoir pitié de son amant.

» Mes chants, dit-il, ne peuvent flé-
 » chir la beauté que j'aime. Que ne
 » ferois-je pas pour lui plaire ! Ce bon-
 » heur est au-dessus de moi. Continuerai-
 » je de lui rendre hommage, ou faudra-
 » t-il m'en détacher ? M'en détacher,
 » hélas ! je n'ai pas la force de m'y ré-
 » soudre. Je meurs, si je la quitte ; je
 » meurs, si je ne la quitte pas. Plus j'ai
 » été malheureux, plus je dois espérer
 » que je cesserai de l'être : car il y a fin
 » à tout, & nulle saison n'est éter-
 » nelle. α

» Elle a tant de beauté, qu'entre cinq
 » cents femmes, tout homme la préfère-
 » roit d'abord. Mais elle est insensible.
 » C'est une vertu de moins ; & une vertu
 » de moins fait perdre le mérite de tou-
 » tes les autres. Je la conjure d'a-
 » voir pitié de moi. J'ai déjà perdu mon
 » seigneur*. S'il faut que je perde en-

* Ceci suppose la mort d'Alphonse-Jourdain.

» core ce que tout mon cœur désire ; je
 » ne pourrai survivre à mes maux.
 » Que me reprocheroit-elle ? mon cri-
 » me est de la trop aimer ; & un excès
 » d'amour mérite-t-il qu'elle m'accable
 » de ses rigueurs ? Le bonheur est in-
 » connu à qui n'a point aimé. Il seroit
 » bien tems que celle que j'adore ac-
 » cordât quelque récompense à ma
 » flamme. Si elle ne sent rien pour moi,
 » je la supplie de feindre du moins
 » qu'elle est sensible à mes transports.
 » Je jouirai de ce doux mensonge ; &
 » il vaudra mieux qu'une cruelle vé-
 » rité. α

Voilà tout ce que nos manuscrits four-
 nissent d'intéressant sur Giraud le Roux.
 Nostradamus parle d'un troubadour de
 ce nom , attaché au service de Philippe,

il mourut à Césarée en Palestine, l'an 1148.
 (*Hist. du Languedoc*, t. 2. p. 451.) D'où l'on
 peut conclure que notre troubadour écrivoit au
 milieu du douzième siècle.

comte de Poitiers. Mais il confond si souvent les lieux & les personnes, que son témoignage n'est presque d'aucun poids dans l'histoire.

NOTE.

[1] Alphonse-Jourdain eut une fille naturelle, qui le suivit en Palestine. Elle fut prise après sa mort, & Noradin, dont elle étoit l'esclave, l'épousa. Ce ne peut être celle dont Giraud fut amoureux ; à laquelle d'ailleurs nos manuscrits donnent le titre de comtesse, titre qu'une fille naturelle n'avoit point. Les anciens monumens ne parlent d'aucune autre fille d'Alphonse. Guichenon seul assure, dans son histoire de Savoie, (t. 1. p. 239.) qu'il en eut une nommée Faidide, qui épousa Humbert III, comte de Savoie. Mais cet historien ne le prouve pas ; & don Vaiffete dit que c'est une simple conjecture, qui paroît cependant très-vraisemblable. La vie de Giraud le Roux peut décider la question. Elle prouve l'existence d'une fille de ce comte de Toulouse. Sans doute c'étoit Faidide, devenue ensuite comtesse de Savoie.



X X I.

BERTRAND DE BORN.

LA mémoire de cet illustre troubadour semble avoir été le jouet des caprices de la fortune. Guerrier audacieux & politique, il n'est presque pas connu des historiens; poëte fécond & singulier, il est également ignoré dans les fastes de la littérature. Tant les réputations brillantes ont peu de solidité, à moins qu'elles n'aient pour base, ou l'histoire écrite par des plumes excellentes, ou des ouvrages dignes de servir éternellement de modèles! Ce qui brille aujourd'hui même, peut disparoître quelques jours après. Dans les siècles de ténèbres & de mauvais goût, c'étoit l'ordre naturel des choses humaines.

BERTRAND DE BORN, vicomte de Hautefort dans le diocèse de Péri-

gueux, fut un des héros du douzième siècle. La passion des armes & de la gloire, la fierté jointe à la souplesse, la galanterie jointe au talent poétique, une imagination ardente & un esprit vif, beaucoup d'activité & de courage avec un rang distingué, le mettoient en état de se signaler dans plusieurs carrières. Nos manuscrits nous fournissent les détails intéressans que nous allons rapporter.

La justice auroit dû caractériser les chevaliers, si les maximes de la chevalerie avoient réglé leur conduite. Mais Bertrand de Born, comme presque tous les anciens braves, connoissoit d'autant moins cette vertu, qu'il attachoit plus de prix à l'usage de l'épée. Son frere Constantin partageoit avec lui la seigneurie de Hautefort, où l'on comptoit environ mille habitans. L'ambitieux Bertrand vouloit tout avoir. Après de longues disputes, il finit par chasser son

frere. Celui-ci eut recours au vicomte de Limoges, au comte de Périgord, & à Talleran, seigneur de Montagnac. Ils assiégèrent ensemble le château de l'usurpateur ; ils le contraignirent de se sauver avec sa garnison. A peine les auxiliaires étoient éloignés, qu'il assiégea Constantin à son tour. Des amis communs négocièrent un accommodement. Constantin, d'un caractère doux & ami de la paix, se montra facile pour les conditions. Bertrand n'en fut pas plus fidelle à les observer, & le chassa bientôt comme la première fois. Cette trahison se fit un lundi : l'historien provençal l'observe, parce que le lundi étoit réputé communément un jour malheureux.

Du moins les opprimés trouvoient alors des protecteurs. Le vicomte de Limoges, & Richard comte de Poitou, fils du roi d'Angleterre Henri II, suspendirent des querelles qu'ils avoient ensemble, pour soutenir la cause de

Constantin. Ils saccagèrent les domaines de Bertrand. Ce fut pour lui le sujet d'un sirvente, où il se peint au naturel :

» Mon frere veut avoir la terre de
 » mes enfans ; il veut que je lui en cède
 » une partie. On dira peut-être que c'est
 » méchanceté de ne pas lui céder le tout,
 » de ne pas me réduire à devenir son
 » humble vassal. Mais je le déclare, il
 » s'en trouvera mal , s'il ose disputer
 » avec moi. Je créverai les yeux à qui
 » voudra m'ôter mon bien. La paix ne
 » me convient point ; la guerre seule a
 » droit de me plaire. Ne rien craindre :
 » voilà mon unique loi. Je n'ai égard ni
 » aux lundis ni aux mardis. Les semai-
 » nes, les mois, les années, tout m'est
 » égal. En tout tems, je veux perdre
 » quiconque me nuit. Fussent-ils trois,
 » quelle que soit leur puissance, ils ne
 » gagneront pas sur moi un pouce de
 » terre, (la valeur d'une courroie). Que

20 d'autres cherchent, s'ils veulent, à em-
 20 bellir leurs maisons, à se procurer les
 20 commodités de la vie. Pour moi, faire
 20 provision de lances, de casques, d'é-
 20 pées, de chevaux, c'est ce que j'am-
 20 bitionne. A tort ou à droit, je ne
 20 céderai rien de la terre de Hautefort :
 20 elle est à moi, & on me fera la guerre
 20 tant qu'on voudra. «

Il se fondoit sur une cession que
 Constantin lui avoit faite de son héri-
 tage, moyennant certaines conditions
 arrangées à l'amiable. L'autre soutenoit
 qu'il y avoit été contraint par violence,
 & réclamoit ses droits naturels. Bertrand
 ajoute là-dessus :

20 Je passerai pour un lâche, si j'aban-
 20 donne à mon frere la portion qu'il
 20 m'a cédée, en me donnant sa foi. Puis-
 20 qu'il refuse mon amitié & tout accom-
 20 modement, pourquoi me condamne-
 20 roit-on de défendre mon droit contre
 20 lui? Les donneurs d'avis me fatiguent.

» en si grand nombre , que , par Jésus ,
 » je ne fais auquel entendre. On m'appelle imprudent , si je refuse la paix ;
 » si je veux la faire , on m'appelle un lâche. «

Le comte de Poitou , Richard , avoit un motif particulier de vengeance. On connoît les révoltes des enfans de Henri II contre leur pere. Après lui avoir arraché divers apanages , ils se brouillèrent entre eux , & lui-même fomenta leurs dissensions , devenues utiles pour son repos. Richard , fougueux & avide , eut de grands démêlés avec le prince Henri , son aîné , duc de Guienne , & couronné roi d'Angleterre en 1169. Il enlevoit les droits de Henri ; il faisoit des incursions sur ses terres. Les vassaux prenoient les armes pour l'un ou pour l'autre. Bertrand de Born fut un des plus dangereux ennemis de Richard , qui se vengea , comme on l'a vu , en sacquant , avec le vicomte de Limoges , la seigneurie.

Bertrand étoit furieux, avoit befoin de fecours, & lui fufcita des ennemis de tous côtés. Un grand nombre de feigneurs ayant à fe plaindre des vexations du prince, il forma bientôt contre lui une ligue redoutable. Les vicomtes de Ventadour, de Ségur, de Périgord, de Gordon, de Gévaudan, de Tartas, de Turenne; les comtes de Foix, d'Angoulême & d'Armagnac; les feigneurs de Puiguillen, de Clarenfac, de Gragnel & de Saint-Aftier, grands barons de Périgord, entrèrent dans la confédération; & le prince Henri en devoit être le chef.

Après avoir fi bien réuffi par fes intrigues, Bertrand employa les refforts de la poéfie. Autrefois chez les Spartiates, & chez les Celtes nos ancêtres, elle fervoit à infpirer l'ardeur martiale: elle pouvoit produire encore le même effet dans une contrée, où l'imagination étoit auffi vive que les caractères étoient

étoient ardens. Voici la pièce du troubadour :

» Puisque Ventadour & Comborns ;
 » Ségur & Turenne , Montfort & Gor-
 » don ont fait ligue avec Périgord :
 » puisque les bourgeois des environs se
 » retranchent & relèvent leurs murailles ;
 » il me plaît d'affermir leur résolution
 » par un serment. Quelle gloire vous
 » acquérez , Puiguillen , Clarenfac , Gra-
 » gnel , Saint-Astier ! Pour moi , on
 » m'offriroit une couronne , que j'aurois
 » honte de ne pas entrer dans cette li-
 » gue , ou de m'en détacher. Turenne
 » & Angoulême sont pour nous de puis-
 » sans appuis. Si Beran , Gévaudan , Ar-
 » magnac , Tartas , Marsan nous prêtent
 » secours , le comte Richard aura bien
 » à faire. Le brave Henri peut rester à
 » Bordeaux. Nous porterons dans le
 » Poitou nos bannières déployées. Nous
 » y trouverons Taillebourg , Lusignan ,
 » Mauléon , Thouars & Tonnai , qui

» faifront avec joie cette occafion de fe
» faire juftice de Richard. «

Quelque violent que fût ce prince , il fut diffiper l'orage par adrefle. Il négocia avec Henri , dont il connoiffoit la légéreté & les goûts frivoles , & il vint à bout de l'engager à lui céder fes droits & fes terres , pour une penfion plus convenable à fes défirs de tranquillité. La ligue alloit fe mettre en mouvement , lorsque le traité fut conclu entre les deux freres. Henri fe retira en Normandie ; & s'y occupa de joutes , de tournois & de plaifirs. Ses vaffaux effuyèrent la vengeance de Richard : leurs terres furent cruellement dévâstées. C'est le fujet d'un nouveau firvente , où Bertrand invective contre le prince qu'il célébroit avant fa défection.

» Je me hâte de faire un firvente ;
» je veux inceffamment le publier & le
» répandre par tout : j'en ai un fujet
» important & trop fenfible. Le jeune

» roi * vient de sacrifier tous ses droits
 » en faveur de Richard. Il allégué un
 » ordre de son pere , qui l'y a forcé.
 » Puisqu'il veut bien ne plus posséder
 » ni gouverner aucun domaine , il fera
 » donc désormais le roi des méchans ou
 » des lâches. Il montre sans doute autant
 » d'imprudence que de lâcheté , en con-
 » sentant à vivre des pensions que lui
 » donne le comte de Poitou. Roi cou-
 » ronné , qui vit de l'argent d'autrui ,
 » n'est pas de grande espérance. Dès
 » qu'il trompe & trahit ses vassaux , il
 » perd tout droit à leur amour. Est-ce
 » en menant une vie oisive , & s'endor-
 » mant dans les plaisirs , qu'il se rendra
 » digne de régner sur l'Angleterre , de
 » conquérir l'Irlande ** , d'être proclamé

* Le prince Henri avoit été couronné , & portoit déjà le titre de roi.

** Henri II avoit conquis l'Irlande. Le poëte veut faire entendre que son fils étoit incapable d'une pareille conquête.

» duc de Normandie , de posséder le
 » Maine, l'Anjou, le Poitou & la Guien-
 » ne ? Richard, qui n'a plus à craindre
 » son frere , pourra donc ménager en-
 » core moins qu'auparavant ses sujets ,
 » s'armer contre eux , prendre leurs châ-
 » teaux, les détruire , les livrer aux flam-
 » mes ! Plût à Dieu que le comte Geof-
 » froi (troisième fils de Henri II) fût né
 » le premier ! L'Angleterre & la Nor-
 » mandie gagneroient plus à l'avoir pour
 » souverain ; car il est franc & loyal. «

Quand ces pièces ne seroient qu'un monument de la liberté, avec laquelle on parloit & on écrivoit alors, de la simplicité avec laquelle on traitoit les grandes affaires, elles mériteroient d'intéresser l'esprit humain.

Par la défection du prince Henri , la ligue se trouva comme anéantie. La plupart s'en détachèrent sous divers prétextes , & Bertrand osa presque seul braver la puissance de Richard. Mais il suc-

comba bientôt dans une entreprise si téméraire. Son château étoit assiégé. En s'obstinant à le défendre, il eût été perdu sans ressource : il se rendit. Richard accepta ses soumissions, l'embrassa & lui pardonna. Touché de sa clémence, le troubadour composa cette pièce en son honneur.

» Malgré mes pertes, il me reste le
 » courage de chanter. J'ai rendu Haute-
 » fort au seigneur Richard ; mais, puis-
 » que j'ai paru devant lui pour deman-
 » der grace, & qu'il m'a pardonné en
 » m'embrassant, je n'ai plus à craindre
 » d'autre infortune. Les barons du Li-
 » moufin & du Périgord, qui m'avoient
 » donné leur foi, m'ont lâchement aban-
 » donné. Je les abandonne à mon tour.
 » Si le comte Richard veut m'accorder
 » sa faveur, je me dévouerai à le servir ;
 » & mon attachement sera pur comme
 » l'argent le plus fin. Sa dignité doit le
 » rendre semblable à la mer, qui semble

» vouloir retenir tout ce qu'elle reçoit
 » dans son sein , & qui bientôt le rejette
 » sur le rivage. Il convient à un si haut
 » baron de restituer ce qu'il a pris sur un
 » vassal qui s'humilie. Je le prie du moins
 » de me confier la garde de mon châ-
 » teau ; car ceux qu'il en a chargés font
 » mal avec moi , & nous aurions perpé-
 » tuellement des querelles. En me le
 » rendant même ; il n'exposeroit point
 » son honneur , puisque je suis prêt à le
 » servir & l'honorer. C'est ce que jamais
 » peut-être je n'aurois fait , si l'on ne
 » m'eût trahi. «

Soit que cette manière franche , &
 néanmoins flatteuse , de demander plutôt
 à Richard , soit qu'il ne considérât que
 l'avantage de s'attacher un si vaillant
 chevalier , il reçut sa foi & lui rendit
 son château. Bertrand profita de la paix,
 pour se venger des vicomtes de Limo-
 ges & de Périgord , qui l'avoient aban-
 donné honteusement. Tout ce que la

guerre produisoit alors de ravages fut l'effet de sa vengeance.

Les trois fils de Henri II s'étant de nouveau révoltés, Bertrand saisit l'occasion de satisfaire son goût dominant pour l'intrigue & la discorde. Il renoua ses liaisons avec le prince Henri, prêt à soulever les Gascons. La mort de ce jeune prince, qu'une maladie fit périr en 1183, le pénétra de la plus vive douleur, parce qu'elle déconcertoit ses desseins. Il composa deux complaintes à sa louange; car celui qu'il avoit déchiré dans une satire, ne lui paroissoit plus digne que d'éloges.

» Je suis dévoré d'un chagrin qui ne
 » finira qu'avec ma vie. Il n'y a plus
 » pour moi d'alégresse. J'ai perdu le
 » meilleur des princes. En me rappelant
 » son caractère généreux, ses manières
 » obligeantes, sa bonne mine, ses pro-
 » cédés honnêtes, je suis prêt à étouffer
 » de douleur. Jamais seigneur plus gra-

» cieux , plus affable, ni plus empressé à
 » rendre service. Quel ordre, quelle ma-
 » gnificence dans sa maison ! on y étoit
 » toujours bien reçu ; on y trouvoit
 » bonne chère & grande compagnie. Les
 » fêtes , les divertissemens s'y renouve-
 » loient sans cesse. Grand Dieu ! vous
 » enlevez tout cela à ce siècle , dont la
 » méchanceté le mérite bien. Aimable
 » prince , si tu avois vécu davantage ,
 » tu serois devenu le roi des courtois ,
 » & l'empereur des *preux*. Jeune enco-
 » re , tu avois acquis du renom. Qui-
 » conque t'a connu , doit finir ses jours
 » dans le silence & l'amertume. Nulle
 » joie ne dissipera ma douleur. Anglois
 » & Normands , Bretons & Irlandois ,
 » peuples de Guienne , de Gascogne ,
 » d'Angers , de Tours & du Mans, tous
 » doivent répandre des larmes. «

» Si l'on rassembloit tous les désastres,
 » qui peuvent fondre sur les malheureux
 » humains, que seroit-ce en comparai-

» son de la mort de ce jeune roi? Nous
 » sommes tous abîmés dans la tristesse &
 » le désespoir. Les guerriers, les trouba-
 » dours, les jongleurs ont tout perdu.
 » Mort barbare! tu peux te vanter d'a-
 » voir enlevé le meilleur chevalier qui
 » fut jamais. Que n'allois-tu lancer tes
 » dards contre tant de méchans que tu
 » laisses vivre, vil fardeau de cet uni-
 » vers? Puissent les vertus du jeune roi
 » servir de modèle à tous ceux dont il a
 » été connu! J'implore la miséricorde du
 » Dieu qui est mort pour nous sauver.
 » Qu'il daigne le placer en honorable
 » compagnie, au séjour où il n'y eut
 » jamais ni peine ni chagrin! «

Le roi d'Angleterre attribuoit à Ber-
 trand de Born les démarches séditionnelles
 de son fils. Résolu de le punir, il vint
 l'attaquer, l'assiégea dans Hautefort, en
 battit les murs avec ses machines de
 guerre. Selon l'historien provençal, dont
 le récit auroit besoin, ce me semble,

d'être confirmé par de bonnes preuves, Alphonse roi d'Aragon, qui étoit dans le camp de Henri, envoya demander des vivres à Bertrand, à cet ennemi qu'on assiégeoit : Bertrand lui en fit porter, & comptant sur son amitié, lui manda que ses défenses étoient presque détruites, qu'il le prioit de faire tourner les batteries ailleurs. L'Aragonois, loin de lui rendre un pareil service, révéla le secret au roi d'Angleterre. Les mêmes attaques furent vivement poussées, & Bertrand fut pris avec toute sa garnison.

Conduit au vainqueur, il essuya d'abord des reproches très-piquans. *Hé bien,* lui dit Henri II, *c'est donc vous qui vous vantiez d'avoir une fois plus d'esprit qu'il ne vous en falloit ? — J'ai eu droit de le dire en un tems,* répliqua le prisonnier ; *mais en perdant le jeune roi votre fils, j'ai perdu tout ce que j'avois d'esprit, de raison & d'habileté.* Henri versa des larmes,

au nom de son fils. *Ah! Bertrand, s'écrie-t-il, malheureux Bertrand, il est bien juste que vous ayez perdu l'esprit en perdant mon fils; car il vous aimoit uniquement. Et moi, pour l'amour de lui, je vous rends votre liberté, vos biens, votre château; je vous rends mes bonnes grâces & mon amitié: je vous donne de plus cinq cents marcs pour réparer le mal que je vous ai fait.* Bertrand se jette à ses pieds, & lui jure un attachement sans bornes.

Tous les historiens attestent que Henri étoit un bon pere, malgré les révoltes continuelles de ses enfâns. La mort de l'aîné lui avoit causé la plus cruelle douleur; & ce sentiment joint à l'esprit de la chevalerie pouvoit produire un si beau trait de générosité. Les mœurs antiques offrent des contrastes singuliers de bonté & de violence:

Personne n'étoit plus porté que Bertrand de Born aux excès de la colère. Furieux de la perfidie dont il accusoit

le roi d'Aragon, il se vengea par deux sirventes satiriques. Ces pièces curieuses ne pourroient s'entendre, si nous ne rapportions ici quelques particularités, qui auroient paru déplacées dans l'article d'Alphonse II, parce qu'elles n'y auroient eu aucun rapport avec notre principal objet.

La fortune de la maison de Barcelone, maîtresse alors du royaume d'Aragon & du comté de Provence, excitoit trop de jalousie, pour échapper aux traits de la satire. Raimond-Bérenger III, aïeul d'Alphonse, avoit acquis la Provence, par son mariage avec la princesse Douce, héritière du comte Gilbert. Le fils de ce Raimond-Bérenger, du même nom que lui, parvint au trône d'Aragon par un mariage plus remarquable. Ramire II, dernier roi de la maison de Bigorre, avoit été moine & prêtre. En montant sur le trône, il étoit convenu avec Garcias roi de Navarre, prince

de sa maison, qu'après sa mort l'Aragon lui appartiendroit, comme au seul héritier qu'il pût avoir. Mais s'étant marié, malgré ses engagements dans le cloître & le sacerdoce, il eut une fille nommée Pétronille, qu'il fiança encore enfant au comte de Barcelone. Celui-ci lui inspira politiquement des remords, pour le faire retourner au cloître; &, quand il y fut rentré, obtint des états d'Aragon, la régence, jusqu'à la majorité de la princesse. De ce mariage naquit Alphonse II.

Alphonse fut en guerre, au sujet de la Provence, avec le comte de Toulouse qui lui disputoit cet état. Comme les Provençaux, voulant avoir leur prince chez eux, faisoient difficulté de lui obéir, il fut contraint de remettre le comté à son frere Sanche; mais il l'en dépouilla ensuite. Notre troubadour lui reproche une pareille injustice, envers son troisième frere, auquel il enleva le Roussillon.

Enfin, nous allons voir qu'on attaquoit sa naissance ; qu'on le supposoit issu d'un petit seigneur de Carlad en Rouergue [1] ; & qu'on lui imputoit des traitemens odieux à l'égard de la fille de l'empereur Manuel, dont il auroit dû être l'époux. Mais la haine est injuste, souvent jusques à la calomnie.

Bertrand s'exprime ainsi dans son premier sirvente contre Alphonse :

» Je veux apprendre aux Aragonois
 » combien leur roi s'est déshonoré, en
 » venant ici avec ses guerriers merce-
 » naires. Je fais que sa famille est mon-
 » tée trop haut ; & j'espère qu'elle re-
 » tournera au lieu d'où elle est venue ,
 » à Milhaud ou à Carlad. Il perd la Pro-
 » vence ; on y fait plus de cas de son
 » frere Sanche que de lui, qui ne songe
 » qu'à s'engraïsser & à boire dans le
 » Roussillon, dont son frere Geoffroi fut
 » dépouillé. Par tout il a la réputation
 » d'homme sans foi, accoutumé au ser-

» ment & au parjure. J'estime plus
 » un roi mécréant ou païen que celui
 » dont j'éprouvai la trahison , le jour
 » même que je lui rendis service. Le bon
 » roi de Navarre recouvrera l'Aragon ,
 » que lui a enlevé le moine Ramire.
 » Peut-on lui comparer un perfide usur-
 » pateur ? Je m'arrête en considération
 » de la bonne reine sa femme. Sans
 » quoi , je lui reprocherois encore la
 » noirceur avec laquelle il trahit & mit
 » à mort Bérenger de Bezaudun. Com-
 » ment a-t-il traité la fille de l'empereur
 » Manuel ? Le méchant , le parjure ! il
 » pillä ses équipages & ses trésors ; il la
 » renvoya avec ses gens après en avoir
 » tiré le vert & le sec. «

Le second sirvente est aussi plein de fiel , quoique le début annonce des sentimens moins amers.

» Je voudrois me réconcilier avec le
 » bon roi d'Aragon. Mais il fut trop
 » déloyal & trop méchant , lorsqu'il vint

» m'apporter la guerre. Je dois lui faire
 » sentir ses torts, afin qu'il se corrige.
 » Tout le monde en dit du mal. Un de
 » ses vassaux m'a conté la plus noire des
 » trahisons, commise envers un gentil-
 » homme. Ce gentilhomme l'avoit invité
 » à un repas. Dès qu'il fut entré, il chassa
 » le propriétaire & usurpa le fief. «

Voici des reproches encore plus humilians pour un souverain. Selon notre poëte, Alphonse ayant envoyé au service du roi de Castille un nombre de chevaliers, dont cinquante furent pris dans un combat, il exigea de ce prince le payement de leur rançon; mais emporta la somme qu'il avoit reçue, & les laissa dans les fers. Ce trait d'avarice est suivi d'un autre presque incroyable. Le roi d'Aragon avoit emprunté deux cents *marabotins* d'un jongleur nommé Artufet. Il ne le payoit qu'en belles paroles. Pour surcroit d'infortune, Artufet & un de ses camarades, attaqués par

des Juifs, tuèrent un des agresseurs en se défendant. Les Juifs portèrent leurs plaintes, & promirent au roi deux cents marabotins, s'il vouloit livrer à leur vengeance ceux qu'ils accusoient de meurtre. L'argent fut accepté, les victimes livrées. Guillaume Bergedan assure, dans un sirvente, que les Juifs les firent brûler le jour de Noël. Bertrand de Born ne rapporte point cette fin tragique. Mais il accuse encore Alphonse d'avoir mal payé un autre jongleur, *qui lui prêta chevaux & argent*, de l'avoir abandonné à la fureur de la reine douairière d'Angleterre, dont il avoit apparemment dit du mal : cette princesse, retirée à Fontevrault, où les passions n'étoient pas toujours éteintes sous le voile de la piété, le fit cruellement mettre en pièces.

A des traits si honteux le poëte ajoute un reproche de lâcheté. » On devina » juste, dit-il, dès la jeunesse du prince, » qu'il ne seroit jamais brave ni hardi :

» on le reconnut à le voir bâiller ; car
 » tout jeune roi qui bâille & s'étend lors-
 » qu'on parle de batailles , semble le faire
 » par ennui ou par ignorance en fait d'ar-
 » mes. «

Les guerres de Richard avec Philippe Auguste ouvrirent au troubadour un nouveau champ, pour exercer & son esprit satirique & ses inclinations martiales. Attaché au premier de ces illustres rivaux , il ne pouvoit être juste envers l'autre , tant les passions avoient d'empire sur son ame. Nos manuscrits offrent des particularités inconnues, qui paroissent dignes de trouver place dans l'histoire.

De part & d'autre on se préparoit à une bataille sanglante. Les deux rois , à la tête de leurs troupes , n'étoient séparés que par la rivière de Seure , près de Niort. Ils demeurèrent ainsi en présence quinze jours entiers , retenus surtout par leur clergé , dont les efforts pacifiques

tendoient à épargner le sang humain. Un jour que Richard alloit passer la rivière , & que l'armée françoise l'attendoit avec l'impatience de combattre , les ecclésiastiques & les moines , le crucifix à la main , conjurèrent les deux rois de sacrifier au Dieu de charité un cruel ressentiment. Philippe protestoit qu'il ne désarmeroit point , si Richard ne lui restituoit Gisors , & ne lui faisoit hommage pour la Normandie , le Poitou & l'Aquitaine. Richard , indigné de ces propositions , monte à cheval , met le casque en tête , fait sonner la charge. Il avoit corrompu à force d'argent les Champenois de l'armée ennemie ; il comptoit sur leur défection. Effectivement Philippe , au moment de livrer bataille , trouve les seuls Champenois indociles à ses ordres. Dans l'embarras où le jette leur refus de prendre les armes , il assemble les prélats & les moines qui s'étoient efforcés de lui inspirer la paix , & les envoie

au roi d'Angleterre avec promesse de la conclure. Leurs exhortations furent cette fois efficaces, parce qu'elles étoient accompagnées d'offres très-avantageuses. La paix se fit, Philippe-Auguste céda Gisors ; l'affaire de l'hommage resta suspendue.

L'historien provençal ajoute que les deux rois, devenus économes, & même avarés, ne voulurent plus assembler d'armées ; qu'ils ne firent de dépenses que pour acheter des terres, & pour lever des équipages de chasse ; que les barons virent avec beaucoup de chagrin une paix qui les exposoit aux vexations de leur avarice ; que Bertrand de Born, dont la guerre faisoit tout le plaisir, en fut singulièrement affligé, d'autant plus que son ambition & sa fortune en souffroient.

Aussi n'oublia-t-il rien pour rallumer le feu de la discorde. Ses traits satiriques le rendoient redoutable aux souverains.

Il les décocha dans un firvente sur Richard, comme sur Philippe, les accusant de lâcheté, surtout le dernier qu'il haïssoit. Un roi armé se déshonore, selon lui, quand il traite au lieu de se battre.

Il ne falloit qu'une étincelle, les provinces alloient être embrâsées. Richard, plus arrogant depuis la paix, ne ménageoit point les terres de France. Philippe-Auguste se plaignoit vivement des infractions du traité. Ces rivaux altiers convinrent d'une entrevue. Le second éclata en reproches: l'autre lui donna un démenti: ils se séparèrent après des défis mutuels. Bertrand triompha du succès de son firvente, & en fit un second; pour ulcérer davantage les cœurs.

Dans cette pièce, il dit qu'on n'acquerra aucune gloire solide, tant qu'on ne pensera qu'au plaisir; il compare le roi de France à des moines amis de la paix; il l'aiguillonne par l'exemple de

son rival qui aime plus la guerre que les *Algaïs*. Ces *Algaïs* étoient quatre freres, fameux chefs de brigands, qu'on voyoit piller & saccager les provinces, à la tête de onze mille scélérats. Leur métier paroïsoit, sans doute, à Bertrand de Born, digne d'illustrer les monarques. Au premier signal de guerre entre les deux rois, il ne manqua pas d'exciter le fougueux Richard par des éloges.

Observons que ce prince & le poëte s'appeloient entre eux *oc* & *no* (*oui* & *non*). De pareils sobriquets étoient communs parmi les personnes liées d'amitié ou d'intérêt. Ainsi Bertrand prenoit avec le comte Geoffroi de Bretagne le nom de *Rassa*, & avec le jeune Henri, roi d'Angleterre, le nom de *Marinier*. Preuve sensible de sa familiarité avec les princes.

La dévotion ou l'ambition des croisades réconcilia en apparence Philippe & Richard. On fait combien celui-ci eut lieu de s'en repentir, soit par l'inutilité

de ses exploits contre les Sarafins , soit par sa longue prison d'Allemagne , soit par les désordres qui arrivèrent dans ses états. Les barons du Limousin & du Périgord se soulevèrent , & reprirent une grande partie des places qu'il avoit conquises. Bertrand , dont nous avons un sirvente pour la croisade , où l'on voit que l'amour pouvoit le retenir en Europe , s'efforça inutilement de résister à cette ligue. Mais au retour du roi , il employa ses vers à exciter la vengeance contre les factieux. Sa pièce fut envoyée à Raimond Jausserand , seigneur de Pinon dans le comté d'Urgel. » Puisque nos » barons , dit-il , croient corriger le seigneur de Bordeaux en lui faisant la » guerre , & pensent le forcer à être » franc , sage , modéré & courtois ; il lui » siéroit mal de ne pas se montrer déformais si discourtois , que chacun s'estime heureux de tirer de lui une réponse , & n'ose remuer , *quoiqu'il les tonde*

« *Et les rase, &c.* » On doit convenir que ce troubadour n'étoit un modèle ni de goût ni de vertu.

Vaillant chevalier & poëte renommé, il pouvoit briller à ce double titre dans la carrière de la galanterie. La princesse Hélène, sœur du roi Richard, qui épousa depuis le duc de Saxe, & fut mere de l'empereur Otton, ne dédaigna point ses hommages. Richard lui-même, alors comte de Poitou, avoit excité l'amour du poëte, en lui recommandant de faire à sa sœur *tous les honneurs & tous les plaisirs qu'il pourroit*. Elle, de son côté, se montra sensible à la gloire d'être célébrée par un tel amant.

Nous avons une pièce où il la dépeint comme *la plus excellente dame qui soit dans toute l'étendue de la terre & de la mer*. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la pièce fut composée dans un camp où l'on manquoit de tout, où l'on n'avoit ni bu ni mangé au milieu du jour.

Bertrand

Bertrand de Born charma la saine , en chantant la belle Hélène.

Cette passion ne fit , probablement , qu'effleurer son cœur. Maenz de Montagnac fille du vicomte de Turenne , & femme de Tallerand frere du vicomte de Périgord , lui inspira une tendresse plus vive & plus orageuse. La jalousie troubla leurs amours. Bertrand prodiguoit les éloges à une dame de Bourgogne , nommée Guiscard , qui avoit épousé le vicomte de Comborn , & qui , avant son mariage , avoit fait des vers pour Bertrand. Maenz le soupçonna de lui donner une rivale , & le congédia. Pénétré de douleur , il s'efforça de dissiper les soupçons par une pièce dont la tournure est singulière.

» Je me disculpe , car je n'ai point
 » tort , de ce que les médifans vous ont
 » dit contre moi. De grâce , ne souffrez
 » point qu'on me brouille , madame ;
 » avec votre franche , honnête & aima-

» ble personne. . . . Qu'au premier vol
 » je perde mon épervier, que des fau-
 » cons l'enlèvent & le plument à mes
 » yeux, si je n'aime mieux rêver à vous,
 » que d'être aimé de toute autre, & d'en
 » obtenir les faveurs! . . . Que je sois à
 » cheval, l'écu au cou, pendant un orage
 » affreux; que mes rênes trop courtes ne
 » puissent s'allonger; qu'à l'auberge je
 » trouve l'hôte de mauvaise humeur, si
 » celui qui m'accuse auprès de vous n'en
 » a pas menti! . . . Ma dame me quitte
 » pour un autre chevalier; & je ne fais
 » plus que devenir, ni quel serment faire
 » pour ma justification. Que le vent me
 » manque en mer; que je sois battu par
 » les portiers, quand j'irai à la cour du
 » roi; qu'au combat on me voie le pre-
 » mier à fuir, si ce médifant n'est pas un
 » imposteur! &c. «

Dans une autre pièce, il flatte déli-
 catement Maenz pour l'adoucir; il sup-
 pose qu'elle réunit toutes les perfections,

& qu'il ne trouvera jamais sa pareille, à moins de former un assemblage de ce qu'il y a de plus charmant dans chaque belle femme en particulier. C'est ainsi que les anciens avoient modelé leur statue de Vénus.

» Puisque rien ne vous égale en beauté, en mérite, en gaieté, en vertu, &c ; j'irai cherchant par tout le monde les plus beaux traits de chaque dame, jusqu'à ce que de toutes j'en aie formé une qui répare ce que j'ai perdu en vous seule. « Il prend donc le teint frais, le doux & amoureux regard de l'une ; le joli parler assaisonné de plaisanterie, de l'autre ; de celle-ci, la gorge & les belles mains ; de celle-là, les belles dents, l'accueil gracieux, les jolies réponses ; d'une autre, la gaieté, l'air décent & l'humeur toujours égale.

» Je ne demande plus que de les aimer toutes autant que je vous aime ; mais affamé d'un amour qui me dévore, je

» préfère la permission de vous faire en-
 » tendre ma prière , à la liberté d'em-
 » brasser toutes les autres dames. «

Cependant les rigueurs inflexibles de Maenz le rebutèrent au point qu'il alla offrir son cœur à la dame Natibors ou Tiberge de Montausier , une des femmes dont on vantoit le plus la beauté , la vertu & le savoir. Cette généreuse dame se montre flattée tout à la fois & affligée de ses offres. Elle ne désire que de le raccommo-der avec sa maîtresse. » Si vous
 » n'êtes point en tort à son égard , lui
 » dit-elle , je le saurai bien , & alors je
 » ferai de mon mieux pour vous réunir.
 » Mais si vous êtes coupable , ni moi ,
 » ni aucune autre ne doit vous prendre
 » à son service. « Bertrand , satisfait d'un
 procédé si honnête , promet , à la dame
 de Montausier , de ne jamais aimer
 qu'elle , s'il ne pouvoit recouvrer les
 bonnes grâces de Maenz. Elle promet ,
 de son côté , de le prendre pour cheva-

lier, si elle ne pouvoit réussir dans sa négociation. Maenz reconnut enfin l'innocence du troubadour, & lui rendit sa tendresse, en exigeant néanmoins (tant les affaires d'amour étoient sérieuses,) qu'il allât prendre congé de Natibors, & se faire en quelque sorte relever de son serment.

Il célèbre cette réconciliation dans un sirvente, où mêlant à la galanterie des idées fort disparates, il dit à la fin : *Les premiers statuts de l'honneur, c'est de faire la guerre, de jouter l'avent & le carême, & d'enrichir les guerriers.* Un principe si odieux ne s'accordoit que trop avec les mœurs.

Maenz de Montagnac fut courtisée par Richard comte de Poitou, Geoffroi comte de Bretagne, Alphonse roi d'Aragon, Raimond comte de Toulouse, & leur préféra toujours Bertrand de Born, qu'elle avoit choisi, dit l'historien provençal, *pour son amant & son maître.* De

tels rivaux lui donnoient cependant de l'inquiétude : il cherchoit à les écarter. Ce fut l'objet d'un firvente adressé au comte Geoffroi, qu'il nomme Raffa, où il dévoile les charmes secrets de sa dame, de manière à faire entendre qu'il en est le possesseur ; (on ne reconnoît point ici l'amour antique.) Sans égard pour le rang de ses rivaux, il dit ensuite contre eux : » Je ne puis souffrir un grand sei-
 » gneur qui ne donne jamais rien, qui
 » ne fait accueil & ne parle à personne,
 » qui accuse à tort les gens, qui de-
 » mande grâce, & n'en accorde point,
 » qui refuse la récompense des services,
 » & ne fait que chasser, que faire voler
 » des buses & des autours, sans parler
 » d'amours ni d'armes. «

C'est peut-être après son raccommodement avec Maenz, qu'il dit dans une autre pièce : » J'avois coutume de me
 » réjouir à faire la guerre & l'amour, &
 » ce métier m'inspiroit de jolies chan-

sons, jusqu'à ce que celle à qui je dois
 obéir, me défendit de chanter, &
excommunia mon chant. Mais enfin,
 j'ai eu mon absolution en amour. Vous
 verrez chansons aller & venir, puis-
 qu'il plaît à la plus belle des dames de
 les accueillir favorablement. Elle m'a
 fait don, pour mon honneur, de sa
 loyale personne, que je ne partage
 avec aucun des comtes. »

La suite semble dictée par le démont
 de la guerre & par celui de la satire. Ce
 troubadour peint par tout son caractère:
 par tout il se montre violent, satirique,
 & respirant la discorde & les combats.
Je veux, dit-il quelque part, *que les hauts*
barons soient continuellement en fureur
les uns contre les autres. L'amour même
 n'émouffoit pas en lui ce sentiment.

Il finit sa carrière sous l'habit de moi-
 ne de Cîteaux; ce qui n'a pas empêché
 le Dante de le mettre dans les enfers,
 pour avoir divisé le chef & les membres.

en armant le jeune roi d'Angleterre contre son pere Henri II. Là, selon le poëte italien, il est condamné à porter, en guise de lanterne, sa propre tête, séparée de son corps.

Nous trouvons parmi les troubadours un fils de Bertrand de Born, auquel on attribue un sirvente contre l'infâme lâcheté du roi Jean d'Angleterre, *qui se laisse dépouiller tout vivant ; qui laisse tomber dans la fange son honneur ; & qui, loin d'être sensible aux reproches, paroît flatté de tout le mal qu'on dit de lui.* Cette pièce se trouve ailleurs sous le nom d'un autre poëte.

N O T E.

[1] Notre historien provençal assure qu'Alphonse, roi d'Aragon, originaire du château de Carlad dans le comté de Rouergue, étoit de petite extraction ; que Pierre de Carlad épousa l'héritière de Milhaud ; qu'il en eut deux fils, dont l'un conquit la Provence, & l'autre le comté de Barcelone avec le royaume d'Aragon ;

& que ce dernier, mort au bourg de Saint-Dalmas en Italie, laissa trois fils, Alphonse (le même qui avoit trahi Bertrand de Born,) Sanche, & Bérenger de Bezaudun. Le contraire est attesté par tous les autres monumens historiques. La maison des comtes de Barcelone descendoit en ligne directe de Geoffroi le Velu, premier comte propriétaire de la Catalogne, mort en 912.

Voici ce qui peut avoir donné lieu à l'erreur de l'historien provençal. Il paroît certain que Gilbert, comte de Provence, successeur de Bertrand, étoit fils d'un comte de Milhaud en Rouergue, qui pouvoit être ce Pierre de Carlad dont nous venons de parler. Il paroît encore qu'Almodis, seconde femme de Raimond-Bérenger III, comte de Barcelone, étoit sœur du comte Gilbert; mais elle mourut sans enfans. Raimond-Bérenger épousa en troisièmes noces la princesse Douce, fille de Gilbert. Ainsi les comtes de Barcelone, successeurs de Raimond, tirèrent leur origine de Pierre de Carlad, par le côté maternel. Il ne s'ensuit pas qu'Alphonse fût de petite extraction. L'historien montre aussi peu de jugement, en disant que Raimond-Bérenger IV, qui épousa l'héritière d'Aragon, étoit fils de Pierre de Carlad: il

l'étoit de Raimond-Bérenger III. (Voyez l'*Histoire de Provence*, par Bouche, tome 2, & la *Chronique manuscrite des cavaliers Catalans*, par François Tarafé.)





X X I I.

GUILLAUME RAINOLS
D'APT.

GUILLAUME RAINOLS, selon nos manuscrits, fut un chevalier de la ville d'Apt au comté de Forcalquier. Il composa de bons sirventes sur ce qui arrivoit en Provence entre le roi d'Aragon & le comte de Toulouse. Il faisoit des airs nouveaux pour chacun de ses sirventes ; & comme ils étoient tous mordans, il se rendit par eux redoutable à tous les barons. En effet, sa causticité se fait sentir dans quelques-unes de ses pièces.

Nous n'avons point celles qui concer-
noient le roi d'Aragon (Alphonse), &
le comte de Toulouse (Raimond V). Il
s'agissoit du mariage de Douce héritière
de Provence avec le fils de Raimond.

Les deux comtés auroient été réunis par ce moyen sur la même tête. Mais le mariage n'eut pas lieu ; & le roi d'Aragon, cousin germain de Raimond Bérenger III, pere de la princesse, fut conserver la Provence à la maison de Barcelone. Ces événemens appartiennent au douzième siècle.

Le sirvente dont je vais rendre compte, a dû être composé au commencement du siècle suivant, lorsque la croisade contre les Albigeois embrâsoit les contrées méridionales de la France. Le troubadour se déchaîne contre le clergé, à qui l'on attribuoit tant de violences & d'injustices.

» Une foible & vile populace, armée
 » de surplis, qui jamais ne fit un pas en
 » avant (pour combattre), enlève aux
 » nobles leurs tours & leurs palais. Elle
 » se rend si formidable, qu'elle a établi
 » contre leur autorité une justice nou-
 » velle (l'Inquisition), où elle ne les laisse

» point entendre , si ce n'est de travers.
 » Je vois la méchanceté s'élever très-
 » haut, tandis que le mérite & l'honneur
 » tombent en pièces. Je vois tout le
 » monde renversé par la faute de ces
 » vilains. Le bouc attaque hardiment le
 » loup, la perdrix poursuit l'autour; c'est
 » l'agneau qui garde le berger. Je vois
 » le foible tenir ferme, & le fort déchoir
 » & tomber; la charrue aller devant les
 » bœufs, & Noël après le nouvel an. »

Ces expressions originales peignent assez naïvement un état de choses, où les gens d'église répandoient effectivement la terreur, & écrasoient des puissances considérables; mais il falloit observer que, sans les armes des ambitieux enthousiastes dont ils favorisoient les entreprises, ni leurs anathêmes ni leur Inquisition n'auroient produit cet effet.

Une tençon de Rainols avec Guillaume Magret, n'est remarquable que par des injures grossières. Celui-là reproche

à l'autre sa mal-propreté, sa vie débauchée & crapuleuse; celui-ci riposte sur le même ton. Deux autres pièces peignent une querelle du troubadour avec sa maîtresse, aussi peu intéressante par les détails.





X X I I I.

GUILLAUME & RAIMOND
DE DURFORT.

LE château de Durfort en Querci a donné son nom à cette illustre maison de Durfort, l'une des plus anciennes qui subsistent dans la monarchie, l'une de celles qui se sont perpétuées en plus de branches, & où la noblesse des sentimens a le mieux soutenu la grandeur de l'origine. Il en est sorti deux troubadours ; car il paroît que Guillaume & Raimond ne sont pas le même, puisque sous les deux noms se trouvent des pièces différentes. La seule que nous ayons de Guillaume est très-obscur, par la contrainte des rimes & par la corruption du texte. Elle est adressée au seigneur de Périgord, & contient l'éloge d'un Gui Cap-de-Porc, seigneur inconnu. Le poëte le

loue d'aimer l'honneur & d'être courageux contre les vices, de n'avoir pas besoin d'ornemens extérieurs, parce qu'il brille par ses vertus. » Que ne lui » ressemblons-nous tous! chacun y trouveroit son bonheur, les pauvres comme les riches. Ce qui me fâche, » c'est qu'il n'ait pas autant de marcs » que de deniers; car *il doreroit ceux que les autres plombent* : α (il enrichiroit ceux que les autres affomment.) Ces traits annoncent un noble écrivain, supérieur aux préjugés comme aux vices de son siècle. Les mêmes sentimens subsistent encore, j'ose l'affurer, dans des rejetons de sa race.

Deux sirventes de Raimond, composés conjointement avec Tuex, Malet & Cornils, chevaliers du Querci, sont inintelligibles. Crescimbeni parle de Raimond de Durfort, qu'il dit contemporain d'Arnaud Daniel.

X X I V.

RAMBAUD DE VAQUEIRAS
ou VACHEIRAS.

RAMBAUD DE VAQUEIRAS étoit fils d'un chevalier nommé Peirols, de Vacheres dans la principauté d'Orange. Sans ressources du côté de la fortune, il avoit du talent pour en acquérir. C'étoit déjà en ce tems un vrai malheur, que le talent ne pût guère prospérer que par le sacrifice d'une liberté précieuse. Mais nous verrons que Vaqueiras écrivoit dans les cours en homme libre. Il s'attacha d'abord, en qualité de jongleur & sans doute de troubadour, à Guillaume de Baux premier prince d'Orange, dont il étoit le sujet.

Dès l'an 971, la maison de Baux étoit connue pour une des plus illustres du comté d'Arles. Elle disputa vers le milieu

du douzième siècle, le comté de Provence à la maison de Barcelone. Bertrand, fils de celui qui succomba dans cette entreprise, (Raimond II,) avoit épousé Ti-bergè d'Omelas, sœur de Rambaud comte d'Orange, qu'on a vu au nombre des troubadours. Leur fils Guillaume se qualifia prince d'Orange, par concession de l'empereur Frédéric I. Cette principauté a passé successivement par des mariages, de la maison de Baux dans celle de Châlon, & de celle-ci dans celle de Nassau.

Guillaume combla de biens & d'honneur le troubadour : il lui procura, dit l'historien provençal, la connoissance de plusieurs seigneurs; ce qui apparemment étoit un grand avantage, du moins dans la carrière de la fortune.

Un firvente de Vaqueiras prouve son zèle pour la maison de Baux, dont il éprouvoit la bienfaisance. Vingt années de guerre, qu'elle soutint contre la mai-

fon de Barcelone, furent une source de défâtres. Hugues de Baux y perdit beaucoup, & fut obligé enfin de se foumettre à l'hoinmage. C'est de lui qu'on doit entendre ce firvente.

Le poëte reproche à deux seigneurs ; Adhémar & Guinend, d'avoir abandonné le seigneur de Baux en des conjonctures si critiques. Il ajoute : » Guinend » se tranquillise & ferre ses armes, tan- » dis qu'on ravage les terres de ses amis. » Il s'amuse chez lui à babiller plus qu'un » mendiant qui demande l'hospice. Et ce- » pendant son château de Mornas, le » comte (de Barcelone) en jouit paifi- » blement. Beau, grand, d'une » figure à se faire craindre de ses enne- » mis, s'il veut acquérir de la gloire, il » faut que sa valeur soit égale à sa nais- » sance. Qu'il combatte, qu'il fasse la » guerre en brave jeune homme. Ou, » s'il veut la paix, qu'il perde tout. C'est » à lui de choisir. α

Ensuite le troubabour accuse de même Guillaume de Montpellier de ne songer qu'aux plaisirs, lui que nous vîmes, dit-il, jurer sur les saints évangiles la guerre & le ravage. Il devoit suivre le parti du seigneur de Baux; mais le courage lui a manqué. Pareil reproche à Bernard d'Anduse, dont le comté *ne s'est pas accru d'un ail.* » Que le seigneur de Baux cherche un autre appui: car celui-ci ne frappe point de sa lance. » Hélas! il avoit cependant coutume de se signaler par de beaux faits. Quel dommage qu'il se démente si tôt, tandis qu'il voit attaquer ses parens les plus glorieux! «

Un autre sirvente regarde le roi d'Aragon, Alphonse I, qui, après avoir cédé la Provence à Sanche son frere, fit la guerre avec chaleur au comte de Toulouse Raimond V. On parloit de paix entre ces deux princes, lorsque Vaqueiras écrivit sa pièce, où je ne vois

rien d'intéressant. Il s'étonne qu'un roi si vanté puisse faire trêve ou paix, sans avoir assiégé aucun château en deçà du Rhône. La paix ne vaudra rien, s'il ne fait restituer au prince d'Orange les terres que lui a enlevées le comte de Toulouse, son parent & son plus méchant voisin.

Passons à des objets plus curieux. Telle est d'abord la relation très-simple d'un tournoi, dont les acteurs sont en général peu ménagés :

» Je vous dirai sans façon qui se
 » comporta le mieux. Car personne ne
 » farde ou ne déguise moins que moi un
 » mauvais procédé, en chevalerie com-
 » me en galanterie.

» Le seigneur de Baux * commença
 » bravement le premier. Son cheval avoit
 » belle encolure & larges flancs. Il parut

* Hugues de Baux, fils de Bertrand & de Tiberge d'Orange.

» si rude au choc, qu'il renversa par terre
 » avec sa lance le brave comte R.
 » (sans doute Raimond d'Agoult, comte
 » de Sault;) & rendit boiteux vingt che-
 » vaux , sans se faire de mal. «

» Dans cette foule de combattans , je
 » vis bientôt Dragonet * , monté sur un
 » petit cheval d'une force prodigieuse.
 » Le fougueux coursier fit perdre à Dra-
 » gonet sa vigueur & son alégresse. Il le
 » jeta renversé sur le sable , & se sépara
 » de lui sans avoir regret à sa compa-
 » gnie. «

» Le comte de Beaucaire ** parut au
 » tournoi sur un cheval gris. Le seigneur
 » Ponce de Montlaur *** , en joutant ;

* Il paroît que c'est un nom supposé ; & nous n'en trouvons point l'application.

** La seigneurie de Beaucaire appartenoit aux comtes de Toulouse , à la fin du douzième siècle : elle fut donnée en fief à Simon de Montfort par l'archevêque d'Arles en 1215.

*** Ce seigneur du château de Montlaur, dans

» délivra le cheval de son cavalier. Mais
 » le comte en remonta bien vite un au-
 » tre plus léger & plus propre à faire
 » joute. «

» Je vis Barral de Marseille *, armé
 » magnifiquement , monté sur un bon
 » courfier. Mais celui de N. . . . qui étoit
 » encore meilleur , le rencontra , le heur-
 » ta , le mit en désordre sous une treille.
 » Barral tomba la tête en bas comme un
 » noyé. Ensuite il rattrappa son cheval , &
 » s'y retint par une oreille. «

» Ponce de Montdragon jouta aussi
 » dans la lice. J'ai peine à le dire ; je le
 » vis tomber sur l'arène , sans que sa
 » lance fût rompue. Celui qui l'abattit

le diocèse de Carcassonne , fut un des otages
 donnés en 1172 , pour la sûreté de l'exécution
 du testament de Guillaume VII de Montpellier.
 (*Hist. du Languedoc* , t. 3. p. 29.)

* Barral de Marseille est un des derniers
 vicomtes de cette ville. Sa fille épousa Hugues
 de Baux.

» étoit un écuyer , monté sur un che-
 » val alezan , si maigre qu'on lui voyoit
 » la grosse veine du cou. Ponce ne se
 » piqua point de prendre revanche : il
 » alla chercher ailleurs une nouvelle
 » joute. «

» Le seigneur de Mevaillon * , bien
 » armé qu'il n'y manquoit rien, vint fière-
 » ment sur un courfier arabe plus gros
 » qu'une caille. Il jouta contre Nicolau **,
 » dont il fit sauter le casque en pièces ,
 » sans qu'il en restât une maille. Mais
 » Nicolau ne fit qu'en rire , & dit qu'il
 » ne s'en foucioit point. «

» Je vis arriver gaillardement dans la
 » mêlée mon *avengues*, (sans doute , le
 » prince d'Orange ,) sur un cheval d'Es-

* Les seigneurs de Mevaillon , près du comté de Sault , étoient alors très-illustres. Guillaume VI , dernier comte de Forcalquier de la troisième race , les nomma dans un acte ses parens , ainsi que les seigneurs de Sabran.

** Personnage inconnu.

» pague impatient, & trop long-tems
 » retenu. Il mit en dérouté une com-
 » pagnie de trois étrangers unis ensem-
 » ble. Mais je n'entendis personne les
 » plaindre, parce qu'ils étoient venus-là
 » d'une terre étrangère. «

Une description de tournoi, dans l'Arioste, charmeroit l'imagination par des tableaux poétiques : celle-ci peut intéresser par le ton de plaisanterie qui la distingue. Le poëte semble n'avoir vu ce grand spectacle que sous une face ridicule.

Les troubadours aimoient à courir le monde, ainsi que les chevaliers. De la cour du prince d'Orange, Vaqueiras passa en Italie auprès de Boniface, marquis de Montferrat. Nous l'y verrons jouer un grand rôle. En passant à Gènes, il fit connoissance avec une femme, dont il voulut gagner le cœur, & qu'il trouva inflexible. C'est le sujet d'une tençon, dialogue naïf, où il s'exprime ainsi

en provençal, & la femme en génois :

V A Q U E I R A S.

» Belle dame , je vous ai prié de vou-
 » loir bien m'aimer ; car je suis votre
 » esclave. Vous êtes bonne , bien appri-
 » se , & de toutes vertus remplie : vous
 » êtes courtoise en tout point ; aussi
 » mon cœur s'est-il attaché à vous , plus
 » qu'à mille autres Génoises. Ce sera une
 » œuvre de charité de m'aimer. Vous
 » me rendrez plus content , que si je pos-
 » sédois la ville de Gènes , avec toutes
 » les richesses qu'elle contient. «

L A G É N O I S E.

» Juif que vous êtes , vous n'avez
 » nulle courtoisie en m'importunant sur
 » ce que je ne veux faire. Non , jamais
 » je ne serai votre amie , dussé-je vous
 » voir à mes pieds éternellement. Je t'é-
 » tranglerai plutôt , Provençal malotru.
 » J'ai un mari plus beau que toi. Passe

» ton chemin, & va chercher fortune ail-
 » leurs. «

VAQUEIRAS.

» Dame gentille & discrète, gaie,
 » bonne & sensée, que votre bonté m'af-
 » fiste. Car joie & honneur vous gui-
 » dent, aussi-bien que courtoisie, méri-
 » te, raison, & toute autre vertu. C'est
 » pourquoi je suis votre fidelle amant,
 » sans réserve, franc, humble & sup-
 » pliant. Mon amour, auquel je me com-
 » plais, me presse & me domine si fort,
 » que vous feriez la meilleure action, si
 » j'étois bien voulu & aimé de vous. «

LA GÉNOISE.

» Tu es fou de me tenir semblables
 » propos. Va-t-en comme tu es venu.
 » Tu n'a pas le sens d'un chat. Je ferois
 » chose infâme, de t'accorder ta deman-
 » de. Quand tu serois fils de roi, je n'y
 » consentirois point. Me prends-tu pour

» une servante ? Par ma foi , tu ne m'au-
 » ras pas. Les Provençaux sont de trop
 » méchantes gens. «

V A Q U E I R A S.

» Dame , ne me foyez pas trop rigou-
 » reuse : cela n'est convenable ni décent.
 » Il me convient à moi , s'il vous plaît ,
 » de vous faire ma prière ; de vous dire
 » que je vous aime de tout mon cœur ;
 » de vous conjurer de finir ma peine ,
 » de vous protester que je suis votre
 » homme & votre esclave. En considé-
 » rant votre beauté , fraîche comme ro-
 » sée de mai , je ne vois rien de si beau.
 » Je vous aimerai donc ; & si vous trom-
 » pez mon amour , ce sera bien offenser
 » Dieu. «

L A G É N O I S E.

» Je n'estime pas un génois (monnoie
 » du pays) ton parler provençal. Il ne
 » me persuadera point. Je ne t'entends

» pas plus qu'un Allemand , Sardainien
 » ou Barbarin. De toi je ne me soucie
 » nullement. Cesse de m'en conter. Si
 » mon mari le favoit , je m'en trouverois
 » mal. Laisse-moi en repos. «

La naïveté grossière de ce dialogue est l'image des mœurs du tems , qui jusques dans les cours & dans le commerce des muses, conservoient un fond de rusticité. Le poëte peint sa Génoise fort impolie ; mais il ne dissimule pas l'idée qu'on avoit en Italie des Provençaux , dont les excès dans le royaume de Naples n'augmentèrent que trop ensuite la haine des Italiens.

Boniface , marquis de Montferrat , fut pour lui un bienfaiteur éclairé & généreux. Selon notre historien , Vaqueiras se perfectionna tellement à sa cour , dans l'art de la guerre comme dans la poésie , qu'il s'attira une grande estime. Ces deux talens faisoient l'admiration du marquis. Pour l'en récompenser , il l'éleva au rang

de chevalier, il le fit même son compagnon d'armes & de vêtemens : c'est-à-dire, qu'il se l'attacha comme son *frere d'armes*, union la plus étroite parmi les guerriers ; & qu'il lui donna des habits entièrement semblables aux siens, distinction enviée dans les cours. Tant de faveur ne pouvoit se soutenir qu'avec un rare mérite.

Chevalier & troubadour distingué, Vaqueiras avoit de grands avantages pour les aventures de galanterie. Il devint amoureux de Béatrix, sœur de Boniface, & femme du seigneur de Del-Carat, près de Savone. Cette dame demouroit chez son frere. A en juger par une petite scène dont notre poëte fut témoin, elle joignoit aux charmes de sa personne des goûts de chevalerie bien séduifans. Un jour le marquis entra chez elle, au retour de la chasse, & après sa visite laissa son épée dans la chambre. Béatrix, restée seule, se dépouille de la

robe traînante qu'elle portoit, (son *surcot* ;) elle prend l'épée, se la ceint comme un chevalier, la tire du fourreau, la jette en l'air, la reprend avec dextérité, en espadonne à droite & à gauche. Cet amusement fini, elle remet l'épée à sa place. Vaqueiras l'observoit par une fente de la porte. C'est ce qui lui suggéra le nom de *Bel-cavalier*, sous lequel il désigne la dame dans ses chansons.

Le respect lui fit long-tems cacher son amour. Il se contentoit de chanter d'un ton mystérieux, « la meilleure, la plus vraie, la plus brave & la plus parfaite des dames. » Il se plaignoit de ses peines, de ses espérances trompeuses. Il craignoit de dire quelque folie en se déclarant. Il affuroit que *Bel-cavalier* lui avoit dérobé le cœur ; il la supplioit de ne pas lui reprocher la distance, que la fortune & le mérite mettoient entre elle & lui : « Car ce ne seroit pas une chose honnête, d'offenser en paroles

» celui qui n'est déjà que trop malheur-
 » reux de ne pouvoir réussir, ni par ses
 » soumissions ni par ses prières. « Ces
 chansons ressemblent à mille autres. Le
 troubadour brillera davantage ailleurs.

Béatrix, comme il le souhaitoit, devint l'objet de sa flamme. En affectant de l'ignorer, elle donnoit néanmoins à Vaqueiras des marques d'estime & de bienveillance, capables de l'enhardir. Enfin il résolut d'ouvrir son cœur. Voici une de ces conversations naïves qu'on doit regarder en partie comme supposées par l'historien, mais qui nous retracent, avec autant d'utilité que d'agrément, le caractère ingénu des mœurs antiques.

Profitant de l'accès favorable qu'il trouvoit auprès de Béatrix, le chevalier lui dit un jour : » Daignez, madame,
 » me donner conseil ; j'en ai un besoin
 » pressant. J'aime une dame gentille &
 » pleine de mérite. Je vis avec elle en

» grande familiarité, fans ofer lui dire le
 » bien que je lui veux, fans ofer même
 » le laisser voir, encore moins la prier
 » d'amour : tant je redoute son mérite &
 » sa vertu. Pour Dieu & par pitié, dites-
 » moi de grâce si je dois me laisser mou-
 » rir, pour demeurer dans le silence &
 » dans la crainte, & sans prier d'amour
 » celle qui possède mon cœur & ma vo-
 » lonté. α

La dame pénétroit ses sentimens, &
 les approuvoit. Touchée de pitié : » En-
 » core faut-il bien, Rambaud, répondit-
 » elle, que tout amant loyal, qui aime
 » une dame de mérite, pour laquelle il a
 » autant de crainte que de respect, lui
 » explique ses sentimens avant de se
 » laisser mourir. Je vous conseille de
 » déclarer votre amour, & de prier celle
 » que vous aimez, de vous retenir pour
 » serviteur & ami. Si la dame est sage &
 » courtoise, je vous assure qu'elle ne le
 » prendra ni à mal ni à déshonneur,

» qu'elle vous en estimera même davan-
 » tage. Car vous êtes un si bon cheva-
 » lier , qu'il n'y a point de dame au
 » monde , qui ne doive vous choisir vo-
 » lontiers pour tel. J'ai bien vu madame
 » de Saluces souffrir l'amour de Pierre
 » Vidal , la comtesse de Burlatz celui
 » d'Arnaud de Marveil , madame Marie
 » de Ventadour celui de Gaucelm Fai-
 » dit , & la vicomtesse de Marseille ,
 » femme du seigneur Barral , celui de
 » Folquet de Marseille. C'est pourquoi
 » je vous garantis sur ma parole & fauve-
 » garde , que vous pouvez la requérir
 » d'amour. «

Cette énumération seule inspireroit
 quelque défiance sur la fidélité de l'hif-
 torien. Mais il ne s'agit point ici de cri-
 tique.

Sur une garantie si flatteuse, Vaquei-
 ras déclare l'objet qu'il aime. » Soyez le
 » bien venu & le bien trouvé, lui dit sa
 » dame. Tâchez de plus en plus de va-
 »

» loir, de bien faire & de bien dire. Si
 » jamais vous avez été gai & amoureux,
 » vous devez faire de nouveaux efforts
 » pour l'être davantage. « Elle le retint
 ainsi pour son chevalier. Tout ce récit
 n'annonce que des sentimens honnêtes,
 & s'accorde avec les idées de la chevale-
 rie sur le pur amour.

Vaqueiras chanta son bonheur d'une
 manière digne de l'événement :

» Amour, pour qui je pleure & je
 » soupire, apprends-moi quelles sont tes
 » lois. J'ai demandé conseil à la plus
 » charmante des dames. Elle m'a répon-
 » du d'élever mes desirs aussi haut que
 » je pourrois, m'assurant que j'en retire-
 » rois de l'avantage & de l'honneur. Per-
 » sonne n'aime en si haut lieu, ni une si
 » bonne dame. Je l'aime, suivant son
 » propre conseil, plus que Pirame n'ai-
 » ma jamais Thibé..... Qu'on ne me
 » condamne point de m'éloigner pour
 » elle de Monteil & d'Orange. Non, je

» n'ai rien vu de si accompli. Je serois
 » roi de France & d'Angleterre, que je
 » quitterois ces deux royaumes pour la
 » servir. «

Il dit dans une autre chanson :

» Je ne croyois pas qu'Amour pût
 » jamais me dominer, ni qu'aucune da-
 » me pût me tenir en sa puissance. Mais
 » la jeunesse & la beauté, la figure ai-
 » mable, les discours enjoués & enchan-
 » teurs de mon *Bel-cavalier* m'ont appri-
 » voisé. Lorsqu'un cœur dur s'adoucit
 » par amour, il fait mieux aimer qu'un
 » cœur naturellement tendre. Celle que
 » j'aime est la plus belle, est la plus esti-
 » mable des dames. Je n'y trouve rien à
 » ajouter ni à retrancher. Courtoise,
 » gaie, avenante, remplie d'honneur,
 » sachant quand il le faut être sage, &
 » quand il le faut être folle, il ne lui
 » manque aucune perfection..... Que
 » Dieu m'en fasse obtenir la conquête !
 » Je crains, madame, de ne point atteind-

» dre à la félicité où j'aspire : car avec
 » des vues trop élevées, on risque d'être
 » précipité de plus haut. . . . Vous avez
 » tout , excepté merci ; & c'est merci
 » que je vous demande. Bonne dame,
 » ne croyez pas les envieux qui médifent
 » de moi. α

En effet , les médifans lui firent tort , comme nous le verrons dans la fuite. Cette pièce fut apparemment composée lorsqu'ils commençoient à répandre des nuages de mauvais augure.

Voici un poëme en l'honneur de sa maîtresse , plus intéressant par l'invention , par les images , & par le style , que toutes les autres pièces. C'est un tableau vraiment poétique , où des traits du génie se font remarquer. Il a pour titre *Lo carros* , faisant allusion à l'usage établi alors en Italie , d'arborer sur un chariot le principal étendard : les combattans n'avoient rien plus à cœur , les uns que de défendre ce chariot , & les

autres que de s'en rendre maîtres. L'idée d'une guerre entreprise par jalousie, contre l'héroïne du troubadoür, & soutenue avec gloire, paroîtra moins surprenante, si l'on se rappelle comment *Bel-cavalier* savoit manier les armes.

» Les dames de ce pays veulent com-
 » mencer une méchante guerre, à l'exem-
 » ple des *vilains* (des payfans) qui se
 » révoltent contre leur seigneur. Elles
 » veulent, soit en plaine, soit en mon-
 » tagne, construire un château avec des
 » tours. Car l'honneur de madame Béa-
 » trix, amoureuse de la gloire, s'est tel-
 » lement élevé au-dessus d'elles, que
 » toutes sont résolues d'élever étendard,
 » guerre, feu, fumée & poussière.

» Déjà la Commune s'assemble pour
 » faire des murs & des fossés. Les vieilles
 » accourent au signal, furieuses d'avoir
 » perdu leur jeunesse, leur beauté & leur
 » mérite. Que de joutes la fille du mar-
 » quis d'Este n'aura-t-elle pas à soutenir?

» car elle est en possession de toutes les
 » courtoisies & vertus : elle ne veut pas
 » plus rester en-paix que son pere, quand
 » une fois il se trouve au combat.

» Les dames de Verceil ont dessein de
 » venir à l'armée. Agnès de Lantu &
 » de Vintimille s'empresse de recouvrer
 » son honneur. Elles accourent en cette
 » ville, qu'elles nomment Troie. Mada-
 » me de Savoie en a reçu le gouverne-
 » ment.

» Elles veulent que Béatrix leur ren-
 » de la jeunesse par de-là le mont Cénis.
 » Les comtesses invitent la nouvelle
 » ville à guerroyer sans cesse la dame ;
 » qui est si belle & si bonne, qui leur
 » ôte la beauté, & dont le teint est in-
 » comparable.

» La gouvernante annonce fièrement
 » qu'elle donnera bataille. Elle sonne la
 » cloche. La vieille Commune avance en
 » hâte. Madame de Savoie assigne à
 » chacune son poste. Elle se plaint que

» madame Béatrix est devenue maîtresse
 » souveraine de tout ce que la Com-
 » mune possédoit ; elle dit que si elle ne
 » le rend pas , il y aura bien du sang
 » répandu.

» Toutes leurs forces sont rassemblées.
 » Elles sortent de la ville ; elles font mar-
 » cher le chariot qui porte leur éten-
 » dard ; elles s'arment de cuirasses & de
 » carquois. Le combat commence. On
 » ne doute point que Béatrix ne perde
 » bientôt toute sa gloire. Mais fussent-
 » elles quatre contre une , elles n'y ga-
 » gnèrent rien.

» Les voilà qui font tendre engins ,
 » trébuchets & mangonaux. Elles allu-
 » ment le feu grégeois , font voler des
 » dards , sapent les murs avec des béliers.
 » L'héroïne aux nobles manières ne veut
 » pas se rendre.

» Elle monte à cheval , armée de sa
 » seule vaillance , sans cuirasse ni pour-
 » point. Elle se précipite dans la mêlée ;

» portant une mort certaine à quiconque
 » se présente. Elle ferre ses ennemies,
 » les frappe impétueusement, les met en
 » déroute. La vieille Commune est conf-
 » ternée. Béatrix les poursuit jusques
 » dans leur Troie, & les y enferme. «

Plus de tels éloges étoient agréables à la princesse, plus les envieux du troubadour s'efforçoient de le ruiner dans son esprit. On connoît la perfide adresse des courtisans, pour saisir un endroit foible où ils puissent porter le coup fatal. La vanité domine la plupart des femmes, & que ne peut-elle pas au sein de la cour ? C'est le ressort qu'ils mirent en jeu. En présence de toutes les dames, ils dirent à Béatrix : » Qui est donc ce
 » Rambaud de Vaqueiras, quoique le
 » marquis l'ait fait chevalier, pour aimer
 » si haute dame que vous êtes ? Sachez
 « que cela ne fait honneur ni à vous ni
 » au marquis ? « Enfin, selon le langage naïf de l'historien provençal, *tant médi-*

rent de côté & d'autre, comme font les méchantes gens, que madame Béatrix s'en courrouça contre Rambaud. Et quand il la prioit d'amour & lui crioit merci, elle n'entendoit point ses prières : au contraire, lui disoit qu'il devoit porter son amour à d'autres dames qui fussent faites pour lui, & qu'elle n'auroit jamais autre chose à lui dire.

Le bonheur de Vaqueiras se dissipe comme un songe. Un noir chagrin le dévore. Il cesse de chanter l'amour ; & le dépit lui dicte ce sirvente injurieux contre le beau sexe :

» Soyez beau, gentil, généreux, &
 » ne foyez pas riche : toutes vos bonnes
 » qualités ne vous serviront de rien
 » Mais avec de l'argent, un homme de
 » la plus vile espèce, méchant, puant,
 » fera bien venu auprès des dames. Elles
 » me feroient toute sorte de caresses &
 » d'embrassades, que je ne voudrois au-
 » cun commerce avec ces femmes fauf-

» ses, que Dieu confonde. Je n'ai
 » pas les femmes en haine ; & qu'on ne
 » croie point que je me plaise à en dire
 » du mal. Je souffre de les voir prodi-
 » guer leurs charmes à gens qui en sont
 » indignes. Aussi dès que je pourrai
 » sortir de leurs mains, je n'y retournerai
 » pas de si tôt. α

Dans quelques autres pièces, le troubadour se plaint avec amertume de l'infidélité dont il accuse sa dame. De telles injures paroissent impardonnables. La réconciliation se fit néanmoins avec une singulière facilité.

A la cour du marquis Boniface arrivèrent deux jongleurs de France, qui jouoient parfaitement du violon. Un jour qu'ils exécutèrent une *stampide*, dont tout le monde fut enchanté, Vaqueiras, loin de partager le plaisir commun, demouroit plongé dans la tristesse.
 » Qu'avez-vous, seigneur Rambaud, lui
 » dit Boniface ? Pourquoi ne pas vous

» réjouir à entendre de si beaux airs , &
 » à voir une si belle dame qu'est ma
 » sœur , la plus brave du monde , & qui
 » vous a retenu pour son serviteur ? « —

Je n'ai pas sujet d'être joyeux , répon-
 dit-il séchement. Le marquis en favoit
 la raison. Résolu de lui rendre le repos
 & la joie , il dit à sa sœur : » Pour l'a-
 » mour de moi & de toute la compa-
 » gnie , je veux que vous daigniez prier
 » Rambaud de s'égayer pour l'amour de
 » vous , de se réjouir & de chanter com-
 » me il faisoit auparavant. « On voit que
 la galanterie du poëte n'étoit point de
 nature à exciter les soupçons. La dame
 se rendit complaisante aux vœux du
 marquis.

Vaqueiras , encore plus docile aux
 ordres de sa maîtresse , composa une
 chanson qu'elle lui avoit demandée. Les
 couplets en sont de dix-huit vers , dont
 plusieurs de deux syllabes , & qui riment
 tous , excepté trois , en *a* muet. On lui

donne le nom de *stampide*, dont il ne reste que cet exemple. L'air étoit le même qu'avoient joué les jongleurs. Voici la substance de cette chanson :

» Le premier de mai & les rians apa-
 » nages ne peuvent me plaire, tant que
 » je ne recevrai point de votre part un
 » joyeux messager, qui fasse mourir de
 » rage les jaloux. Ne les faites pas rire,
 » je vous prie, à mes dépens. Je ne sur-
 » vivrois point au jour funeste que je
 » vous aurois perdue ? Mais comment
 » vous perdre, sans vous avoir ? Je n'ai
 » jamais fait que vous aimer, vous dési-
 » rer & vous craindre. « Il fait ensuite
 les plus grands éloges de son *Bel-cavalier*,
 & lui jure l'amour le plus ardent.

Ces aventures précédèrent l'an 1204, époque où va s'ouvrir une scène qui intéresse encore davantage.

Innocent III, dont nous avons raconté ailleurs les entreprises contre le malheureux comte de Toulouse, faisoit

prêcher en France une croisade contre les Turcs. Le comte de Champagne en devoit être le chef. Il mourut. On choisit pour lui succéder le duc de Bourgogne & le comte de Bar ; mais l'un & l'autre ayant refusé , on eut recours au marquis de Montferrat. Frere du fameux Conrad , qui , dans les croisades précédentes , étoit devenu prince de Tyr , & avoit été proclamé roi de Jérusalem peu de jours avant sa mort , Boniface devoit être porté plus qu'un autre à cette expédition. Il accepta le commandement , passa en France où il prit la croix , & concerta l'entreprise avec les principaux seigneurs du pays.

Le troubadour saisit l'occasion de célébrer son protecteur. L'enthousiasme des croisades semble respirer dans sa pièce :

» On peut voir maintenant que Dieu
 » se plaît à récompenser les bons. Il a
 » élevé la gloire du marquis de Mont-

» ferrat , si haut par dessus les plus bra-
 » ves , que les croisés de France & de
 » Champagne l'ont demandé au ciel ;
 » comme le meilleur de tous pour recou-
 » vrer le sépulcre. Ce preux marquis ;
 » Dieu lui a donné de courageux vas-
 » saux , de grandes terres , de grandes
 » richesses , pour lui assurer plus de suc-
 » cès

» Celui qui fit l'air , le ciel , la terre ;
 » la mer , le chaud , le froid , le vent ,
 » la pluie & le tonnerre , veut que nous
 » passions tous la mer à sa suite ; comme
 » Gui , Gaspard & Melchior * allèrent à
 » Bethléem , où les Turcs nous enlèvent
 » plaines & montagnes , *sans que Dieu*
 » *dise un mot* Puisse S. Nicolas gui-
 » der notre flotte ! Que les Champenois
 » dressent leur bannière. Que le marquis
 » crie *Montferrat* ; que le comte Bau-

* C'est ainsi qu'on appeloit alors les trois Mages.

» douin crie *Flandre* *. Que chacun
 » frappe si rudement qu'il brise lances
 » & épées. Nous aurons bientôt mis les
 » Turcs en déroute Que le vail-
 » lant roi d'Espagne fasse des conquêtes
 » sur les Maures, tandis que le marquis
 » tiendra la campagne & fera des sièges
 » contre le foudan.

» *Bel-cavalier*, pour qui je fais des
 » airs & des paroles, je ne fais si pour
 » vous je prendrai ou quitterai la croix.
 » Car vous me plaisez tant quand je
 » vous vois ! & je suis si affligé, quand
 » je ne vous vois pas ! «

Rarement l'amour affoiblissoit l'ardeur militaire, surtout dans les occasions de croisades : il excitoit plutôt les guerriers à se montrer dignes de leurs dames par de grands exploits. Vaqueiras fut cepen-

* Baudouin, comte de Flandre, étoit un des principaux croisés. Il fut élu empereur, après la prise de Constantinople.

tant fâché, selon l'historien, de s'embarquer avec le marquis. Il souhaitoit rester auprès de Béatrix; & il ne s'éloigna que parce qu'il y auroit eu de la honte à refuser. Du reste, on connoîtroit mal le cœur humain, si l'on croyoit les héros exemts de foiblesses.

Cette guerre, sanctifiée par les erreurs du siècle, déshonora le nom chrétien par la prise de Constantinople, au lieu de ruiner la puissance des musulmans. Les croisés partagèrent en 1204 leurs conquêtes. Le marquis de Montferrat eut le royaume de Salonique & l'île de Candie. Il enrichit Rambaud de Vaqueiras, qui toujours occupé de sa belle Béatrix, chanta ainsi ses regrets désespérés :

» Que me servent mes conquêtes ;
 » mes richesses & ma gloire ? Je m'esti-
 » mois bien plus riche, lorsqu'amant
 » fidelle, j'étois aimé. Je ne connois
 » d'autre plaisir que celui d'amour. Inu-

» tilement ai-je de grands biens , de
 » grandes terres. Plus ma puissance &
 » ma richesse augmentent , plus je sens
 » de douleur au fond de l'ame , éloigné
 » de mon *Bel-cavalier*. «

Une longue pièce très-curieuse , que l'on va lire , donnera cependant lieu de soupçonner le troubadour d'avoir eu peu de désintéressement. Il vante ses services au marquis , en homme qui sollicite de nouvelles récompenses. L'éloge de l'un & de l'autre est tourné d'une manière si naïve , & revêtu d'images si neuves pour nous , que je connois peu de morceaux plus dignes de cette histoire.

» Vaillant marquis, seigneur de Mont-
 » ferrat , je remercie Dieu dont vous
 » avez reçu tant d'honneur. Car nul
 » chrétien , portant couronne , n'a plus
 » conquis , plus dépensé , plus donné
 » que vous. En vous , j'ai trouvé un bon
 » seigneur , qui m'amourri , équipé , élevé

» d'un bas état assez haut ; qui de rien
 » m'a fait un chevalier prisé , agréé en
 » cour & loué des dames. Je vous ai
 » servi de bonne foi & de bon cœur. En
 » maints bons lieux , j'ai courtifé les
 » dames avec vous. J'ai avec vous che-
 » vauché en maintes guerres. J'y ai per-
 » du & gagné , reçu & donné des
 » coups Je vous ai aidé à conqué-
 » rir des empires , royaumes , duchés ,
 » terres étrangères , îles & comtés ; à
 » prendre des princes & des rois , à vain-
 » cre chevaliers armés , à forcer villes
 » & palais. Avec vous , j'ai chassé l'em-
 » pereur de Romanie , que vous avez
 » dépouillé pour donner l'empire à un
 » autre *. Et si par vous je n'étois élevé
 » en grande richesse , il ne paroîtroit pas
 » que j'eusse été avec vous , ni que je

* L'empereur de Romanie étoit Alexis Mur-
 zuphle. Les croisés donnèrent l'empire au com-
 te de Flandre.

» vous eusse servi. Vous savez, seigneur
 » marquis, que c'est la pure vérité. «

» Quand nous assaillions autrefois
 » Azaisrigo *, quatre cents chevaliers
 » vous poursuivoient à force d'éperons.
 » Avec dix compagnons seulement, vous
 » retournâtes sur eux ; & ils vous crai-
 » gnirent plus que la grue ne craint le
 » faucon. J'allai à vous, que vous aviez
 » grand besoin de moi. Nous relevâmes
 » le marquis Albert qu'on avoit désar-
 » çonné. J'ai été en dures prisons, pour
 » vous avoir utilement servi dans vos
 » guerres. Pour vous, j'ai livré beau-
 » coup d'assauts, brûlé nombre de mai-
 » sons, fait quantité de bons coups. Et
 » vous le savez, je n'en ai guère été
 » bien payé. A Messine, je vous couvris
 » de mon manteau : je vins bien à pro-

* Nom de lieu inconnu. Le marquis Boniface avoit soutenu une longue guerre contre la ville d'Assi. Notre poëte fait, sans doute, allusion aux événemens de cette guerre.

» pos au combat , dans le tems que
 » vous aviez au visage & à la poitrine
 » carreaux , lances , flèches , épées &
 » coutelas. Et quand vous prîtes Ron-
 » dasso , Paterno , Palerme , Calatagiro * ,
 » &c ; je fus le premier sous votre ban-
 » nière. «

» Puis quand vous allâtes à la croi-
 » sade , je n'avois point envie , Dieu me
 » le pardonne , de passer outre mer. Mais
 » pour me rendre à vos instances , je
 » pris la croix & fis ma confession
 » J'allai sous votre étendard vers Bla-
 » querne ** ; je portai des armes telles
 » qu'un Brabançon *** . Je combattis sur

* Après la mort de Tancrede , dernier roi
 de Sicile , de race normande , l'empereur Hen-
 ri VI enleva ce royaume au fils de Tancrede.
 Le marquis de Montferrat servit utilement l'em-
 pereur dans cette guerre.

** Palais à Constantinople.

*** Les Brabançons étoient pesamment ar-
 més.

» le perron au-dessous de la tour , & je
» fus blessé au travers de mon armure.
» Je combattis si près du palais , que le
» félon empereur grec fut abattu , ce
» méchant , qui avoit tué son frere en
» trahison. Quand il vit la fumée & la
» flamme , les murailles percées en plu-
» sieurs endroits ; quand il vous vit dans
» la campagne combattre à outrance ,
» gaiement & sans vous épargner , (vous
» n'étiez qu'un contre cent ;) quand il
» vit le comte de Flandre , les François ,
» Bretons , Allemans , Lombards , Bour-
» guignons , Espagnols , Gascons & Pro-
» vençaux , tous en bataille , infanterie
» & cavalerie ; cet empereur , ayant le
» cœur aux talons , ses vils Grecs se sau-
» vant de toutes leurs forces , sans tour-
» ner bride pendant plus d'une lieue ,
» nous les poursuivîmes comme le loup
» fait l'agneau. C'étoient des aiglons &
» nous des autours. L'empereur s'enfuit
» à la dérobée , nous laissant le palais de

» Bucaléon *, & sa fille si gentille. Vous
 » savez, & tous ceux qui sont avec vous
 » le savent, que je ne dis pas un mot que
 » de vrai. J'ajoute que votre renommée
 » s'est tellement accrue par mes vers &
 » mes chansons, qu'elle ira jusqu'à la
 » dernière postérité. Lorsque bon vassal
 » sert un bon seigneur, il lui en revient
 » honneur & récompense. C'est pourquoi
 » j'attends de vous bon profit & bons
 » présens. «

» Seigneur marquis, je veux vous
 » rappeler tous les hauts faits de vos
 » premières campagnes. Donner des le-
 » çons est notre devoir; & les faits écla-
 » tans de votre jeunesse doivent servir
 » d'instruction à ceux qui voudront en-
 » trer dans le chemin de la gloire. Votre
 » bravoure vous éleva tant, qu'on vous
 » loua comme seigneur, & moi, comme
 » bachelier. «

* Palais de Constantinople, selon Ducange.

» Souvenez-vous de mon attache-
» ment passé, des grandes actions que
» nous fîmes sur mer, lorsqu'au milieu
» du foupper, vous enlevâtes du plus fort
» retranchement, au marquis Malaspina,
» la dame Soldina : vous la donnâtes à
» Poncet d'Aquilane, qui étoit au lit
» malade d'amour pour elle. Qu'il vous
» souvienne du jongleur Aimonet, qui
» vous apporta des nouvelles de Jaco-
» bina, qu'on vouloit emmener en Sar-
» daigne pour la marier malgré elle :
» qu'il vous souvienne comme elle vous
» embrassa en prenant congé de vous,
» & vous priant d'une manière si tou-
» chante de la défendre contre l'injustice
» de son oncle. Vous fîtes monter à che-
» val cinq écuyers, des meilleurs. Nous
» courûmes la nuit, après foupper ; moi-
» même je l'enlevai du parc, & tout le
» monde pouffa de grands cris. Des fan-
» tassins & des cavaliers nous poursuivi-
» rent ; nous prîmes aussitôt le parti de

» nous sauver. Nous pensions être hors
 » de péril , quand nous voilà attaqués
 » par ceux de Pise. Voyant tant de che-
 » valiers nous ferrer de près, tant d'écus
 » briller, tant de bannières voltiger au
 » vent ; il ne faut pas demander si nous
 » eûmes peur. Nous nous cachâmes en-
 » tre Albergue & Final. Là nous enten-
 » dûmes de toutes parts sonner cornets
 » & clairons , & crier maints signaux.
 » Nous restâmes deux jours sans boire
 » ni manger. Nous en allant le troisième
 » jour , nous rencontrâmes au passage
 » douze voleurs ; & nous ne savions
 » quel parti prendre : car on ne pouvoit
 » les attaquer à cheval. J'allai contre eux
 » à pied. Je reçus un coup de lance ;
 » mais j'en blessai trois ou quatre , &
 » leur fis tourner le dos à tous. Mes com-
 » pagnons me joignirent ; nous forçâ-
 » mes les voleurs d'abandonner le pas-
 » sage ; & alors vous pûtes passer en
 » sûreté.

» Il vous souvient fans doute comme
 » nous dînâmes gaiement , quoique nous
 » eussions peu à manger , n'ayant qu'un
 » seul pain , & rien à boire. Le soir nous
 » arrivâmes à Nice chez Puclair. Il
 » nous reçut avec tant de joie , que si
 » vous eussiez voulu , il vous auroit fait
 » coucher avec sa fille Aiglète , au beau
 » visage. Vous le matin , comme bon
 » seigneur & brave baron , vous donnâ-
 » tes en mariage Aiglète à Gui Adhé-
 » mar de Monteil ; vous donnâtes de
 » même à Anselme Jacobina , & lui fitès
 » recouvrer son comté de Vintimille , en
 » dépit de son oncle qui l'en vouloit
 » dépouiller. «

» Si j'entreprendois , seigneur , de ra-
 » conter toutes vos grandes actions ,
 » dont je fus témoin , nous pourrions
 » être ennuyés l'un & l'autre , moi de
 » dire , & vous d'entendre. Plus de cent
 » pucelles vous ai-je vu marier à des
 » comtes , à des marquis , & à des ba-

» rons de haut rang , sans que jamais
 » jeunesse vous fit pécher avec aucune.
 » Plus de cent chevaliers vous ai-je vu
 » établir par don de fief , & cent autres
 » pareillement détruire & ruiner ; éle-
 » vant les bons , abaissant les faux & les
 » mauvais. Tant de veuves & tant d'or-
 » phelins vous ai-je vu consoler , &
 » tant de malheureux secourir , qu'ils
 » devroient vous mener en paradis , si
 » par merci on y peut entrer. Jamais
 » homme digne de grace ne fut refusé ,
 » quand il vous la demanda. Et pour
 » dire vrai , Alexandre vous laissa , sei-
 » gneur , sa générosité ; Roland , le dou-
 » zième pair , son courage ; & le preux
 » Bérard , sa galanterie & son beau
 » parler. Dans votre aimable cour ,
 » règnent toutes les vertus , la magni-
 » ficence des habits & la bonté des
 » armes , les trompettes , les jeux , les
 » violons & les chansons. Et jamais ne
 » vous plût portier , quand vous étiez à

» table , comme en ont les riches avants
» ricieux. «

» Je puis me vanter , seigneur , que
» j'ai su me bien conduire dans votre
» cour , donner , servir , être complaisant
» & discret. Je n'offensai jamais person-
» ne ; & nul ne peut me reprocher que
» jamais en guerre je voulusse m'éloi-
» gner de vous , ou que j'aie craint la
» mort , tant qu'il s'agissoit de travailler
» pour votre gloire. Tout le détail de
» votre vie m'étant connu , vous devez
» me faire plus de bien qu'à tout autre.
» Et cela est juste , seigneur marquis.
» Vous trouverez en moi témoin , che-
» valier & jongleur. «

Un lecteur attentif peut faire beaucoup de réflexions sur ce morceau. Il y observera , outre les traits qui caractérisent les anciennes mœurs , autant d'adresse que de simplicité. L'éloge du marquis rend excusable celui du troubadour. Rarement oseroit-on aujourd'hui

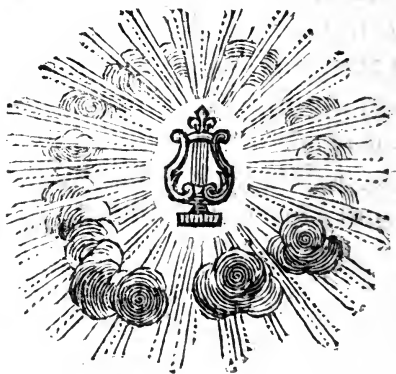
se louer soi-même de la sorte, quand même on le pourroit avec justice. Mais on ramperoit davantage, on demanderoit avec bassesse : & je doute qu'on en fût plus digne de faveur. C'est ainsi que dans Homère, les héros vantent leurs actions, leur mérite, & s'en font un titre pour demander ce qu'ils se croient dû.

Le marquis de Montferrat mourut en 1207, dans un combat contre les Turcs, laissant le Montferrat à Guillaume son fils aîné, & le royaume de Salonique, à Démétrius son cadet. Nous ignorons si Rambaud de Vaqueiras mourut avant ou après lui.

Dans une chanson de ce poëte, où il se plaint des rigueurs de sa maîtresse, je trouve un couplet remarquable :

» Le jour qu'amour fit choix de nous
 » deux, votre beauté m'inspira la fierté
 » du paon lorsqu'il contemple les couleurs
 » de son plumage, & que tout orgueil
 » leux il grimpe au haut des murs : il la

» conserve cette fierté, jusqu'à ce que
» baissant la tête, il voie ses pieds. Ainsi
» les doux semblans de ma dame m'en-
» flent de vanité & de joie, jusqu'à ce
» qu'elle me fasse la guerre par un non. »



X X V.

LE DAUPHIN D'AUVERGNE
& L'ÉVÊQUE DE CLERMONT.

D'où est venu le titre de Dauphin & comment de la maison de Vienne s'est-il transmis à celle d'Auvergne? Ces questions intéressent peu l'histoire des troubadours ; mais la nature de notre ouvrage nous permet de les éclaircir en peu de mots.

Les tournois , où chaque seigneur portoît sur son écu une marque distinctive , donnerent lieu probablement au titre dont il s'agit. Un comte d'Albon avoit pris un dauphin pour emblème. Il se signala dans les tournois. On vantoit le chevalier du dauphin. L'usage prévalut bientôt de l'appeler simplement le Dauphin ; & ce nom célèbre devint un titre de dignité pour ses descendans. Il

passa dans la maison d'Auvergne, selon Baluse & Charier*, par une fille de Guigues III, comte d'Albon & de Vienne, qui épousa Guillaume VII, comte d'Auvergne. Celui-ci ayant été dépossédé contre le droit de représentation, par Guillaume VIII, son oncle, n'eut qu'un apanage considérable, qu'il transmit à sa postérité; son fils porta le premier le nom de Dauphin, & ce titre nouveau distingua sa branche de celle de Guillaume VIII.

Le DAUPHIN D'Auvergne est le même troubadour dont nous avons déjà parlé, dans l'article de Richard, roi d'Angleterre. On a vu leurs querelles, & les pièces qu'ils écrivirent l'un contre l'autre. Nos manuscrits nous fournissent d'autres faits & d'autres morceaux curieux.

* Baluse, *Hist. d'Auvergne*; Charier, *Hist. du Dauphiné*.

Ils représentent le dauphin comme un chevalier accompli ; le meilleur en armes & en amour ; le plus courtois , le plus sensé ; qui fut le mieux composer des sirventes , des couplets , des airs & des tençons ; qui parloit enfin avec le plus de jugement & de grâce. Émule & protecteur des poètes , ils les attiroit en foule auprès de lui , les honoroit , les combloit de biens. Hugues Brunet , Pierre d'Auvergne & Perdigon eurent beaucoup de part à ses faveurs.

La sagesse que lui attribue l'historien provençal , ne s'accorde ni avec une prodigalité ruineuse , ni avec une injuste rapacité. Cependant , après avoir perdu en profusions plus de la moitié de ses biens , il en recouvra ou en amassa , dit-on , davantage par son adresse & son avarice. La magnificence dont il s'étoit fait trop d'honneur , le conduisit à un excès déshonorant : car les mœurs d'alors flétrissoient , surtout l'avarice , & sembloient mettre

la prodigalité la plus folle au premier rang des vertus.

Voici , selon nos manuscrits , une preuve de la lésine de ce Prince. Il étoit amoureux d'une dame nommée Marina , qui ayant demandé un jour au bailli de son amant , du lard pour fricasser des œufs , ne reçut que la moitié d'un jambon. C'est la matière d'une violente invective.

L'évêque de Clermont , frère du comte Gui cousin du dauphin , génie fatirique & turbulent , fit un couplet pour relever ce trait de lésine avec aigreur. Le dauphin , blessé au vif, se vengea en poëte furieux. Il chansonna l'évêque à son tour , lui reprochant ses amours avec une femme , dont il l'accuse d'avoir fait assassiner le mari , & ajoutant que , s'il n'étoit retenu par d'autres motifs , il tueroit volontiers un évêque extravagant.

Quelque nouvelle satire du prélat pro-

duisit le même effet que la première. Le dauphin riposta par un firvente terrible ; où il lui reproche de refuser la sépulture à ses meilleurs amis, si on ne le paye graffement ; d'exiger des riches mille sous pour une bière , & d'employer le tribut qu'il lève sur les morts à prolonger la guerre contre le roi. Il prie Dieu de le haïr , autant que l'évêque aime l'Angleterre. C'est par des trahisons qu'il a reconnu , ajoute-t-il , les bontés du roi de France , qui lui avoit promis de le tirer de l'état de frere religieux * , pour l'élever en dignité. Est-il étonnant qu'il manque aux rois & aux seigneurs , puisqu'il manque à Dieu & à sa profession ? L'envoi porte que le prélat médit de lui , tandis que lui il respecte le caractère du prélat : sans quoi il diroit tant de choses , qu'on le dépouilleroit de son évêché. Quel respect pour le caractère épiscopal !

* Il étoit chanoine d'Autun.

Il affuroit au commencement de la pièce, qu'il attendoit impatiemment le légat, pour faire déposer l'évêque. Dans l'ivresse de la passion, rien n'est plus facile que de se démentir soi-même.

Du reste, Robert évêque de Clermont, méritoit par sa conduite de très-grands reproches. Brouillé avec son frere le comte Gui, vraisemblablement parce que ce dernier avoit abandonné le roi d'Angleterre pour servir Philippe-Auguste, il saccagea ses terres, & ne manqua pas d'y lancer un interdit général, plus funeste souvent que les armes. Le comte recourut au pape Innocent III. L'archevêque de Narbonne eut commission de lui rendre justice. Après une courte réconciliation en 1199, les animosités & les violences se ranimèrent entre les deux freres. Le pape & Philippe-Auguste, avec toute leur autorité, eurent peine à en arrêter le cours.

Nous avons deux autres pièces du

prélat contre son frere. Dans l'une adressée au troubadour Pierre de Maenzac, il dit que tout le monde seroit perdu, si le pouvoir du comte égaloit son envie de nuire. » Je ne fais combien de fots & » d'ignorans, ajoute-t-il à la fin, me di- » sent des folies. Et si le bon roi Philippe » ne s'en mêloit, tel chante contre moi, » qui en pleurerait bien. «

Dans la seconde : » Le comte veut » enseigner à un évêque à donner des » bénédictions. Il seroit mieux d'appren- » dre lui-même à jouter dans un tour- » noi : car je ne crois pas qu'il en ait » jamais vu aucun. . . . Plût à Dieu que je » vécusse en honneur, jusqu'à ce qu'il sur- » passe Roland en bravoure. «

Revenons au dauphin d'Auvergne. Il sembloit né pour les querelles : il en eut une honteuse avec Pierre Pélissier, bourgeois de la vicomté de Turenne, dont l'historien provençal vante le courage ; la libéralité & la courtoisie. Ce bour-

geois acquit une considération au-dessus de son état ; vrai phénomène dans les siècles où le peuple n'avoit guère que l'avilissement en partage. Le vicomte de Turenne le fit bailli de toutes ses terres. C'étoit un emploi considérable, exercé ordinairement par les nobles. Le bailli assembloit les milices du ressort, publioit les ordres du seigneur, en poursuivoit l'exécution, faisoit la recette de tous les droits du domaine, passoit investiture aux acquéreurs, leur faisoit rendre hommage, &c. Il gouvernoit comme un ministre.

Le dauphin d'Auvergne, alors amoureux de la fille du vicomte, avoit besoin des services de Pélissier. Il le trouva prévenant & généreux : il empruntoit de lui, lorsqu'il venoit voir sa maîtresse ; mais empruntoit sans restituer. Pélissier demanda enfin l'argent qui lui étoit dû. Le dauphin affecta de méconnoître ses services, & cessa de fréquenter la maison

du vicomte, sans doute pour n'avoir pas à rougir de ses dettes ou à les payer. C'est ce que lui reproche le bailli dans un couplet, en ces termes :

» Je mande & ordonne au dauphin
 » de ne quitter sa maison, & d'y manger
 » beaucoup, de peur qu'il ne maigrisse.
 » Personne ne fait manquer plus indigne-
 » ment à un ami. Quand il a eu tiré in-
 » térêts & capital, les messagers & les
 » couriers ont cessé d'aller; plus de let-
 » tres ni de billets depuis long-tems. On
 » ne tint jamais plus mal ses promesses.
 » Mais il est jeune; il se corrigera. «

Une réponse grossière du dauphin fut tout le fruit de cette chanson. Il répliqua ainsi :

» Vilain courtois, (pour lui reprocher
 sa naissance & ses airs de noblesse,)
 » vilain courtois, après avoir dépensé en
 » folies & en débauches ce que vous a
 » laissé votre pere, croyez-vous donc
 » que je vous enrichirai de mon bien.

» en dépit de Dieu qui vous fit un fou
 » de nature ? Par ma foi , je vous jure
 » que vous n'aurez rien de moi. Allez
 » demander l'aumône comme un pèlerin.
 » Demandez-la en aveugle , & chantez
 » contre ceux qui vous la refusent. «

Ce ton de grossièreté , si propre à
 faire sentir combien la politesse a changé
 les mœurs , se trouve encore plus cho-
 quant dans deux satires du dauphin con-
 tre des jongleurs. On n'en supporteroit
 pas même l'extrait.

Le dauphin d'Auvergne mourut en
 1234, ainsi que l'évêque de Clermont ;
 devenu archevêque de Lyon en 1227.
 Nostradamus ne les a connus ni l'un ni
 l'autre.



X X V I.

BERTRAND DE LA TOUR.

UN couplet du dauphin d'Auvergne contre BERTRAND DE LA TOUR, & sa réponse au dauphin, font toute la matière de cet article. Ce sont des reproches mutuels sur leur façon de vivre.

Le premier reproche au second, qu'ayant été riche, puissant, valeureux, estimé, & ayant voyagé loin de son pays, il se renferme dans son château, avec ses autours & ses faucons; & que, lorsqu'il a vingt personnes chez lui, il croit tenir la fête de Noël ou de Pâques.

Bertrand répond, qu'il auroit mauvaise grace de vivre d'une autre manière, tandis que le dauphin lui donne l'exemple d'une vie encore plus retirée; suivant le proverbe, *Tel est le maître, tel doit être le valet.*

Il résulte de là que Bertrand étoit au service du dauphin , & qu'il cessa de vivre magnifiquement , lorsque celui-ci passa de la prodigalité à l'avarice qu'on lui reprochoit. Nos manuscrits donnent à entendre combien cette vie privée étoit honteuse dans l'opinion du temps ; car ils observent que le premier couplet fut fait lorsque Bertrand eut *quitté valeur & générosité.*



X X V I I.

DEUDES DE PRADES.

DEUDES DE PRADES, ainsi nommé du lieu de sa naissance, en Rouergue, fut chanoine de Maguelone. Homme sage, spirituel, lettré & composant bien, selon nos histoires manuscrites, il eut cependant peu de succès dans le monde ; ses chansons y furent mal accueillies ; parce qu'elles n'étoient point inspirées par l'amour.

Que veut dire l'historien provençal ? Une vingtaine de pièces qui nous restent de ce troubadour, sont pleines de galanterie & de sentimens amoureux ; écrites d'ailleurs avec plus d'élégance que bien d'autres, dont les auteurs eurent de la réputation. Deudes apparemment vécut loin des cours, de ce théâtre où les talens poétiques alloient chercher & la

gloire & la fortune. Aujourd'hui même le talent reste quelquefois dans l'obscurité, s'il n'a point l'art de se produire. Rien alors ne suppléoit à cet art ; ni l'imprimerie, qui répand au loin les ouvrages, ni le goût des lettres, qui excite la curiosité des lecteurs.

On jugera par les pièces suivantes, de la critique de l'historien & du mérite de notre poëte.

» Avec le doux printems qui renaît,
 » je veux faire une chanson nouvelle. La
 » joie d'un nouvel amour m'y invite. De
 » cette première joie vient l'espérance
 » d'une plus grande. Si je ne l'obtiens
 » pas, ce ne sera point ma faute. Mais
 » toujours j'implorerai celle que j'aime,
 » toujours j'adresserai mes vœux vers le
 » pays qu'elle habite.

» L'espérance me paroît si belle, que
 » j'y trouve la plus heureuse possession.
 » Content par le seul espoir, que je serai
 » heureux si, m'appelant mon doux ami,

» elle me dit jamais : *Je veux que pour moi*
 » *vous vous teniez en joie, & que nulle*
 » *crainte ne détourne votre cœur de m'ai-*
 » *mer!*

» C'est ce qui me plairoit bien à en-
 » tendre ; mais cela ne peut être , je le
 » fais. Une dame ne dit point ce qu'elle
 » souhaite. Plus elle veut en amour , plus
 » elle le cache par honneur ; plus elle
 » désire son ami , plus elle s'en fait prier.
 » Mais un beau semblant vaut mieux
 » que tout ce qu'elle pourroit dire.

» Qui se connoît en amour peut bien
 » juger qu'un beau semblant, qu'un doux
 » soupir ne sont point messagers de refus.
 » Mais celui-là veut être refusé , qui de-
 » mande ce qu'il possède. Aussi je con-
 » seille à tout amant véritable , de faire
 » ses demandes en prenant. «

Il appuie trop sur cette pensée , que son état du moins auroit dû lui interdire. Voici l'envoi :

» *Chanson* , va-t-en & ne t'arrête

» point ; va-t-en à Arles, où habite la
 » prouesse même. Le seigneur de cette
 » ville te protégera contre la perfide ra-
 » ce des méchans. Si tu veux prospérer
 » dans les bonnes cours, fais-toi amie
 » des deux freres Roquefeuille, en qui
 » réside mérite & vertu. «

Les villes d'Arles, d'Avignon & de
 Marseille, profitant de l'anarchie que la
 minorité du comte Raimond Bérenger
 occasionnoit en Provence, s'étoient éri-
 gées en républiques au commencement
 du treizième siècle. Un podesta choisi
 par le peuple gouvernoit Arles. Guil-
 laume Obriac le fut en 1213. C'est pro-
 bablement le seigneur dont il s'agit.
 Quant aux freres de Roquefeuille, ils
 possédoient le château de ce nom dans
 le diocèse de Nîmes.

Une autre chanson du chanoine trou-
 badour annonce un libertinage, qui
 pouvoit contribuer au peu de succès de
 ses pièces : car si le clergé méprisoit im-

punément les bienséances , on ne permettoit guère de profaner les idées sublimes de l'amour , tel que la chevalerie se le figuroit.

Quoiqu'il soit amoureux , dit-il , d'une dame belle & aimable , il est encore aimé d'une pucelle , (on donnoit ce nom aux femmes d'un état médiocre ,) & quand il trouve une fille de joie , il s'en amuse. Son amour n'en est pas moins courtois , pour être ainsi partagé. Après ce début , il parle fort librement de la manière dont il se comporte avec elles , selon leur différent état. La galanterie étoit pour les dames , la familiarité pour les bourgeoises , les filles de joie étoient traitées comme aujourd'hui. On le voit par les tableaux du poëte. Il dit au sujet de la dame : » Il n'y a point d'amour , » où règne l'intérêt , ni avec une per- » sonne qui aime les présens , & s'estime » heureuse , lorsqu'elle a tiré de son » amant des anneaux & des lacets. «

La mort d'Hugues Brunet, troubadour, est le sujet d'une pièce par laquelle nous finirons cet article.

» Le plaisir & l'amour doivent être
 » dans la douleur ; les hommes ne doi-
 » vent plus aimer la vie, puisque celui
 » qui mettoit en honneur courtoisie,
 » joie, chants & merci, a cessé de vivre.
 » Il chantoit si bien, que les rossignols
 » se taisoient d'admiration pour l'enten-
 » dre. *Aussi Dieu l'a-t-il pris pour son*
 » *usage.* Je prie Dieu de le placer à sa
 » droite. *Si la vierge aime les gens cour-*
 » *tois, qu'elle prenne celui-là.* «

Il faut avouer que ce chanoine, jusques dans ses idées singulières de dévotion, n'avoit rien que de profane. C'étoit un des grands malheurs de son siècle, que la religion portât l'empreinte des mœurs & des préjugés. Nous souhaiterions qu'il eût mieux réparé ce blasphème d'une de ses chansons galantes :
Je ne voudrois pas être en paradis, &

condition de ne point aimer celle que j'a-
dore.

Deudes de Prades n'a pas été connu de Nostradamus. Crescimbeni en fait mention, & cite les manuscrits qui contiennent sa vie & ses œuvres. Nous avons de ce troubadour un traité en vers sur la fauconnerie, dont il s'étoit fait une étude; traité où l'on trouve beaucoup de détails sur les maladies des oiseaux.



X X V I I I.

PEYROLS D'AUVERGNE.

CE troubadour fut un chevalier sans fortune , du château de Peyrols dans le pays du dauphin d'Auvergne , au pied de Roquefort. Il se concilia par sa politesse , sa douceur , & par une figure agréable , les bonnes grâces du dauphin , qui le retint à son service ; lui donna des chevaux , des armes , des habits ; & ne le laissa manquer de rien.

Une sœur de ce prince , femme de Bernard de Mercœur grand baron d'Auvergne , avoit des charmes dont Peyrols devint amoureux. Flattée d'être l'objet de ses chansons , elle n'étoit pas d'ailleurs insensible à son amour ; mais la vanité lui fit d'abord rejeter les vœux d'un homme trop au dessous d'elle.

Ses rigueurs font le sujet de plusieurs

pièces, telles que nous en avons tant vu, qui respirent l'humilité, la soumission & la tendresse. En voici quelques traits des plus remarquables.

« Le haut rang de ma dame me déses-
 « père ; mais je n'ai pas la force de
 « rompre mes chaînes : je fais comme le
 « joueur qui, pour courir après son
 « argent, achève de s'abîmer. Les
 « bois se parent de verdure, les oiseaux
 « par mille chants se répondent les uns
 « aux autres. Une insensible me fait
 « verser des larmes, au milieu des ris de
 « toute la nature. Rien ne peut cepen-
 « dant me détacher de celle que j'ado-
 « re. Souvent j'en dis du mal tout exprès
 « devant le monde ; je rabaisse son mé-
 « rite, pour voir ce que l'on en pense.
 « C'est à qui renchérit sur ses louan-
 « ges ; & je ne fais par là qu'augmenter
 « mon amour & mon mal. Mais ce tour-
 « ment me plaît, quand je contemple
 « ses beaux yeux, sa belle bouche, sa

» bonne grace, la fraîcheur de son visage. Plus je la considère, plus je la vois s'embellir. Aimer est tout mon bien, & fait toute ma gloire, &c. «

La comtesse de Mercœur, à demi-vaincue par une passion secrète, céda volontiers aux instances du dauphin, qui la sollicitoit en faveur du troubadour. Elle accepta son hommage. C'est le sujet d'une autre pièce, où se félicitant de son bonheur, il témoigne aussi sa crainte que la dame ne vienne encore à le mépriser.

Malgré ces apparences de modestie, il fut bientôt téméraire, au point d'offenser la comtesse, & de s'attirer une brouillerie. Le dauphin les réconcilia; & par une honteuse foiblesse, il se rendit coupable du déshonneur de sa sœur, qui ne devint que trop complaisante pour les désirs de Peyrols. Celui-ci eut l'audace de célébrer son triomphe.

» Il n'y a qu'un moment que la dou-

» leur me faisoit mourir. Maintenant je
 » ne changerois pas mon sort contre ce-
 » lui d'un empereur. Non , on ne peut
 » dire trop bien de l'amour. Quelques
 » maux qu'il fasse , il fait en dédomma-
 » ger celui qui le sert humblement. Belle
 » que j'adore , je trouve tant de plaisir
 » avec vous , que je vous suivrai en tout
 » lieu comme votre esclave. Content de
 » vous servir , je ne dirai mot , si vous le
 » voulez. Je fais bien cacher mon jeu
 » quand il le faut ; & si par fois je jette
 » les yeux sur vous , je les détournerai à
 » l'instant. Si l'on me parle de mes feux ,
 » amour m'ordonne de mentir. Et pour-
 » quoi , si j'aime , m'exposerois-je au
 » courroux de celle que j'aime ? Quel
 » changement , ô ciel ! la belle qui me
 » faisoit mourir , me comble à présent
 » de joie. «

Un bonheur dont il faut rougir doit
 être court , & avoir une mauvaise fin.
 L'intrigue de Peyrols avec la comtesse

fit tant d'éclat, que le dauphin, quoique complice du désordre, blâma publiquement sa sœur. Peyrols fut chassé de la cour; & la comtesse elle-même, soit par humeur ou par bienfaisance, l'accabla de marques de colère & de mépris.

On le voit désespéré dans une pièce, où il s'exprime en amant fidelle, résolu de tout souffrir plutôt que de renoncer à sa dame: il ira mourir à ses genoux, & cette mort lui paroîtra délicieuse. Mais ce langage passionné n'étoit sans doute qu'une tentative pour obtenir grâce. Le troubadour n'aimoit que ses plaisirs; libertin décidé, prodigue de belles protestations, que sa conduite démentit toujours. Il eut bientôt une nouvelle maîtresse, d'un rang inférieur à la première; il se félicita de son choix, comme d'un engagement heureux & éternel:

« J'ai prudemment restreint mon ambition. Amour ne vaut qu'autant qu'il

» est rendu. Sa perfection consiste dans
 » un retour mutuel de sentimens , d'é-
 » gards , de complaisances , entre l'a-
 » mant & l'amie , sans hauteur de part
 » ni d'autre. Jamais jẽ ne me détacherai
 » de celle en qui je viens de mettre mon
 » espérance : toujours je serai uni avec
 » elle de pensées , de paroles & de vo-
 » lontés. Les médifans ont voulu trou-
 » bler notre commerce ; & cent fois elle
 » a pleuré des coups qu'elle a reçus de
 » son mari. Elle fera d'autant mieux de
 » s'en consoler avec son voisin. Je n'en
 » veux pas dire davantage. Va , chan-
 » sonnette , va dire à ma belle & douce
 » amie que je n'aimerai jamais qu'elle ,
 » & mon cœur l'accompagnera en tous
 » lieux. «

Les plaintes succèdent à cet étalage
 de galanterie. Les caprices ou les ri-
 gueurs de sa maîtresse ont tout changé.

» Quand je songe à la folie que je fais
 » de soupirer si long-tems pour elle ,

» je suis sur le point de la quitter. Mais
 » le souvenir de ses charmes & de ses
 » vertus me rappelle aussitôt ; & au
 » moment que je crois pouvoir suivre
 » une autre passion , mon cœur s'inonde
 » pour elle d'un torrent d'amour , qui
 » pénètre de tous côtés comme l'eau
 » dans une éponge. «

Il n'en fut pas moins inconstant. Une
 marquise du Viennois lui fit oublier ses
 anciennes amies. Nouvelles chansons en
 son honneur , telles que les précédentes ;
 & probablement nouvelle infidélité.

Après une jeunesse perdue dans ces
 frivoles amours, Peyrols se livra comme
 tant d'autres libertins à la dévotion des
 croisades , lorsque l'empereur Frédéric I ;
 le roi de France Philippe-Auguste , &
 Richard roi d'Angleterre , entreprirent
 leur fatale expédition de la Terre-sainte.
 Nous avons de lui un poëme composé
 en Asie , après la mort de l'empereur.

» Puisque j'ai vu le fleuve du Jour ;

» dain & le saint sépulcre, je vous rends
 » grâces, Seigneur Dieu, de m'avoir
 » montré le lieu où vous naquîtes, &
 » j'en suis comblé de joie. Dieu nous
 » accorde bonne mer, bon vent, bon
 » navire & bon pilote ! car je veux
 » retourner vîte à Marseille. Adieu
 » vous dis-je, Acre, Sour, Tripoli, &
 » vous, sergens & hospitaliers. Le mon-
 » de va en décadence. Il avoit de bons
 » rois & de bons maîtres, dans les per-
 » sonnes de Richard & du roi de France.
 » Montferrat avoit un bon marquis, &
 » l'empire un empereur glorieux. Mais
 » ceux qui sont à leur place, (les deux
 » rois étoient sans doute déjà partis,)
 » je ne fais comment ils se comporte-
 » ront. Seigneur Dieu, *si vous m'en*
 » *croyez, vous prendriez bien garde à qui*
 » vous donneriez les empires, les royau-
 » mes, les châteaux & les tours : car
 » plus les hommes sont puissans, moins
 » ils vous considèrent. J'ai vu l'empe-

» reur faire un serment & ensuite se par-
» jurer.

» Vous, empereur, Damiette attend
» après vous ; & la tour blanche pleure
» votre aigle qui en fut chassé par un
» vautour. Bien est lâche l'aigle qui se
» laisse prendre par tel oiseau. La gloire
» du foudan vous couvre d'ignominie ;
» & votre déshonneur emporte notre
» ruine , avec la décadence de la foi
» chrétienne. « (Ceci regarde vraisem-
» blablement Henri VI , cet empereur si
» digne de reproches , surtout pour avoir
» tenu prisonnier & rançonné le roi Ri-
» chard.)

Au retour de la croisade , Peyrols se maria à Montpellier , où il mourut. Ses chansons galantes sont au nombre de vingt-quatre. Il a laissé de plus cinq tençons. La plus remarquable est entre l'Amour & le poëte : il la composa étant sur le point de se croiser.

L'Amour commence par lui repro-

cher d'avoir renoncé à lui & aux chansons.

P E Y R O L S.

» Je vous ai long-tems servi sans re-
 » proche, & cependant sans la moindre
 » récompense. «

L' A M O U R.

» Avez-vous donc déjà oublié l'accueil
 » gracieux & tendre, qu'une dame vous
 » fit l'autre jour par mes ordres? Vous
 » êtes un volage; & qui l'auroit cru, au-
 » ton gai & amoureux que vous preniez
 » dans vos chansons? «

P E Y R O L S.

» Amour, j'aimai ma dame du pre-
 » mier instant que je la vis; je l'aime
 » encore de même, mais sans folle pen-
 » sée. Bien des amans me donnent
 » l'exemple. Ils pleurent en Syrie leurs
 » amies; & ils auroient été bien con-
 » tens de rester ici, si ce n'étoit la croi-
 » sade contre Saladin. «

» Ce n'est pas vous qui chasserez de
 » la tour de David les Turcs & les Ara-
 » bes. Ne songez qu'à chanter & aimer.
 » Que voulez-vous aller faire à la croi-
 » sade , quand les rois n'y vont pas
 » eux-mêmes ? Voyez comme ils s'occu-
 » pent d'autres guerres , & comme les
 » barons cherchent aussi des prétextes
 » pour se dispenser de partir. «

P E Y R O L S.

» Si je vous manque , c'est bien mal-
 » gré moi. Un autre devoir m'appelle.
 » Je prie Dieu de me conduire à la
 » Terre-sainte , & de mettre bientôt la
 » paix entre les deux rois (de France &
 » d'Angleterre.) «

Dans une tençon avec Bernard de Ventadour , celui-ci prétend qu'on doit chanter quand même on est maltraité par sa maîtresse ; & Peyrols répond , qu'il ne veut point jeter ainsi les chançons au vent.

Sa légéreté en amour paroît dans une tençon , où il demande au dauphin d'Auvergne, si un amant doit plus aimer sa mie après en avoir tout obtenu. Le dauphin répond que la jouissance doit augmenter l'amour. Peyrols dit au contraire qu'elle éteint l'amour pur & parfait. La tendresse d'un véritable amant , selon le dauphin , ne fait que s'échauffer par la reconnoissance ; & il n'y a qu'un amant peu courtois qui se refroidisse pour sa dame , lorsqu'elle ne lui a rien laissé à désirer. » Je ne fais , répond Peyrols. En tout cas , je lui conseille , s'il ne l'aime plus tant , de faire toujours semblant de l'aimer davantage. — Je vois , dit le dauphin , que vous jugez du cœur des autres par le vôtre qui ne vaut rien. »

Les dernières tençons roulent encore sur des jouissances , plus ou moins fréquentes , plus ou moins disputées ; matière digne d'une plume libertine.

X X I X.

ALBERT, *marquis de Malaspina.*

ALBERT étoit de la maison des marquis de Malaspina, une des plus illustres de la Lombardie. Nos manuscrits le dépeignent comme un homme vaillant, courtois, libéral, bien appris & bon troubadour. Bembo, Marius Equicola, Crescimbeni, l'ont célébré & l'ont mis au nombre des principaux poètes de son tems. Il florissoit vers la fin du douzième siècle, étant contemporain de Rambaud de Vaqueiras. Une tençon fort curieuse avec ce dernier en est la preuve.

Le marquis Albert demande à Rambaud, s'il est vrai qu'il a été congédié par une maîtresse, pour laquelle il avoit fait inutilement des chansons, & qui l'avoit attaqué dans un sirvente ?

RAMBAUD.

» La trompeuse s'est éloignée de moi.
 » Je pense que vous feriez bien de l'é-
 » poufer ; car je lui trouve beaucoup de
 » rapports d'humeur & d'inclination avec
 » vous , qui tant de fois avez sacrifié
 » votre parole & vos sermens à votre
 » intérêt ; vous à qui les Génois repro-
 » chent d'avoir volé sur les grands che-
 » mins. Et les Milanois ne l'ignorent
 » pas. «

ALBERT.

» Si je me suis adonné au pillage , ce
 » n'est point par envie de thésauriser ,
 » mais pour avoir le plaisir de don-
 » ner Vous , Rambaud , je vous ai
 » vu , dans la Lombardie , aller à pied
 » comme un méchant jongleur ; malheu-
 » reux en amour , ainsi qu'en fortune.
 » Alors c'eût été une belle aumône de
 » vous donner à manger. Rappelez-vous
 » dans quel état je vous trouvai à Pa-
 » vie. «

R A M B A U D.

» Vous êtes le premier homme du
 » monde pour calomnier, pour faire
 » toute sorte de méchancetés, & le der-
 » nier en mérite & en valeur. »

A L B E R T.

» Et vous, vous avez bien fait une
 » autre folie, de quitter le métier de
 » jongleur qui vous mettoit à votre aise,
 » pour devenir chevalier. Cette nou-
 » velle profession vous a donné des pei-
 » nes étranges ! depuis que vous avez
 » pris un courfier au lieu d'un rouffin,
 » vous n'avez fait encore coup de lance
 » ni d'épée. »

R A M B A U D.

» Pour vous, vous ne savez que ten-
 » dre des pièges à vos alliés, & manquer
 » de foi à ceux qui vous servent. Si je ne
 » vauz pas Olivier en amour, vous êtes
 » bien loin de valoir Roland. »

J'ai peine à concevoir que le marquis
 de Malaspina ait pu écrire cette pièce

où

où il est si maltraité. Sans doute on a mis sous son nom les couplets des deux antagonistes. Les guerriers ne rougissoient point alors du pillage & des violences. Ils s'en faisoient un jeu ; ils s'en faisoient même un mérite , lorsqu'ils consacroient à de vaines profusions le fruit de leurs brigandages. Les vols de grands chemins , reprochés au marquis , supposoient du moins quelque bravoure ; & dans l'état continuel de guerre , où l'on étoit alors , de voisin à voisin , on s'accoutumoit à les regarder comme un droit des gens. Mais que dire du reproche de mauvaise foi & de parjure ?

Un dialogue naïf du troubadour avec sa maîtresse , étant unique en son genre , mérite d'être présenté au lecteur.

» Je me recommande à vous , ma-
 » dame. Jamais je n'ai rien tant aimé
 » que vous. — Ami , je vous dis & vous
 » promets que je ferai ce que vous sou-
 » haitez. «

» Vous tardez trop, madame. — Ami,
» vous n'y perdrez rien. «

» Je vous jure ma foi, madame, que
» j'en mourrai si vous différez d'un mo-
» ment. — Ami, songez que je vous
» aime de bonne foi & de tout mon
» cœur. «

» Ayez donc pitié de moi, madame. —
» Aussi aurai-je, ami. «

» Je suis tant réjoui & amoureux pour
» l'amour de vous, madame! — Mon
» joyeux ami, mon cœur sans cesse est à
» vous. «

» Donnez-le moi donc, madame. —
» Oui, j'y consens, mon bel & bon
» ami. «

» Je mets en vous toute ma con-
» fiance, madame; pour vous je m'é-
» gaye & fais des chansons. — Ami,
» vous avez bien raison; car vous savez
» combien je vous aime. «

» Quelle preuve en aurai-je, mada-
» me? — Ami, je vous en donne ma foi, «

» Ces mots, madame, soulagent toutes mes peines. — Ami, c'est par la patience & la soumission qu'il faut que les loyaux amans parviennent. «

» Madame, mon mal me devient insupportable. — Eh bien, ami, je vous retiens par ce baiser. «

» Je me livre à vous, madame, les mains jointes en toute humilité. — Marquis, tu portes vraiment trop loint tes prétentions. «

» C'est que je vous aime à l'excès. — Marquis, tu perds l'esprit. «

» Madame, je meurs d'envie que vous vous donniez à moi. — Je m'en garderai bien, marquis. «

» Quelle folie à vous ! Vous ne vous en repentirez point, madame. — Je ne m'y fie pas, marquis. «

Nous avons quelques pièces modernes en ce genre, qui sont goûtées de tout le monde. La naïveté plaît dans les siècles mêmes de raffinement.



X X X.

OGIER ou AUGIER.

CE troubadour est nommé dans nos manuscrits Ogier, Ogiers de Vienne, Augier & Ugier de Saint-Donat, bourg du Viennois. Il résida long-tems en Lombardie ; il fit de bonnes tençons & de bons sirventes, où il loua les uns & blâma les autres. Ses pièces prouvent qu'il florissoit vers la fin du douzième siècle. La première qui se présente est hérissée de jeux de mots, & pleine de rimes bizarres, d'où résulte autant d'obscurité que de mauvais goût.

» Je ferai toujours *serviteur*, pour
 » *desservir* en *servant* les lâches riches,
 » esclaves de leurs richesses, environnés
 » de leurs *conseillers* qui leur *conseillent*
 » de mépriser l'honneur. Aussi dans leurs
 » *cours*, *courtes de courtoisie*, personne

» ne peut-il indiquer par un signe de tête
 » un homme bien appris ; de façon que
 » moi-même , qui ne le suis guère , je
 » trouve que je le suis beaucoup , quand
 » je me rencontre avec eux Mais
 » j'ai vu le noble roi Frédéric faire tant
 » d'estime du mérite & de la vertu , &
 » les tant exalter , que je n'imagine pas
 » qu'il puisse *empirer* quand il auroit
 » l'*empire*. α

Le poëte se console ensuite de la corruption , dont la prospérité infecte les riches , par l'espérance que le roi Frédéric ne se prendra point à ce piège. Il fait l'éloge du marquis de Montferrat & de Raimond-Bérenger II comte de Provence , mort en 1162. Le roi qu'il célèbre est évidemment Frédéric I , qui eut le royaume d'Italie en 1151 , & parvint à l'empire en 1155.

Un autre sirvente a pour objet la mort tragique du vicomte de Beziers. Cet événement , raconté dans l'histoire du

Languedoc , (*t. 2. l. 19.*) est si remarquable qu'il mérite de nous arrêter quelques instans.

Raimond Trancaval , vicomte de Beziers , étoit allé au secours d'un de ses neveux attaqué par ses ennemis. Pendant la marche , un bourgeois de Beziers prit querelle avec un chevalier , & lui enleva un cheval de charge. Irrité de cette offense , animé par les autres chevaliers , le gentilhomme porta ses plaintes au vicomte , demandant réparation de l'insulte. Les chevaliers menaçoient même Trancaval de l'abandonner , s'il ne rendoit prompte justice. Il leur livra donc le bourgeois , qu'ils punirent aussitôt d'une peine légère en apparence , mais propre à le déshonorer pour le reste de ses jours. Tous les bourgeois de Beziers résolurent d'en tirer vengeance. Dès que la campagne fut finie , & le vicomte de retour , ils le supplièrent de réparer la honte qui rejaillissoit sur le

corps de la bourgeoisie. Naturellement honnête & civil, Francaval leur répondit avec douceur qu'il prendroit conseil des principaux habitans ; & il assigna volontiers un jour pour réparer ce que les circonstances l'avoient obligé de faire. On parut content de sa réponse. Le jour venu (c'étoit un dimanche 15 octobre 1167,) il se rend à l'église de la Madeleine, suivi de sa cour. Les principaux habitans arrivent, armés de cuirasses & de poignards sous leurs habits. Celui qui se prétendoit offensé, s'avance le premier, & dit au vicomte : *Voici un malheureux ennuyé de vivre, puisqu'il ne peut le faire qu'avec honte. Dites-nous maintenant, monseigneur, voulez-vous réparer le mal qu'on m'a fait ?* Le vicomte répond honnêtement qu'il est prêt à s'en rapporter là-dessus au conseil des seigneurs, & à l'arbitrage des citoyens, comme il l'avoit promis. *Vous diriez fort bien,* répliqua le bourgeois, *si notre hon-*

te pouvoit recevoir quelque réparation ; mais cela étant impossible, elle doit se laver dans votre sang. Aussitôt les conjurés tirent leurs armes, se jettent en furieux sur leur seigneur, & l'assassinent devant l'autel avec ses amis & ses barons, malgré les efforts de l'évêque, qui eut les dents cassées en le défendant. Tant la passion de la vengeance étoit vive & atroce !

Ogier déplore cet attentat dans un serment, où il dit :

» J'ai dans le cœur une si grande
 » affliction, que je ne pourrai de ma vie
 » assez pleurer la mort du preux, bon
 » & glorieux vicomte de Beziers, le
 » hardi, le courtois, le joyeux, le loyal
 » & le meilleur chevalier qui fût au
 » monde. Jamais si grand outrage ne se
 » fit à Dieu, comme celui qu'ont fait
 » les chiens de renégats qui l'ont tué....
 » Quelle horreur les grands & les petits
 » ne doivent-ils pas avoir, quand ils

» voient qu'on oublie un si bon sei-
 » gneur, son amour pour les siens, son
 » humanité envers tous ? Il est donc
 » mort ! Où pourrons-nous aller désor-
 » mais ? Mille chevaliers de grand ligna-
 » ge, & autant de dames de grand mé-
 » rite en seront désolés. « Il prie Dieu
 qui fit la sainte Trinité de lui-même, de le
 mettre dans le ciel.

Parmi les huit pièces d'Ogier, nous
 remarquerons encore un sirvente contre
 ceux qui préfèrent les vieilles femmes
 aux jeunes. Il le composa à l'occasion
 d'une tençon où Bertrand, inconnu d'ail-
 leurs, soutenoit à un jongleur, qu'il va-
 loit mieux faire l'amour aux vieilles,
 parce qu'avec elles on a toute liberté, &
 que des jeunes on n'a que des coquette-
 ries, ou des faveurs bien chères.

» Moi, (dit Ogier,) j'aime mieux les
 » careffes de la jeune que de la vieille.
 » Je ne peux souffrir le teint blanc &
 » rouge que les vieilles se font, avec

» l'onguent d'un œuf battu qu'elles s'ap-
 » pliquent sur le visage, & du blanc par
 » dessus : ce qui les fait paroître éclatan-
 » tes, depuis le front jusqu'au dessous
 » de l'aisselle. Une jeune femme
 » bien faite vaut mieux que cinq cents
 » vieilles ; & Bertrand, qui a soutenu le
 » contraire, en a menti. Je voudrois qu'il
 » eût la tête cassée. Il paye bien
 » chèrement sa folie avec sa vieille, flas-
 » que & dégoûtante. Je tiens pour
 » insensé les galant-amoureux d'un tel
 » visage peint ; & c'est grande honte à
 » une femme qui perd sa beauté, de
 » s'occuper encore de sa parure. Au lieu
 » de songer à son corps, dépérissant cha-
 » que jour, elle devrait s'occuper du sa-
 » lut de son ame, &c. «

La cause des jeunes n'avoit pas besoin
 d'être défendue, surtout avec si peu d'es-
 prit & d'agrément. Encore ai-je adouci
 quelque part les expressions.

XXXI.

ELIAS DE BARJOLS.

ELIAS, né à Payols en Agénois, étoit le fils d'un marchand. (Nostradamus en fait un gentilhomme.) Il avoit de l'esprit & une belle voix. Le métier de jongleur lui parut préférable au négoce ; & il s'associa pour l'exercer à un certain Olivier. On les vit bientôt dans les cours. Alphonse II comte de Provence, dont le regne commence en 1196 & finit en 1209, se les attacha par des établissemens solides. Il les maria, & leur donna des terres à Barjols dans le diocèse de Riez, d'où Elias a tiré son nom de Barjols.

Après la mort du comte, il devint amoureux de sa veuve, Garfende de Sabran, qui fut, selon nos manuscrits, l'objet de ses chansons tant qu'il vécut.

Nous avons de lui quatorze pièces, où l'on trouve beaucoup de sentiment malgré la contrainte extraordinaire de la rime. Voici une des meilleures.

» En quoi t'ai-je offensé, amour ?
 » Faut-il que la belle, unique objet de
 » mes vœux, me dédaigne & me tue ?
 » C'est toi qui en es cause. Cependant,
 » amour, après m'avoir tant tourmenté,
 » il conviendrait de me procurer un
 » beau plaisir de la beauté que j'adore.

» Si je meurs pour avoir désiré en
 » vain ce bienfait, on se reprochera
 » éternellement le refus d'une légère fa-
 » veur, qui pouvoit me sauver la vie.
 » Semblable à un pauvre, que le besoin
 » extrême fait solliciter un foible secours,
 » il me suffiroit qu'un seul jour, par ta
 » puissance, mes prières touchassent celle
 » qui me donne la mort.

» Mais tu ne veux pas qu'on puisse
 » dire, qu'une telle félicité ait été le
 » prix de ma constance douloureuse.

» J'avouerois presque cependant qu'elle
 » a raison. Car, quoique je me plaigne
 » de sa rigueur, un soir, il m'en sou-
 » vient, & ce souvenir m'est doux, elle
 » m'accorda une grace dont je mérite
 » de m'être mal trouvé, pour n'avoir pas
 » su en conserver la glorieuse jouissance.
 » En disant que je n'avois rien obtenu
 » d'elle, je n'ai pas dit vrai.

» Content de cette faveur, pourquoi
 » en ai-je recherché de plus grandes ?
 » Je meurs de honte & de chagrin d'a-
 » voir violé mes promesses. Combien ne
 » devois-je pas avoir à cœur de les te-
 » nir, puisque jamais elle ne m'avoit
 » comblé de tant de biens ? Je me suis
 » éloigné d'elle ! Ah ! quelle infamie de
 » m'être enfui, lorsqu'on me donnoit les
 » espérances les plus flatteuses.

» La connoissance me revient comme
 » au fou, à qui elle ne revient guère
 » qu'après que la folie l'a corrigé en le
 » perdant. Oui, je suis corrigé ; & si

» celle que j'aime vouloit Mais
 » doit-elle vouloir? l'oserois-je dire ?
 » Hélas! je trouve un reste de confian-
 » ce, que m'inspirent son esprit, son mé-
 » rite, sa courtoisie, son honnêteté &
 » son prodigieux savoir, »

Une autre pièce contient un éloge plus spirituel de la dame, qu'Elias exhorte à l'amour. Il se propose de choisir un ami digne d'elle ; & pour cela, il veut prendre parmi les meilleurs chevaliers, les perfections qui les distinguent, & les réunir dans une même personne.

» Je prendrai à Aimar sa politesse, à
 » Trincaleo sa gentillesse, à Randos sa
 » générosité, au Dauphin ses réponses
 » obligeantes, à Pierre de Mauléon sa
 » plaisanterie, au seigneur Beraud sa
 » bravoure, à Bertrand son esprit, au
 » beau Castillon sa courtoisie, à Nebles
 » sa magnificence dans les repas, (car
 » je ne lui trouve rien autre à prendre ;)
 » à Miravals ses chansons, à Pons de

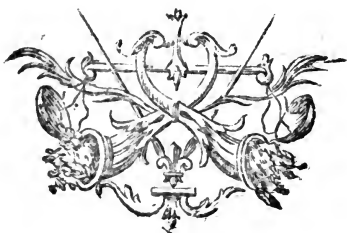
» Capdueil sa gaieté, à Bertrand de la
 » Four sa droiture. Un tel amant sera par-
 » fait: tous deux vous ne sauriez manquer
 » de vous aimer à cause de la ressem-
 » blance. «

Dans les pièces où il exprime son amour pour la comtesse Garfende, on voit les perplexités d'un amant timide & respectueux. » Il n'ose déclarer sa passion
 » à celle qu'il adore. L'amour le fait
 » espérer, & l'anime à la persévérance;
 » la raison le presse d'abandonner ses
 » poursuites. Il l'aimera, si elle l'approu-
 » ve; il l'aimera encore, dût-elle le trou-
 » ver mauvais. Quoi qu'elle fasse, il lui
 » sera toujours fidelle & soumis sans ja-
 » mais se plaindre. Toute la modestie,
 » toute l'humilité possible lui seroient
 » nécessaires, pour obtenir une dame de
 » si haut rang. Il bénit ses yeux & son
 » cœur, qui ont fait choix de la dame
 » la plus aimable. C'est folie de porter
 » ses vœux jusqu'à elle; mais il ne peut

» s'en détacher. Il prie l'humilité de di-
 » minuer la distance, que noblesse a mise
 » entre la comtesse & lui. Si les perfec-
 » tions de Garfende l'empêchent, pour
 » son malheur, de rompre ses fers, ce
 » qui le console, c'est qu'on ne perd ja-
 » mais sa peine à bien servir un bon
 » maître. Ah ! si merci lui faisoit un peu
 » remarquer tout l'amour qu'il n'ose faire
 » paroître ! sans doute, il verroit bientôt
 » la fin de ses tourmens. «

L'histoire ne nous apprend point quel fut le succès de sa passion ; mais comme plusieurs amans malheureux, il se dévoua pieusement à la solitude du cloître. Peut-être y fut-il entraîné par l'exemple de la comtesse, qui prit l'habit monastique en 1222, dans le monastère de la Celle. Il se fit moine chez les Hospitaliers de de S. Benoît ou Bénéfct d'Avignon. Ce fondateur est connu par le pont qu'il entreprit, ou dont il dirigea la construction, sur le Rhône. L'objet de son insti-

tut étoit de construire des ponts sur le même fleuve, & de servir dans les hôpitaux les ouvriers malades. De tels religieux, quelque bizarre que fût leur établissement, avoient alors l'avantage de se rendre utiles à la société. On les nommoit les *Freres Pontifes*, ou faiseurs de ponts. Celui du Saint-Esprit est un monument de leurs travaux.



X X X I I.

GAUCELM FAIDIT.

C E troubadour est un de ceux dont la vie est la plus longue dans nos manuscrits, c'est-à-dire, dont les aventures galantes sont écrites avec le plus de détails : car l'historien provençal aime à s'étendre sur cet objet, & passe toujours légèrement sur les autres.

GAUCELM FAIDIT étoit le fils d'un bourgeois d'Uzerche, bourg du diocèse de Limoges. Il eut une jeuneffe fort libertine, & se ruina par la passion du jeu. Manquant de ressources, il embrassa le métier d'histrion & de jongleur. Tout ce qu'il gagnoit, il le dissipoit en bonne chère, mangeant & buvant beaucoup ; ce qui le rendit gras outre mesure. Il épousa une fille publique du bourg d'Alest (sans doute Alais)

de la seigneurie de Bernard d'Anduse, dans la marche de Provence. Cette fille, nommée Guillelmette Montja, étoit belle, spirituelle, assez instruite, & chantoit les chansons de Gaucelm.

Il courut le monde une vingtaine d'années, sans avoir de réputation, par conséquent sans trouver beaucoup d'accueil. Enfin il acquit le nom de troubadour; & le succès de ses chansons le fit rechercher par le comte de Poitou Richard, fils de Henri II roi d'Angleterre, & son successeur en 1189. Faidit devoit être encore très-jeune, à en juger par une pièce de son recueil, qui ne peut avoir été faite qu'en 1260.

L'ambition de faire d'illustres conquêtes en amour, égaloit alors celle de briller par le talent poétique. Marie de Ventadour étoit, dit l'historien provençal, *la dame la plus estimée qui fut jamais dans le Limousin, celle qui s'attacha le plus à faire le bien, & qui se défendit le mieux*.

de faire le mal : elle se conduisoit toujours suivant la raison , & ne fit jamais aucune folie. Faidit eut l'audace de lui adresser des vœux. Elle y parut sensible ; comme faisoient en pareil cas presque toutes les dames , pour devenir les héroïnes d'un troubadour ; mais il s'aperçut bientôt que la réalité répondoit mal aux apparences.

Dans plusieurs chansons , il se plaint des rigueurs de sa dame ; il implore sa pitié , & le conjure de ne pas le faire mourir ; il dit qu'elle l'a *fait de rien* ; qu'il doit l'en remercier ; qu'il aimeroit mieux cependant en obtenir quelque don ; il la compare à la tarentule qui fait mourir en riant ; il souhaite même qu'un amant trompeur le venge , & la punisse de refuser un amant soumis & sincère ; il ne laisse pas de protester qu'il l'aimera toujours , quoiqu'il sache que c'est une folie.

On s'occupoit alors de la croisade , concertée entre Philippe - Auguste &

Henri II, pour rétablir le royaume de Jérusalem. Marie de Ventadour obligea Faidit de s'engager dans cette entreprise, lui témoignant que c'étoit un moyen de se rendre plus digne d'elle. Il ne balança point. Avant le départ, il composa une pièce par laquelle il dit adieu à la France, où il a été nourri, élevé & mis en honneur; exprimant son regret de quitter la jolie Limousine, & le pays qu'elle habite avec tant d'aimables dames; reprochant néanmoins à Philippe-Auguste, (dont les retardemens occasionnoient des murmures,) d'aimer mieux rester à Saint-Denis que marcher contre Saladin: il prie Dieu de conduire les pèlerins en Syrie, & d'y faire trouver le comte Baudouin & le preux marquis; (apparemment le comte de Flandre & le marquis de Montferrat.) Il dit dans une autre chanson que, s'il n'est point encore parti pour la croisade, c'est que le roi ne lui donne pas

les secours dont il a besoin : ce qui doit s'entendre de Richard, devenu roi d'Angleterre.

Enfin il s'embarqua. Arrivé à la Terre-fainte, toujours occupé de sa dame, il chanta qu'elle lui avoit fait passer la mer, qu'il brûloit d'envie de revenir, & qu'on lui préféroit un rival. Moins guerrier qu'amoureux, il précipita son retour. Ses efforts d'obéissance lui paroissoient assez dignes d'être bientôt récompensés. Mais il trouva sa maîtresse plus sévère que jamais. D'abord il s'en plaignit en chanson; se comparant à un homme précipité au fond de la mer, d'où l'on ne peut le retirer, & où il ne peut rester sans mourir. Le désespoir le porta ensuite à une résolution extrême. Il se présenta d'un air troublé à Marie de Ventadour. » Madame, lui dit-il, vous voyez » un amant hors de lui-même, trop ac- » cablé de vos rigueurs. Si vous ne vou- » lez pas y mettre fin, je suis résolu de

» ne vous plus voir. Peut-être trouverai-
 » je une autre dame qui me méprisera
 » moins. « Sans attendre la réponse, il
 fortit brusquement avec fureur.

Un poëte, après avoir défié l'objet
 de son amour, étoit capable de l'outra-
 ger par des satires, s'il se croyoit offen-
 sé. Marie de Ventadour le craignit appa-
 remment. Elle fit appeler madame Au-
 diart de Malamort, belle & aimable voi-
 sine; elle lui demanda conseil, & la pria
 de lui dire comment elle pourroit rete-
 nir le troubadour, sans lui rien accorder.
 La dame jugea qu'il ne falloit ni le ren-
 voyer ni le retenir. » Je trouverai, dit-
 » elle, le moyen de le détacher de vous,
 » de façon que vous n'ayez point à crain-
 » dre son inimitié & ses vengeances. «
 Elle expliqua son idée, qui parut très-
 bonne; & on pressa l'exécution.

De retour chez elle, madame Audiart
 envoya un messager courtois à Faidit,
 pour lui demander, Lequel il aimoit le

mieux, d'un petit oiseau dans la main ;
ou d'une grue volant dans les airs ? Cette
question pique la curiosité du trouba-
dour. Il monte à cheval, se rend chez
la dame, lui demande le mot de l'énigme.
» J'ai grande pitié de vous, lui dit-elle,
» sachant que vous aimez madame Ma-
» rie, qui ne répond à vos soins que par
» politesse, & parce qu'elle est flattée de
» vos chansons. Cette dame est la grue,
» & moi le petit oiseau. Vous savez que
» je suis noble, que j'ai de la jeunesse &
» des talens, & si dit-on que je suis fort
» belle. Jamais je n'ai rien promis ou
» donné à aucun amant ; jamais je ne
» trompai & ne fus trompée. J'ai envie
» d'être aimée par un homme qui me
» mette en honneur & en réputation.
» Vous avez pour cela tout le mérite
» & toute la célébrité nécessaire ; com-
» me aussi je peux vous payer de tout
» ce que vous aurez fait pour moi. Je
» vous veux donc pour mon serviteur &

» mon

5 mon amant. Je vous ferai don de moi
 6 & de mon amour ; pourvu que vous
 7 preniez congé de madame Marie , &
 8 que vous fassiez une chanson , dans
 9 laquelle , vous plaignant d'elle poli-
 10 ment , vous lui direz que puisqu'elle
 11 ne veut pas de vous , vous avez trou-
 12 vé une autre dame franche , loyale &
 13 de grand mérite , qui vous aimera. «

Ce discours , quoique inventé sans
 doute par l'historien provençal , peint au
 naturel la simplicité qu'on joignoit alors
 à la galanterie. Une proposition si enga-
 geante , & la beauté de la dame , & ses
 regards amoureux , firent une telle im-
 pression sur l'ame du poëte , qu'il ne fut
 d'abord où il en étoit. Revenu à lui , il
 lui témoigna la plus vive reconnoissan-
 ce , promit de se soumettre à ses volon-
 tés , de se donner à elle , de ne chanter
 qu'elle. L'engagement pris de part &
 d'autre , Faidit se retira comblé de
 joie & de satisfaction , & composa la

chançon qu'on exigeoit pour madame de Ventadour.

» Il feroit mort, dit-il dans cette pièce,
 » des maux qu'il a soufferts ; s'il ne s'é-
 » toit aperçu que la dame qui en étoit
 » cause le verroit s'éloigner d'elle, fans
 » regretter ni lui ni ses chançons. Il est
 » réfolu de fe détacher de cette dame,
 » quoiqu'il préférât les rigueurs aux fa-
 » veurs d'une autre. Ce n'est que pour
 » ne plus la fatiguer de fes importunités,
 » qu'il accepte les propositions de la da-
 » me, qui lui a fait dire par un melfager
 » courtois, qu'un petit oifeau dans la
 » main vaut mieux qu'une grue dans les
 » airs. «

Madame Marie fut fort aife d'enten-
 dre cette chançon. Madame Audiart ne
 le fut pas moins du succès de fon arti-
 fice. Faidit, au bout de quelque tems,
 alla plein de confiance trouver la der-
 nière ; lui rappela ce qu'elle lui avoit
 promis, ce qu'il avoit fait pour elle, &

insista sur ce qu'il attendoit de ses bontés.

La dame le reçut courtoisement, mais le glaça par sa réponse. Après des compliments vagues sur son mérite, elle lui déclara qu'elle n'avoit jamais eu la volonté de l'*aimer d'amour*; qu'elle avoit voulu seulement le retirer de l'esclavage, & dissiper les folles espérances où il avoit languï plus de sept ans; qu'au surplus, sans être sa maîtresse, elle seroit toujours son amie, & fort empressée à faire d'ailleurs tout ce qu'il souhaiteroit.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le troubadour. Il cria merci à la dame, la conjurant de ne pas le trahir, le tromper & tuer de la sorte. » Mon intention, lui répondit-elle, n'est pas de vous tuer ni de vous tromper. Je vous ai délivré de tromperie & de mort, & vous devez être content. «

Ne pouvant la fléchir, il pense à implorer madame Marie. Il fait une chan-

son , par laquelle il lui demande sa grâce ou sa mort. Mais il ne peut se faire écouter. Alors il compose des invectives contre l'amour. Puis il renonce à la poésie. On l'engage ensuite par des caresses à chanter de nouveau ; & dans une pièce , il se repent d'avoir médité de l'amour ; il avertit ceux qui nourrissent des sentimens de vengeance , de prendre conseil d'autres que d'eux-mêmes ; en un mot , il se reproche les égaremens de la colère.

Une belle & jeune dame avoit paru des plus empressées à le consoler de son chagrin : c'étoit madame Marguerite , femme de Renaud vicomte d'Aubusson. Ce qu'elle lui dit d'agréable avec un air tendre & engageant , le rendit bientôt amoureux. Quoique sans amour pour lui, elle agréa son hommage , dans l'espérance d'avoir un panégyriste. Un jour que Faidit prenoit congé d'elle , avant de se rendre chez un seigneur qui l'ap-

peloit, elle eut la complaisance de permettre qu'il la baisât au cou. Cette faveur fut célébrée par une chanson, où il dit : » C'est une grande folie de se rebu-
 » ter des premières rigueurs de l'amour :
 » il faut s'armer de constance & tout
 » souffrir pour en obtenir les faveurs. «
 Il se dépeint tellement enseveli dans ses rêveries amoureuses, qu'il n'entend pas ce qu'on lui dit, & qu'il lui en prend des tremblemens & des frissons.

Ces transports d'amour furent payés par l'affront le plus sanglant. Madame d'Aubusson aimoit Hugues de Lusignan, fils de Hugues le Brun comte de la Marche; & il s'en falloit bien qu'elle se bornât aux sentimens de galanterie romanesque. Craignant la jalousie de son mari, n'osant attirer son amant au château, elle imagina de lui donner un rendez-vous dans la maison même de Faidit, pendant son absence. Elle feignit une maladie, qu'elle fut faire passer pour

dangereuse. Elle fit vœu d'aller à Notre-Dame de Rocamador. Elle avertit son amant de se trouver à Uzerche, qui se trouvoit sur la route; d'y arriver secrètement & de descendre chez Faidit. La dévotion des pèlerinages paroissoit commode pour ces aventures galantes: aussi fut-elle souvent profanée. Hugues ne manqua pas au rendez-vous, Marguerite l'y trouva. La femme de Faidit leur fit bon accueil. Ils passèrent deux jours ensemble dans cette maison, & le lit du troubadour servit au triomphe de son rival.

Faidit arriva quelque tems après. Instruit par sa femme de ce qui s'étoit passé, pénétré de douleur, transporté de colère, il composa une chanson satirique, où il dit :

» J'aime mieux vivre dans l'espérance
 » auprès de celle que j'estime, que d'ob-
 » tenir de grandes faveurs de celle que
 » je n'estime pas. Je connois une dame

» qui jamais ne logea l'honneur sous sa
 » ceinture. Elle ne doit s'en prendre qu'à
 » elle du mal que j'en dis ; puisqu'elle
 » ne fait que se décrier , & que je me
 » déshonorerois si j'en parlois autre-
 » ment. α

Il adressa cette pièce à madame de Ventadour , dont il espéroit recouvrer les bonnes grâces ; mais qui refusa de le recevoir.

Au milieu de ses infortunes en amour, le poëte perdit un bienfaiteur dans la personne de Richard roi d'Angleterre , mort en 1199. Il signala sa reconnoissance & sa douleur , par cette pièce en stances de vers de dix syllabes, dont les rimes sont répétées dans chaque stance :

» Le cruel événement ! Jamais je ne
 » fis une si grande perte , & n'éprouvai
 » une si vive affliction. J'en dois éternel-
 » lement pleurer & gémir. J'ai à parler
 » de celui qui fut le chef & le père de
 » la valeur. Le vaillant Richard , roi des

» Anglois , est mort. Depuis mille ans
 » on n'a vu homme aussi preux. Jamais
 » il n'aura son pareil en bravoure, en
 » magnificence & en générosité. Non
 » Alexandre , le vainqueur de Darius ,
 » n'eut point une libéralité si noble.
 » Charles & Artus ne le valurent point.
 » Il s'est fait redouter d'une partie du
 » monde , & admirer de l'autre.

» Je m'étonne que dans ce siècle faux
 » & perfide , il puisse y avoir un homme
 » sage & courtois. Puisque les actions
 » glorieuses n'y servent de rien , pour-
 » quoi faire de grands efforts ? La mort
 » a montré de quoi elle est capable : en
 » frappant Richard , elle a enlevé au
 » monde tout l'honneur , toutes les joies,
 » tous les biens. Si rien ne peut garan-
 » tir d'elle , devrait-on tant craindre de
 » mourir ?

» Ah ! seigneur , roi vaillant , que de-
 » viendront désormais les armes , les
 » tournois , les riches cours , les hauts &

» magnifiques dons ; puisque vous n'êtes
 » plus, vous qui en étiez le chef ? Que
 » deviendront ceux qui étoient à votre
 » service , qui attendoient des récom-
 » penfes ? que deviendront ceux que
 » vous élevâtes à la gloire & à la for-
 » tune ? Il ne leur reste qu'à se donner
 » la mort.

» De longs chagrins & une vie mal-
 » heureuse leur font préparés , avec un
 » désespoir éternel de leur infortune ;
 » tandis que les Sarafins, Turcs & païens,
 » qui vous redoutoient plus qu'homme
 » *né de mere* , verront tellement accroître
 » leur orgueil & leur prospérité , que la
 » conquête du saint sépulcre en devien-
 » dra plus difficile. Dieu l'a voulu : car
 » s'il ne l'avoit pas voulu , si vous aviez
 » vécu , seigneur , ils auroient bien été
 » forcés de s'enfuir de la Syrie.

» Je n'ai plus désormais d'espérance,
 » qu'il y aille roi ni prince qui sache la
 » recouvrer. Quiconque tiendra votre

» place , doit considérer combien vous
 » aimâtes la gloire ; quels furent vos
 » deux vaillans freres, le roi Henri & le
 » courtois comte Geoffroi ; (le premier
 » couronné du vivant de Henri II ,
 » l'autre comte de Bretagne :) pour vous
 » remplacer tous trois , il faut se tenir
 » bien prêt à de glorieuses entreprises.

E N V O I.

» Beau seigneur roi , que Dieu misé-
 » ricordieux , vraie vie & véritable mer-
 » ci , vous accorde tel pardon qui vous
 » est nécessaire ; qu'il vous fasse grace de
 » vos torts , & se ressouvienne comment
 » vous saviez bien le servir ! «

S'il y a dans cette pièce de la poésie & du sentiment , il n'y a guère de vérité , excepté sur l'article de la bravoure. Richard eut tous les vices , joints à cette fougue martiale qui affrontoit tous les dangers. Mais il avoit favorisé les troubadours , & celui-ci en particulier : il devoit donc être un prince accompli.

Boniface , marquis de Montferrat , aimoit aussi les muses. Faidit fut quelque tems à sa cour : il le désigne souvent dans ses vers comme le *preux marquis*. Il se fixa enfin à la cour de Raimond d'Agoult, seigneur de Sault, l'un des plus grands seigneurs de Provence. Après tant de chagrins causés par l'amour, on ne devoit pas s'attendre à le voir encore amoureux : il le fut cependant , & il eut un prince pour rival.

Madame Jordana de Brun, femme noble & très-aimable, habitoit un château à l'extrémité de la Provence, sur la frontière de la Lombardie. Faidit se déclara son amant ; & la mit tant en honneur, dit l'historien, tant la servit, tant lui cria merci, qu'elle le fit son chevalier quoiqu'il ne fut pas homme de condition. Dans ses chansons, il la nomme toujours son *bel espoir*.

Le comte de Provence, Alphonse II (mort en 1208,) amoureux de cette

dame , faisoit pour elle beaucoup de dépenses , fréquentoit les tournois , & signaloit sa valeur pour lui plaire. La dame le recevoit fort courtoisement , badinoit , rioit avec lui : ce qui faisoit croire qu'il avoit grande part à ses faveurs. La jalousie s'empare de Faïdit. Il quitte sa maîtresse. Plus de chansons ; plus de plaisirs. Il vouloit mourir de chagrin & de désespoir. Apprenant à la fin que ses soupçons étoient faux , que tout ce qu'il avoit entendu dire n'étoit que discours de médifans & de trompeurs , il se repentit & demanda grace par une chanson.

Il dit dans cette pièce , que si la dame veut lui pardonner & l'aimer , il lui fera toute sa vie fort fidelle & plus obéissant que le lion de Geoffroi de la Tour. (Selon l'histoire des croisades , Geoffroi de la Tour , gentilhomme Limoufin , avoit délivré un lion attaqué par un énorme serpent ; & ce lion le suivit toujours depuis comme un chien fidelle. On

peut en douter , malgré le témoignage de Maimbourg.) Il ajoute qu'elle doit lui pardonner pour deux raisons : l'une , qu'il veut prendre la croix & aller en pèlerinage à Rome ; mais qu'il ne le peut s'il a guerre & inimitié contre quelqu'un , ou quelqu'un contre lui : l'autre , que Dieu pardonne à ceux qui pardonnent , & la traitera comme elle l'aura traité. On ignore la suite de cette aventure.

Nostradamus & Crescimbeni font mourir Faidit à la cour de Raimond d'Agoult en 1220. En ce cas , on lui auroit fausement attribué dans son recueil une pièce sur la mort de Béatrix , comtesse de Provence ; car cette princesse , femme de Charles d'Anjou , ne mourut que vers l'an 1260. La pièce est assez remarquable.

» Rien ne peut nous garantir de la
 » mort , ni la puissance , ni l'esprit , ni les
 » graces ; puisque la comtesse Béatrix a
 » succombé sous ses traits. Comment

» donc la crainte de mourir peut-elle
 » empêcher qu'on aille à la croisade,
 » pour recouvrer les terres de Syrie que
 » Dieu a perdues? Et de quoi profiteront
 » les autres conquêtes, dont les rois sont
 » uniquement occupés? Mais le monde
 » ressemble au voleur qui, témoin du
 » supplice de son camarade, ne se cor-
 » rige point & continue de voler. «

Nous avons cinquante-deux chansons
 de Gaucelm Faidit, tissées de lieux com-
 muns sur l'amour. Une tençon entre lui
 & Hugues de Bacalaria, mérite de trou-
 ver place ici. La morale n'en est pas
 bonne; mais elle peint les mœurs des
 troubadours, & apprend à se défier de
 leurs principes.

G A U C E L M.

» J'aime sincèrement une dame, qui a
 » un ami qu'elle ne veut pas quitter. Elle
 » refuse de m'aimer, si je ne consens
 » qu'elle continue de lui donner publi-
 » quement des marques d'amour; tan-

» dis que dans le particulier je ferai d'elle :
 » tout ce que je voudrai. Telle est la
 » condition qu'elle m'impose. «

H U G U E S.

» Prenez toujours ce que la jolie dame
 » vous offrira , & plus encore quand elle
 » voudra. Avec de la patience , on vient
 » à bout de tout ; & c'est ainsi que bien
 » des pauvres font devenus riches. «

G A U C E L M.

» J'aime mieux cent fois n'avoir au-
 » cun plaisir & rester sans amour , que
 » de donner à ma dame , dont je suis
 » épris , la permission extravagante d'a-
 » voir un autre amant qui la possède. Je
 » ne le trouve déjà pas trop bon de son
 » mari : jugez si je le souffrirois patiem-
 » ment d'un autre. J'en mourrois de ja-
 » lousie ; & à mon avis , il n'est pas un
 » plus cruel genre de mort. «

H U G U E S.

» Celui qui dispose en secret d'une
 » jolie dame , a bien envie de mourir s'il

» en meurt. J'aimerois mille fois mieux
 » l'avoir à cette condition, que de n'a-
 » voir rien du tout. D'ailleurs, je ferois
 » si bien auprès d'elle, que j'obtiendrois
 » d'être déchargé de la fâcheuse condi-
 » tion. «

G A U C E L M.

» Je ne trouve aucun goût à de sem-
 » blables plaisirs. Si je l'enlève à son
 » amant, je craindrai que sa légéreté ne
 » la porte à me traiter de même. Elle
 » n'aura point mon amour, si elle ne l'a
 » tout seul; & si elle en veut un autre,
 » je renonce pour jamais à la voir. «

H U G U E S.

» Tout amant qui abandonne une da-
 » me pour si peu de chose, ne fait guère
 » aimer. Savez-vous un parti que je
 » vous conseillerois de prendre? c'est de
 » l'aimer avec la même sincérité qu'elle
 » vous aimeroit; de badiner & de rire
 » comme elle en a usé avec vous; & de
 » faire un autre amour, pour lequel vous

» chanteriez en loyal amant, tandis que
» vous entretiendriez celle-ci sur le mê-
» me pied qu'elle vous tiendrait. «

Cet expédient paroît judicieux à Gau-
celm. Il en fait juge madame Marie de
Ventadour. Hugues y consent; mais il
veut qu'on appelle au jugement la mar-
quise (peut-être de Montferrat) & le
dauphin (d'Auvergne;) qui savent bien
la route que l'on doit suivre en amour.





XXXIII.

ELIAS CAIRELS.

QUOIQUE ce troubadour ait été inconnu à Nostradamus, & que nos manuscrits ne s'accordent point sur son compte, il fournit à notre histoire quelques particularités curieuses.

ELIAS CAIRELS naquit à Sarlat en Périgord. Sa première profession fut de travailler en or & en argent, & de dessiner des armoiries. Soit caprice, soit ambition, soit penchant irrésistible, il se consacra aux muses en qualité de jongleur & de troubadour; mais les espérances de succès furent trompées. Selon un de nos historiens, il composa, chanta, *violonna* mal; il parla plus mal encore; & son talent se réduisoit à bien copier les airs & les paroles. Selon un autre, il étoit savant dans les lettres;

composoit, disoit, faisoit avec beaucoup de talent tout ce qu'il vouloit ; & cependant il ne réussit point autant que le méritoient ses ouvrages , parce qu'il méprisoit le monde & les seigneurs. Le premier manuscrit assure qu'il fut long-tems en Romanie , & qu'il revint à Sarlat , où il mourut ; le second , qu'il parcourut la plus grande partie de la terre habitée. Ses ouvrages donnent de meilleurs éclaircissemens sur l'époque & les circonstances de sa vie.

On a de lui seize pièces. Il fut un de ces poètes qui se plaisent à multiplier les difficultés mécaniques de l'art , pour avoir l'honneur de les vaincre. Les vers courts & les rimes recherchées lui paroissoient un grand mérite , aussi bien que de commencer chaque couplet par les derniers mots du précédent. Il taxeroit de mauvais goût ceux qui préfèrent une chanfonnette en rimes faciles. Sur de pareilles puérités , un écrivain

devroit être confiné dans la classe des petits génies, s'il y avoit moins d'exemples de petiteffes unies aux talens, quelquefois même en des siècles éclairés.

La pièce où se trouve ce faux jugement, parle du *gracieux roi qui occupe l'empire.* » Il me fait tant maigrir, dit » Cairels, qu'une lime ne mordroit pas » sur moi. Je suis forcé de le quitter, ne » pouvant le suivre davantage. Je n'ai » pas plus gagné avec lui qu'avec l'a- » mour. «

Il s'agit de Frédéric II, empereur dès l'an 1220. Ce prince, comme nous le verrons ailleurs, aima & cultiva la poésie. Le troubadour s'étoit sans doute attaché à son service. S'il le quitta mécontent, ce fut peut-être parce qu'il attendoit trop de sa générosité, ou qu'il la méritoit trop peu.

Amoureux d'une grande dame, le poëte dit qu'il entreprendroit volontiers le portrait de ses charmes, s'il ne crai-

ignoit de le manquer. Cette crainte ne l'empêche pas de peindre sa taille fine sans maigreur, ses cheveux blonds comme de l'or, son front blanc, ses sourcils délicatement cintrés, ses yeux, son nez, sa bouche riante. » Je ne fais qui me » tient, s'écrie-t-il, que je ne l'embrasse » devant tout le monde. « Mais devant elle il est si timide, qu'il n'ose lui déclarer son amour. Seulement ses yeux parlent pour lui. Il la conjure d'avoir plus d'égard à ce qu'ils disent qu'à la supériorité de sa naissance. » Car amour ne » compte pour rien la noblesse au prix » de la courtoisie, de la complaisance & » de l'honneur. «

Deux envois accompagnent cette pièce, l'un à Guillaume marquis de Montferrat, fils du fameux Boniface que nous avons eu occasion de faire connoître; l'autre à la dame Isabelle, la maîtresse du troubadour. Le caractère de Cairels ne se montre pas en beau, dans une

tenfon où il est interlocuteur avec cette dame.

Isabelle lui demande pourquoi il a porté ailleurs son amour ; & pourquoi ses chansons ne s'adressent plus à elle , qui ne lui a jamais manqué , qui ne lui a jamais rien refusé ?

C A I R E L S.

» Si je vous donnai des louanges , ce
 » n'étoit point par amour , mais pour
 » l'honneur & le profit que j'en espérois ;
 » comme un jongleur , quand il fait l'élo-
 » ge d'une dame de mérite. Mais mon
 » espérance a été trompée. «

I S A B E L L E.

» Je ne vis jamais d'amoureux chan-
 » ger comme vous de maîtresse par inté-
 » rêt. Si je le disois pour vous faire
 » affront , on ne me croiroit point , après
 » tout ce que j'ai dit en votre honneur.
 » Vous pouvez redoubler votre folie.
 » Pour moi , j'augmenterai toujours en
 » bien & en vertu ; & je n'aurai

» plus , à votre égard , ni inclination ni
 » amour. «

CAIRELS.

» Madame , je ne m'en désespérerai
 » pas. Je ferois une grande folie de rester
 » dans vos liens , si je n'en ai eu ni
 » honneur. ni profit. Vous garderez l'opi-
 » nion qu'on a de vous. Et moi , j'irai
 » voir ma belle amie , gentille & d'une
 » taille charmante , qui n'est pas fausse
 » ni trompeuse. «

ISABELLE.

» Quelle est votre amie ? dites-le moi,
 » si vous le trouvez bon , & ne craignez
 » point : je vous servirai auprès d'elle ,
 » si elle y consent. «

CAIRELS.

» Vous me demandez , madame , une
 » chose extravagante. Je mériterois de
 » perdre son amitié. «

Des vues d'intérêt pourroient bien
 aujourd'hui , comme alors , se mêler dans
 un commerce de galanterie ; mais un

poète n'auroit garde d'en faire l'aveu. L'amour-propre s'est raffiné avec les mœurs.

Après avoir quitté Ifabelle, le troubadour s'applaudit de s'être attaché à une dame loyale, & d'oublier tous les maux qu'un amour déplacé lui faisoit souffrir. Il espère qu'un autre amant le vengera, tandis que sa nouvelle maîtresse le dédommagera de ses souffrances. Elle agrée son attachement : elle le fait rire & chanter. Il ne cessera de la servir, jusqu'à ce que merci lui obtienne de l'embrasser ; » car, ajoute-t-il, je n'en » demande pas davantage. «

On le voit ailleurs s'élever contre l'opinion de beaucoup de gens qui, décrivant le mérite, l'enjouement & la galanterie, veulent tout soumettre aux règles d'une froide & insipide raison. » On est bien dupe de vouloir toujours » être raisonnable. J'ai vu souvent la » folie réussir, où la raison ne faisoit » que

que nuire. « Les hommes sensés apprécieront cette maxime de poëte, & conviendront que si la raison a souvent peu de succès, surtout dans la carrière de la fortune, elle doit mépriser du moins les triomphes du vice & de la folie. Horace vante une folie agréable, qui peut prendre quelques instans de la vie. (*Dulce est desipere in loco.*) Il ne paroît pas que notre poëte ait eu la même idée.

Plusieurs de ses pièces sont de fades lieux-communs d'amour. Deux chansons sur la croisade intéressent par le sujet. Dans l'une, il se plaint de l'empereur, qui tarde trop à passer la mer; & il invite le marquis de Montferrat à le suivre quand il partira. Dans l'autre, il accuse les chevaliers, les rois, les barons, les marquis, de retarder par leurs guerres particulières la délivrance de Jérusalem; il parle des croisés qui doivent passer en Hongrie sur les terres des Grecs, pour secourir l'impératrice de Constantinople.

veuve de Pierre de Courtenai, que Théodore Comnène venoit de faire périr ; il invite l'empereur Frédéric au voyage de Jérusalem, & Guillaume de Montferrat à venger sans délai la mort de son pere Boniface, à venger de même son frere qu'on a dépouillé.

Ce Guillaume, marquis de Montferrat, est fort maltraité dans une autre pièce. Cairels lui reproche son indolence pour des objets essentiels à sa gloire. Il veut que les moines de Cluni le mettent à leur tête & le fassent abbé de Cîteaux ; satire piquante, quoique les moines eussent quelquefois les mœurs guerrières. Il dit que les Lombards, les François, les Flamands, les Bourguignons le regardent comme bâtard ; que ses ancêtres ont été vaillans ; mais que, s'il n'y prend garde, il perdra tout-à-fait son nom ; qu'il se voit forcé avec douleur de lui appliquer le proverbe : *Bon pere, mauvais fils.*

Que ces invectives aient eu de l'influence ou non, Guillaume se déterminâ enfin en 1224, à tenter la conquête du royaume de Salonique, dont son frere Démétrius avoit été dépouillé, comme il a été dit plus haut. L'empereur Frédéric II lui prêta sept mille marcs d'argent; Guillaume engagea son marquisat jusqu'à l'entière restitution de la somme. Cette expédition, comme tant d'autres, eut des commencemens heureux & des suites déplorables. Salonique fut prise; mais le marquis y mourut l'année suivante, empoisonné, dit-on, par les Grecs. Son fils Boniface retourna en Italie, presque sans troupes. Les Grecs détrônèrent de nouveau Démétrius, qui vint chercher un asyle dans les états de son neveu*.

Après tant d'exemples de l'audace des troubadours à censurer la conduite

* Voyez Muratori, *Annales d'Italie*.

des princes , nous ne pouvons croire que ç'ait été la principale cause du peu de succès de Cairels. Tout étant divisé , il pouvoit plaire aux uns en investivant contre les autres. Mais s'il méprisa le monde & les seigneurs, comme l'observe un de nos manuscrits ; s'il n'eut pas le caractère souple d'un courtisan , ni le génie de l'intrigue , comme ses ouvrages semblent le prouver ; avec plus de mérite encore , vraisemblablement il eût échoué dans les cours. Elles furent de tout tems l'écueil des esprits roides , plus même que des ames vertueuses.

Ce poëte montre cependant beaucoup d'ambition , par une pièce où il expose ses désirs. De l'or , de l'argent , des bestiaux ; la sagesse de Salomon , la courtoisie de Roland , la puissance d'Alexandre , la force de Samson , l'amie de Tristan , la chevalerie de Gauvin , le savoir de Merlin ; une si parfaite loyauté , que nul chevalier & nul jongleur

n'aient rien à reprendre en lui ; une maîtresse jeune, jolie & décente ; mille cavaliers bien en ordre pour le suivre par tout : voilà ce qu'il fouhaite ; enfin , de trouver toujours des marchandises en vente , & d'avoir toujours de quoi tout acheter. Car il voudroit recevoir fans cesse grande compagnie , & pouvoir la bien traiter fans qu'il en coûtât rien à personne.

Comment accorder ces fouhaits avec le mépris du monde & des seigneurs ; à moins de dire qu'Élias Cairels envioit par goût la fortune , & méprisoit par orgueil ou par dépit ceux qu'il en voyoit jouir ? Le vrai sage fait mieux se contenter de son sort : c'est en modérant ses désirs , qu'il se met au - dessus de la richesse & des grandeurs.





XXXIV.

BERTRAND D'ALAMANON.

Nous sommes obligés, malgré nous, de recourir à Nostradamus, pour la vie de ce troubadour, dont nos manuscrits provençaux ne contiennent que les ouvrages. Peu d'historiens, sans doute, méritent moins de confiance; mais ici du moins on ne le verra pas en contradiction avec d'autres.

BERTRAND, fils & petit-fils de seigneurs du même nom, possédoit le fief d'Alamanon, (aujourd'hui La Manon), dans le diocèse d'Aix en Provence. Gentilhomme des plus considérables du pays, il se distingua singulièrement parmi les poètes. Il eut pour maîtresse Fanette ou Etiennette de Gantelmi, dame de Romanin, qui tenoit alors, dit Nostradamus, une *cour d'a-*

mour dans son château. Nous avons prouvé que ces cours d'amour n'existoient point encore; mais continuons de suivre l'auteur, sans nous arrêter à la critique. La dame de Romanin étoit tante de la fameuse Laure, immortalisée par Pétrarque. Alamanon fit de belles chansons en son honneur. Il se dégoûta de l'amour, on ne fait pourquoi, & se livra au goût de la satire contre les princes.

La satire a eu en tout tems ses dangers: elle excite la haine, & la haine inspire la vengeance. Le troubadour n'épargna pas même Charles II d'Anjou, roi de Naples & comte de Provence, dont il étoit le sujet. Aussi Charles se vengea t-il, en lui enlevant un droit héréditaire de sa maison, sur le sel qui passoit le pont de la Durance à Pertuis. Ce coup d'autorité occasionna de nouvelles satires, qui ne pouvoient qu'augmenter le mal.

Heureusement pour le satirique , il exerça ensuite son talent contre les ennemis du roi de Naples. Il attaqua Boniface VIII, au sujet de son animosité contre Philippe le Bel & contre Charles II. Il attaqua l'empereur Henri VII, qui avoit outragé Robert duc de Calabre, fils du roi de Naples , & protecteur d'Alamanon. Robert envoya au roi son pere le serment du poëte contre l'empereur ; & Charles rendit le droit que le poëte avoit perdu. Dans cette carrière périlleuse , on pouvoit être payé par les uns du mal qu'on disoit des autres.

Le recteur d'Arles (Nostradamus auroit dû dire l'archevêque) essuya aussi une satire violente , dont nous rendrons compte. L'historien attribue au troubadour un traité en rimes provençales , intitulé les *Guerres intestines* , sur les divisions qui règnoient entre les princes. Il place sa mort en 1295. Il le représente , d'après le moine des Iles d'or , comme

aussi distingué par son courage & par son habileté en affaires, que par son talent poétique.

Une partie des ouvrages d'Alamanon confirme le récit de Nostradamus : une autre partie n'y a aucun rapport. Quelques-unes de ses pièces ont été sans doute perdues. Peu importe, au fond, d'être bien instruit des particularités de sa vie : les productions de son esprit doivent surtout nous intéresser.

Amoureux d'une femme, qu'il trouvoit sévère, (peut-être la dame de Romanin) il exprime ainsi ses sentimens :

» On veut savoir pourquoi je fais une
 » demi-chanson : c'est que je n'ai qu'un
 » demi-sujet de chanter. Il n'y a d'a-
 » mour que de ma part ; la dame que
 » j'aime ne veut pas m'aimer. Mais au
 » défaut des *oui* qu'elle me refuse, je
 » prendrai les *non* qu'elle me prodigue.
 » Espérer auprès d'elle, vaut mieux que
 » jouir avec toute autre. Et ne pouvant

» résister à l'empire de l'amour, je ne
 » fais de moyen pour soulager mes pei-
 » nes, que de penser qu'un jour peut-être
 » elle m'aimera. «

Cette jolie chanson est d'une naïveté piquante. En voici une seconde, à-peu-près du même goût :

» Si j'avois tourné casaque à celle qui
 » me refuse, j'aurois bien fait mes affai-
 » res auprès d'une autre, qui du moins
 » m'auroit pris pour son serviteur. Mais
 » le fou ne quitte point sa folie, & je ne
 » puis me repentir de la mienne. Cepen-
 » dant lorsque je m'engageai dans les
 » chaînes de ma dame, il eût mieux valu
 » pour moi être dans celle des Mamme-
 » lus. J'en serois sorti par amis ou par
 » argent, ou je m'en serois échappé.
 » Dans ma prison, je n'ai aucune de ces
 » ressources. Je vous aime, ma dame ;
 » je vous aimerai deux fois autant, si
 » vous me voulez du bien. Mais vous
 » savez que je ne peux vaincre mon

» amour, & vous me maltraitez en con-
» séquence ! »

Le sirvente contre l'archevêque d'Arles est une cruelle invective, qu'on croiroit pleine de calomnies absurdes, si l'on ignoroit combien les mœurs du clergé, en général, fournissoient alors matière aux censures les plus amères.

Alamanon reproche à ce prélat sa folie & ses désordres. Parjure, meurtre, concussions, avarice, orgueil, impudicités, il l'en accuse ouvertement ; il le traite de faux témoin, de renégat, &c. A l'entendre, » l'archevêque fait conti-
» nuellement la guerre, opprime les ci-
» toyens, les met en prison ; & pour
» comble de fausseté, les excommunie,
» les absout, les enterre, le tout pour de
» l'argent. Pour de l'argent, il fit mourir
» Jonquere en prison, sans qu'on ait pu
» en savoir d'autre cause. On sera trop
» malheureux, si le légat ne vient le faire
» brûler, ou du moins enfermer. Les

» habitans d'Arles vivoient tranquilles ;
 » avant d'être en proie à ce perfide pas-
 » teur , qui ose prendre leurs biens , &
 » prononcer lui-même des indulgences
 » pour les maux dont il les accable. Ils
 » n'auront point de repos , qu'ils ne
 » l'aient mis tout vivant dans la tombe. »

Quelque chargé que paroisse un tel portrait , on ne peut douter que l'archevêque ne fût un méchant homme. Étoit-ce une raison pour que le légat eût droit de le faire brûler , ou même enfermer ? La cour de Rome exerçoit par elle-même , & par ses ministres , le plus étrange despotisme. L'idée du troubadour en seroit la preuve , si les autres preuves étoient moins connues. Joint à l'empire de la vertu , le despotisme auroit pu réprimer les vices. Malheureusement les vices regnoient à Rome encore plus qu'ailleurs.

On en peut juger , quoique imparfaitement , par un sirvente où la politique

romaine est caractérisée avec énergie. Le pape Innocent IV déposa au concile de Lyon, en 1245, l'empereur Frédéric II, dont le crime irrémissible étoit de joindre la fermeté à la puissance. Après cet attentat, devenu commun depuis deux siècles, Innocent offrit l'empire à différens princes, ou plutôt n'oublia rien pour le leur faire acheter. C'est le sujet du sirvente.

Le poëte s'élève contre les prétendans à l'empire, & contre le pontife flottant entre eux, & les berçant de promesses & d'espérances, tandis qu'il épuise leurs richesses.

» C'est le pape qui règne, qui possède
 » l'empire: car il en tire plus de revenu
 » par les trésors qu'on lui distribue, & à
 » ses gens, que n'en pourroit tirer l'em-
 » pereur. Il ne cherche qu'à fomenter
 » les troubles. Ce procès ne sera point
 » jugé. Mais puisque les rois le veulent
 » terminer avec les armes, qu'ils se met-

» tent chacun en campagne ; que l'un
 » des partis remporte la victoire. Alors
 » les décrétales n'arrêteront plus, & l'on
 » fera bien parler le pape. Le vainqueur
 » sera appelé fils de Dieu, sera couronné
 » par le clergé. Tel est l'usage des gens
 » d'église, quand ils trouvent un empe-
 » reur puissant, de se foumettre humble-
 » ment à ses ordres, & de l'accabler,
 » quand ils le voient décheoir. «

C'étoit le tems où les cris s'élevoient
 de toutes parts contre le clergé, contre
 la cour de Rome en particulier, où les
 exactions de l'église révoltoient les peup-
 les ; où enfin les esprits commençoient
 à croire que l'autorité du facerdoce ne
 pouvoit s'étendre jusqu'à consacrer l'in-
 justice & l'oppression. Cependant la har-
 dieffe du troubadour étonne encore,
 pour peu qu'on réfléchisse sur les traite-
 mens que venoient d'essuyer les Albi-
 geois.

Nous n'avons point le sirvente, cité

par Nostradamus, au sujet du droit sur le sel dont notre poëte avoit été dépouillé. Il y apostrophoit un autre troubadour, en lui demandant lesquels valloient le mieux, des Catalans, ou des François, des Limousins, Auvergnats, Viennois, ou des sujets des deux rois (de France & d'Angleterre). » Vous » connoissez, ajoutoit-il, le caractère de » toutes ces nations : je veux que vous » me disiez celle qu'on doit estimer davantage. Pour moi, je suis dans le » chagrin depuis que le sel de Provence » ne passe plus sur mon pont. «

Peut-être fait-il allusion aux désagrémens que lui caufoit le roi de Sicile, dans une pièce où il se dépeint tourmenté par la chicane. » Autrefois, dit-il, je » m'adonnois au chant, à la joie, à la » chevalerie, à la courtoisie, à la galanterie auprès des beautés qui me plaisoient. Amour est témoin du bonheur » que j'y trouvois alors. Mais ce qui me

» faisoit honneur au tems passé, je crains
 » qu'on ne me le reproche au tems
 » présent. Tout est changé; il faut chan-
 » ger moi-même : il faut m'occuper sans
 » cesse de procès, d'avocats, de mémoi-
 » res : sans cesse il faut être à observer
 » s'il n'arrivera point quelque huissier
 » essoufflé, déhanché, que la cour de
 » justice m'envoie, pour me sommer
 » de comparoir à peine de perdre ma
 » cause. Tel est mon malheureux état,
 » pire que la mort, & qui me force de
 » prendre congé des assemblées de sei-
 » gneurs. «

Si cette pièce intéresse médiocrement
 par le style, elle est curieuse par la pein-
 ture d'un fléau, dont les siècles de la che-
 valerie sembloient devoir être exemts.
 Des procès, des huissiers, en un tems où
 l'épée decidoit presque de tout !

Trois sirventes historiques, par les-
 quels nous finissons, offrent peu de traits
 intéressans.

Dans le premier, Bertrand d'Alamanon blâme son seigneur de ne plus demander les villes qu'il réclamoit, & d'avoir terminé pour mille marcs une guerre qu'il avoit commencée. » Le bruit court, ajoute-t-il, que le seigneur a pris la croix de dépit, & veut passer en Syrie. Voyez la belle conduite, d'aller demander aux Turcs ce qu'on lui a honteusement enlevé ici ! Il est près d'Arles, bien fâché de ne pas se servir de son écu. Mais s'il attend le comte, il fera sans doute fort trompé : car le comte s'humilie, à mesure qu'on l'abaisse. «

Le seigneur dont il s'agit étoit vraisemblablement Hugues de Baux, vicomte de Marseille, qui avoit formé une ligue avec les autres membres de sa maison, contre Alphonse, comte de Provence, pour reprendre des terres qu'on leur avoit enlevées. Guillaume VI, comte de Forcalquier, entra dans cette

ligue. Elle auroit accablé Alphonse, si Pierre II roi d'Aragon, son frere, n'étoit venu à son secours. Les confédérés furent vaincus, & forcés de faire la paix en 1202.

Un second sirvente a rapport au même sujet. Le comte de Provence y est loué d'avoir bien défendu ses conquêtes, & rétabli l'honneur de sa maison. Almanon y félicite aussi le comte de Toulouse d'avoir réparé la honte & le dommage qu'avoit souffert le seigneur de Baux. Ce comte de Toulouse, Raimond VI, s'étoit déclaré pour la ligue. Apparemment il procura quelque satisfaction aux vaincus.

Dans le dernier sirvente, il est question du mariage de Béatrix, héritière de Provence, qui épousa en 1245 Charles d'Anjou, frere de S. Louis. Raimond VII comte de Toulouse, & Jacques roi d'Aragon avoient eu en Provence des partisans, dont les intrigues

pour empêcher ce mariage furent infructueuses. Le poëte exhorte Charles d'Anjou à venir dans le pays. » Venez » fans délai. Si le fils du roi de France » se laisse dépouiller par ses voisins , » quelle apparence qu'il fasse de grandes » conquêtes outre-mer sur les Turcs ? « Le prince arriva en effet avec une partie des troupes destinées pour une croisade. Sa présence arrêta les entreprises qu'on craignoit de la part du roi d'Aragon & du comte de Toulouse.

Ces faits , quoique réduits au pur nécessaire , ennuieront peut-être un grand nombre de lecteurs ; mais , en les supprimant , je déroberois au public une matière d'instruction. D'ailleurs , il me paroît curieux d'observer comment les poëtes se méloient de politique , & quels sont les rapports de l'ancienne poésie avec l'histoire.





X X X V.

HUGUES BRUNET.

C E troubadour, né à Rodez, fut destiné à la cléricature, & reçut l'éducation qui convenoit à cet état. Mais ce qu'il recueillit de ses études, le détourna du but que l'on s'étoit proposé. La vivacité de son imagination ne s'attacha qu'aux fleurs de la littérature, & sa facilité d'esprit ne se porta qu'aux objets séduifans, qui excitoient le goût de la poésie. Au lieu de chercher la fortune par les routes du ministère ecclésiastique, il la chercha par celles des talens agréables. Il se fit jongleur; il composa beaucoup de jolies chansons. Les cours lui furent ouvertes. Alphonse roi d'Aragon, le comte de Toulouse, le comte de Rodez, le dauphin d'Auvergne, Bernard d'Anduse, l'accueillirent successivement.

Madame Galiana, bougeoise d'Aurillac, captura son cœur, mais sans l'aimer. Elle aimoit le comte de Rodez; & si elle parut flatter la passion de Brunet, ce ne fut que pour être l'objet de ses poésies.

L'éloge le plus remarquable que lui donne le poëte, est de plaire à tout le monde, en disant aux fous des folies, aux sots des sottises, aux gens d'esprit des choses spirituelles. Du reste, il se plaint toujours de ses rigueurs. Depuis qu'elle lui dit un jour en riant, qu'on n'obtenoit rien sans hardiesse, il n'a cessé de l'aimer & de souffrir.

» Quelle perplexité me désolé! Je ne
 » puis me soustraire à l'empire de l'a-
 » mour, qui toujours me promet des
 » plaisirs, & toujours m'accable de pei-
 » nes. Ce dieu ne se laisse voir que par
 » l'imagination; il prend son doux élan
 » de l'œil au cœur, du cœur dans la
 » pensée; & il me perce de ses traits.

» Vaincu, subjugué par la beauté qu'il

» a choisie pour me soumettre , j'endure
 » le plus cruel martyre. Elle veut qu'on
 » lui rende grâces du mal qu'elle fait ;
 » qu'on réponde humblement à son or-
 » gueil ; qu'on soit satisfait de ses rigueurs,
 » de ses menaces & de sa fierté. Rien ne
 » lui plaît que la candeur & la soumis-
 » sion. Elle fait donner à la joie l'air du
 » chagrin ; dissimuler ce qu'elle veut , &
 » le faire sentir. Puis elle vous captive
 » par de beaux semblans & un doux sou-
 » rire ; en sorte que les apparences arti-
 » ficieuses voilent toujours ses sentimens.
 » Ah ! si elle me veut du bien , qu'elle
 » me donne son cœur sans détour. Le
 » peut-elle refuser à un loyal & fidelle
 » amant , qui ne songe qu'à lui obéir en
 » tout ?

» Ma bouche ne sauroit exprimer l'a-
 » mour que j'ai pour elle. Je lui ai livré
 » mon cœur , & l'ai fermé à tout autre
 » objet. Puisse-t-elle me garder une place
 » dans son souvenir ! Mille tourmens

» d'amour méritent bien cette foible ré-
 » compense.....

» Pourvu seulement qu'elle s'occupe
 » de moi ; pourvu que par de tendres
 » regards elle empêche mes désirs amou-
 » reux de se dissiper , je serai pour elle
 » complaisant & soumis. Car telle est la
 » nourriture des loyaux amans : amour
 » ne vit que de la joie & des biens qu'on
 » lui fait.

» Seroit-elle retenue par la crainte des
 » médifans ? J'ai pris la précaution de
 » mettre la belle que j'adore à couvert
 » de leur méchanceté. Je baisse les yeux,
 » & ne la regarde que du cœur. Je cache
 » mon bonheur à tout le monde ; per-
 » sonne ne fait où j'ai placé mon amour.
 » Si l'on me demande à qui mes chants
 » s'adressent , j'en fais mystère à mon
 » meilleur ami , & je feins que c'est à
 » telle , dont il n'en est rien. »

Cette réserve ne garantit point Brunet de la jalousie du comte de Rodez.

Sa maîtresse le congédia, pour complaire à celui qu'elle lui avoit toujours préféré. Le poëte, sacrifié au grand seigneur, embrassa de chagrin la règle austère des Chartreux.

Le recueil de ses pièces consiste en cinq chansons & deux poëmes en partie moraux. Il déclame contre la dépravation du siècle, sujet rebattu dans tous les siècles, dans ceux mêmes qu'on nous cite souvent pour modèles. Il dit que chacun apprend ce qu'il devoit oublier, oublie ce qu'il devoit savoir, élève ce qu'il faudroit rabaisser, méprise ce qu'il faudroit honorer. » J'ai vu que les joies, » les ris, les couplets, les airs de chan- » son, les cordons, lacets, anneaux & » gants, acquittoient une année d'a- » mour : & maintenant on se croit perdu » lorsqu'on n'est pas payé comptant. Il » fut un temps où l'on aimoit mieux » espérer qu'obtenir les suprêmes faveurs » de l'amour. C'est qu'on savoit que les » désirs,

» désirs, dont la pointe est si douce,
 » s'éteignent dans l'accomplissement.
 » Oui, l'attente du bien d'amour vaut
 » mieux que le don indécemment accor-
 » dé. Les tourmens sont précieux, les
 » peines agréables; les soupirs, les cha-
 » grins même ont leur douceur. Mais
 » dès qu'amour est parvenu si loin, qu'il
 » n'y a plus rien au-delà, il tombe dans
 » la langueur; & les espérances de l'a-
 » mant n'ayant plus d'objet, il méprise
 » ce qui excitoit ses désirs. «

Selon Nostradamus, Hugues Brunet fut un gentilhomme de Rodez; il aima madame Juliana, de l'ancienne maison de Montégli; n'ayant pu réussir auprès d'elle, il se retira auprès du comte, son seigneur; il devint amoureux de sa femme; mais le comte qui goûtoit ses poésies, qui d'ailleurs se reposoit sur la vertu de la comtesse, ne fit pas semblant de remarquer cette passion du troubadour; celui-ci mourut en 1223.

Nostradamus est rarement d'accord avec nos manuscrits ; & il débite tant d'erreurs grossières , qu'on ne peut jamais s'en rapporter à son témoignage. Je remarque cependant que la qualité de *madame* ne se donnoit pas aux bourgeois. Le manuscrit peut donc être fautif au sujet de la maîtresse de Brunet.



XXXVI.

FERRARI DE FERRARE.

Nous traduisons d'un manuscrit de Modène la vie de ce troubadour, que Nostradamus & Crescimbeni même n'ont point connu, & dont il ne reste aucun ouvrage. Elle contient des particularités intéressantes.

Maître FERRARI (comme l'appelle l'historien) fut un jongleur de Ferrare. Personne en Lombardie n'entendit aussi bien que lui le provençal, & ne composa aussi bien dans cette langue: il fit de très-bons & de très-beaux livres. Ce fut un personnage fort courtois & craignant Dieu. Il servit volontiers les chevaliers & les barons, & fut constamment attaché à la maison d'Este.

Ce qui suit est d'une écriture moderne, en marge du manuscrit.

» Il floriffoit du tems d'Azzon VII;
 » marquis de Ferrare, en 1264. Lors-
 » que les marquis d'Este donnoient des
 » fêtes & tenoient cour, tous les jon-
 » gleurs qui entendoient bien le proven-
 » çal y accouroient. Ils alloient tous se
 » présenter à Ferrari, & l'appeloient leur
 » maître. S'il en venoit quelqu'un plus
 » habile que les autres, qui proposât des
 » questions de fa façon ou inventées par
 » d'autres troubadours, maître Ferrari
 » leur répondoit sur le champ; en forte
 » qu'il étoit comme un champion dans
 » la cour du marquis d'Este. Il ne fit
 » jamais que deux chansons & une *re-*
 » *trouange*. Mais il composa des sirventes
 » & des couplets supérieurs à tout ce
 » qu'on connoissoit en ce genre. De
 » chaque chanson ou sirvente des trou-
 » badours, il tira un, deux ou trois cou-
 » plets, renfermant les pensées les plus
 » ingénieuses, & dont les expressions
 » étoient les mieux choisies. Dans cet

» extrait , il n'inféra aucun couplet de sa
 » composition. Celui à qui le recueil est
 » resté en fit écrire quelques-uns , afin
 » qu'il fût mémoire de Ferrari. α

Le manuscrit ajoute que maître Ferrari fut amoureux , dans sa jeunesse , d'une dame Curcha , pour laquelle il fit de fort bonnes choses ; qu'étant vieux , il s'éloignoit peu de Ferrare , sinon pour aller à Trévise voir messire Giraud du Camiro * & ses fils , qui lui faisoient de grands honneurs , le voyoient avec plaisir , l'accueilloient parfaitement , & lui donnoient volontiers pour son mérite & pour l'amour du marquis d'Este.

On voit par ce récit combien la langue provençale étoit alors en honneur. Dans le douzième , le treizième & le quatorzième siècle , elle fut parmi les personnes polies ce que devint ensuite la

* Maison très-illustre du Trévisan ; voyez *Histoire de Venise*.

langue italienne , & ce que la françoise est aujourd'hui. La réputation & les ouvrages des troubadours firent sa fortune. Rien n'égalait ces poètes. Ils inspiroient une sorte d'enthousiasme. Chacun s'empressoit de les connoître , de chanter leurs pièces. C'étoient comme les hérauts de la chevalerie & de la galanterie , dont l'empire embrassoit toute l'Europe méridionale. Les écrivains qui ont l'art de plaire contribuent beaucoup au sort des langues. Le provençal n'est retombé dans l'oubli , que parce que les productions italiennes l'ont effacé par leur mérite.

Le rôle que jouoient les troubadours ne mérite pas moins d'être observé. Les cours étoient pour eux une lice où ils venoient faire assaut d'esprit & de talent. Ils se défioient les uns les autres ; ils se propofoient des questions difficiles à résoudre ; & leurs combats intéressoient les spectateurs , autant que les joutes des

tournois. Les princes se glorifioient d'avoir un de ces ingénieux champions, capable de tenir tête à tout venant. Sans doute, les marquis d'Este se firent un grand honneur de trouver un tel homme parmi leurs sujets; & Ferrari ne fut pas le moindre ornement de leur cour.

Ce tableau rappelle les jeux de la Grèce, si propres à enflammer l'émulation du génie. Mais il faut au génie des modèles de bon goût. Les troubadours n'en connoissoient point: aussi n'ont ils pu que bégayer en comparaison des Grecs.





X X X V I I.

C A D E N E T.

LE château de Cadenet sur la Duran-
ce, dans le comté de Forcalquier, ap-
partenoit à un chevalier indigent & mal-
heureux, qui fut le pere de notre trou-
badour. Les comtes de Toulouse & de
Provence s'étant ligués, en 1165, con-
tre Guillaume VI, comte de Forcal-
quier, ce château essuya toutes les hor-
reurs de la guerre; les Toulousains le
ruinèrent de fond en comble [1]. CA-
DENET étoit encore enfant. Un che-
valier nommé Guillaume Hunaud de
Lantur l'emmena prisonnier à Toulouse;
mais il eut la générosité de lui servir de
pere; & l'éducation qu'il lui donna au-
roit produit de meilleurs effets, si le
jeune homme, en se formant l'esprit, ne
se fût attaché au frivole plutôt qu'à l'utile,

s'il n'eût préféré un goût de fantaisie au vrai mérite de son état.

Selon l'historien provençal, il croissoit en beauté & en courtoisie ; il savoit bien chanter & bien parler ; il apprit à composer des couplets & des sirventes. C'étoit un avantage, sans doute. Malheureusement, enivré de la passion des vers, Cadenet ne vit plus rien de si beau que la profession de jongleur. Il quitta le chevalier Touloufain ; & sous le nom ignoble de *Baguas*, qui en provençal signifie garçon, il se mit à courir le monde, espérant de percer dans les cours & d'y trouver la fortune avec la gloire.

Les premières tentatives ne lui réussirent point. Il fut long-tems pauvre ; il erra long-tems à pied. Dès ce tems-là, un mot, le hasard ou le manège décidoient souvent du succès plus que le talent. Notre jongleur languissoit inconnu, même dans sa patrie. » Enfin, dit

» l'historien, il prit le nom de Cadenet ;
 » pour se faire connoître, & parce que
 » ce nom étoit beau à porter. Il com-
 » posa de belles & bonnes chansons.
 » Raimond, le cadet des deux freres de
 » l'évêché de Nice, le mit en équipage
 » & en crédit ; Blacas lui fit beaucoup
 » d'honneur, & lui donna du bien, dont
 » il jouit plusieurs années. Après quoi,
 » il entra dans l'ordre des Hospitaliers,
 » où il mourut. *Tout ce que j'ai raconté,*
 » *je l'ai su pour l'avoir ouï dire & pour*
 » *l'avoir vu.* «

Ce témoignage d'un contemporain
 doit l'emporter sur celui de Nostrada-
 mus, qui rapporte des circonstances plus
 que douteuses. Selon lui, Cadenet fut
 amoureux de Marguerite de Riez, la
 célébra dans ses chansons, & n'en reçut
 que des mépris. Il la quitta pour se ren-
 dre à la cour du marquis de Montferrat.
 Mais, quoique traité magnifiquement par
 ce prince, il revint en Provence, le

cœur plein du souvenir de Marguerite ;
 & résolu de lui renouveler ses vœux &
 ses hommages, Blacas & Raimond d'A-
 goult, seigneur de Sault, l'accueillirent
 avec honneur à son retour. En vain il
 chanta sa première dame. Désespérant de
 la toucher, il prit de nouveaux engage-
 mens. La sœur de Blacas, également
 belle & vertueuse, devint l'objet de sa
 passion. Mais les médifans dirent tant de
 choses contre lui, & même contre sa
 maîtresse, qu'il fut contraint de s'en déta-
 cher. Le chagrin lui dicta un traité contre
 les mauvais plaisans (les *galiadours*).
 Il aima ensuite une religieuse d'Aix,
 encore novice ; & n'ayant pas réussi au-
 près d'elle, il se fit templier à Saint-Gilles.
 Il y demeura long-tems ; après quoi il
 alla en Palestine, où il fut tué en com-
 battant les Sarasins, l'an 1280. » Le moi-
 » ne des Iles d'or, ajoute Nostradamus,
 » dit que ce poëte ne mourut point à
 » la guerre, qu'il revint en Provence, »

» qu'il y époufa la religieufe d'Aix, dont
 » il eut un fils, &c. «

Peu importe qu'on rejette, ou non, ces particularités. Je les rapporte uniquement, parce qu'elles tiennent aux mœurs des troubadours. Passons aux ouvrages de Cadenet.

La plupart de fes pièces, au nombre de vingt-quatre, font des chanfons triviales de galanterie. Les envois s'adrefsent à la comteffe d'Auvergne, à la comteffe d'Angoulême, au comte de Provence, & à la reine Eléonore. Celle-ci étoit fœur de Pierre II roi d'Aragon, époufe de Raimond VI comte de Toulouse. Elle confervoit le titre de reine, que l'ufage donnoit aux filles de rois. Voici celle des chanfons du poëte, que nous jugeons la plus remarquable.

» Si je pouvois forcer ma volonté à
 » fuivre ma raifon, amour ne m'auroit
 » pas aifément fomis à fon empire. Ce
 » n'eft pas qu'on foit plus vertueux fans

» amour : car qui aime bien ne croit
 » jamais assez bien faire ; qui n'aime
 » point ignore cette noble émulation,
 » & ne s'attire jamais autant d'estime
 » que l'amant heureux, ou aspirant à le
 » devenir.

» Quelque beau qu'il soit d'aimer, je
 » n'y reviens que malgré moi : non que
 » je craigne de faire des actions glorieu-
 » ses ; mais on n'a jamais servi que par
 » force un seigneur, dont il n'y a point
 » d'assistance & de grace à espérer. Tout
 » seigneur qui, sans cesse exigeant de ses
 » sujets, ne cherche qu'à les ruiner, ne
 » doit être servi qu'autant que la *féau-*
 » *té* y oblige.

» Une chose a un peu foulagé ma
 » peine : c'est qu'avec la déloyauté on
 » ne prospère jamais long-tems. On ne
 » peut s'élever par son moyen à une
 » gloire éminente, sans tomber à la fin
 » dans l'infamie. Souvent, au contraire,
 » j'ai vu la loyauté élever des hommes

» de bas état. Ainsi c'est folie de crain-
 » dre la peine pour acquérir de la con-
 » fédération : un bonheur arrive bientôt,
 » quand il doit arriver.

» Mon bonheur tarde bien, il est vrai,
 » & arrive lentement. Mais les grands
 » honneurs s'achètent cher ; & ce qui
 » vaut peu s'obtient plus aisément que
 » le meilleur. Avec plus de peine, on
 » obtient avec plus de gloire. Quand on
 » n'y réussiroit pas, toujours est-il beau
 » de s'être bien comporté.

» Du moins je vous ai aimé, madame,
 » pour un bien qu'on ne sauroit me refu-
 » ser : car mon cœur est content dès
 » que je puis étendre votre gloire.
 » Quand je vois tour ou château, ou
 » homme du pays où vous rénez, je
 » me sens comblé de joie ; & quand je
 » vais à votre demeure, je crois, dans
 » mon impatience, reculer en avan-
 » çant, jusqu'à ce que je sois auprès de
 » vous.

E N V O I.

» Eléonore , reine débonnaire , en qui
 » la fine gloire abonde de plus en plus ,
 » fait si bien dire & si bien faire , que
 » tout ce qu'elle dit est cru en tous
 » lieux. «

Cadenet avoit du goût pour la satire. Nous avons de lui une pièce contre les seigneurs de son tems , où il leur reproche les brigandages que la licence des guerres rendoient alors si communs.

» Je voudrois que les puissans fus-
 » sent tels que je serois moi-même , si
 » j'avois leur pouvoir. On les verroit
 » magnifiques en armes & en habits ; ils
 » feroient grande chère ; ils brilleroient
 » dans les cours , verroient les dames , &
 » donneroient généreusement leur bien.
 » Cela vaudroit mieux que la pillerie à
 » laquelle se livrent nos barons , qui
 » n'ont que des cavaliers armés à la
 » légère , pour aller plus vite butiner ,
 » comme aussi pour se sauver plus vite

» quand on leur fait tête. Autrefois la
 » magnificence des habits, les présens,
 » les réceptions honnêtes, & d'autres
 » semblables qualités distinguoient les
 » galans. On ne se distingue plus aujour-
 » d'hui qu'en pillant les bœufs & les bou-
 » viers. Encore il paroît qu'on n'en est
 » pas mieux vêtu. «

Les siècles précédens valaient-ils donc mieux que celui de Cadenet ? rien ne donne lieu de le penser. Comme la plupart des satiriques, il exagéroit le bien du tems passé, pour faire sentir davantage le mal présent.

Dans une autre pièce, adressée au vicomte de Burlats en Albigeois, qu'on disoit dégénérer de son ancienne valeur, il l'exhorte à prendre en bonne part ses remontrances : il lui cite l'exemple de Blacas, de Raimond d'Agoult & du marquis de Montferrat, qu'on avertissoit librement de leurs fautes, sans qu'ils en fussent fâchés, & sans qu'ils cessassent

de faire du bien à leurs propres cen-
 seurs. » Peu vous aime , vicomte , celui
 » qui ne vous remontre pas votre devoir.
 » Si vous n'aviez pas des amis capables
 » de vous y rappeler, votre mérite seroit
 » bientôt déchu. «

Bonne leçon , dont les grands ne pro-
 fiteront guère. Il est si doux de regarder
 ses flatteurs comme ses amis !

Ce zèle d'un troubadour est assuré-
 ment très-louable. Mais il le poussa un
 peu trop loin , sur le point d'embrasser
 l'état religieux , en exhortant son ami
 Blacas à prendre le même parti, comme
 nécessaire au salut. Il lui dit dans une
 chanson :

» Si je trouvois mon compère Bla-
 » cas , je lui conseillerois ce qu'il fera
 » peut-être sans mon conseil , de ne pas
 » attendre la mort , pour renoncer au
 » monde qui n'est que vanité. Autre-
 » ment je craindrois pour lui les suppli-
 » ces de l'enfer. Son esprit & sa raison

» le rendroient plus inexcusable qu'un
 » autre, s'il avoit la folie de se précipi-
 » ter sur un écueil, qu'on évite dès qu'on
 » le connoît & qu'on le craint. « (Voyez
 l'article de *BLACAS*.)

C'est ainsi que les moines attiroient, souvent de la meilleure foi du monde, une foule de profélytes. Mais si le moine des Iles d'or, cité par Nostradamus, avoit dit vrai, & que Cadenet eût quitté le froc pour épouser une religieuse; cet exemple seul ne rendroit il pas suspectes de semblables vocations?

N O T E.

[1] Raimond Bérenger III comte de Provence, ayant épousé Richilde, fille de l'empereur Frédéric II, avoit obtenu de ce prince l'investiture du comté de Forcalquier, au préjudice de Guillaume VI, qui avoit manqué de rendre hommage lors de l'avènement de Frédéric à l'empire. Celui-ci remplissoit par là deux objets; l'un de faire revivre l'autorité des empereurs sur l'ancien royaume d'Arles; l'autre,

de rendre plus considérable l'établissement de sa fille. Muni du diplôme impérial, Raimond Bérenger crut avoir besoin de secours pour dépouiller le comte de Forcalquier. Il eut recours à Raimond V comte de Toulouse, & lui proposa de partager la dépouille. Leur accord se fit à Beaucaire, où ils eurent une entrevue en 1165. On y conclut le mariage du fils aîné du comte de Toulouse, avec Douce, fille unique du comte de Provence. Bientôt après, Raimond Bérenger entra sur les terres du comte de Forcalquier. Il fut joint par des troupes de son allié; & ce fut alors que le château de Cadenet éprouva le désastre dont l'historien contemporain de notre troubadour fait mention.

Don Vaiffete parle de la ligue des deux comtes. » Nous ignorons, ajoute-t-il, si Raimond, » comte de Toulouse, joignit ses armes à celles » de Raimond Bérenger, contre le comte de » Forcalquier, ainsi qu'ils en étoient convenus. « (*Hist. du Languedoc, t. 3. p 13.*) Il est surprenant qu'un historien si exact ait pu s'exprimer de la sorte, ayant connoissance de notre manuscrit dont il donne un extrait fidelle dans l'endroit où il parle de Cadenet. Le château de Cadenet, pillé & saccagé par les gens du comte de Toulouse, prouve que les deux princes avoient effectivement uni leurs forces.



XXXVIII.

P E R D I G O N .

C E troubadour est un de ceux qui , de l'état le plus abject , se sont élevés le plus haut par leurs talens ; exemple très-propre à encourager le génie , mais capable aussi d'égarer une foule d'esprits médiocres , toujours empressés à sortir de leur sphère pour courir après la fortune. Le talent même n'y parvient guère sans le secours de l'intrigue.

P E R D I G O N étoit fils d'un pauvre pêcheur de l'Esperon , bourg du Gévaudan. Né avec de l'esprit & avec une agréable figure , il se livra bientôt à l'ambition de trouver accès dans les cours. Il faisoit bien les vers , avoit une belle voix , jouoit parfaitement du violon , ne manquoit ni d'agrémens ni de souplesse. Il réussit au delà de ses espé-

rances. Le dauphin d'Auvergne, pour se l'attacher, lui donna des rentes & des terres. Enfin, il lui conféra la dignité de chevalier, & le fit son frere d'armes; ce qui étoit le comble de la faveur.

Alors Perdigon devint un personnage dans la contrée. Il visita les barons, & fut accueilli par-tout avec honneur. Les dames se disputèrent à qui l'auroit pour amant, ou plutôt pour chantre de leur mérite. Son cœur ne le portoit que trop à l'amour. On voit par ses pièces qu'il eut nombre de maîtresses, & qu'elles ne le rendirent pas heureux. Voici la meilleure de ses chansons, où il exprime vivement ses peines.

» Je commence ma chanson avec le
 » chant des oiseaux; lorsque j'entends le
 » tendre ramage du rossignol & de la
 » fauvette; que je vois les fleurs s'épa-
 » nouir dans les jardins, les bluets parer
 » les buissons, les ruisseaux couler sur
 » le sable leur eau limpide, & leurs

» bords embellis par la blancheur des
» lis.

» Hélas ! je me rappelle tous les maux
» que j'ai soufferts en amour , par la
» rigueur d'une beauté perfide , qui n'a
» pas craint de me tromper & de me
» trahir. J'ai eu beau lui crier merci :
» elle a été cruelle jusqu'à me donner le
» coup de la mort.

» C'est aimer bien peu que d'aimer
» sans jalousie. On aime peu , quand on
» ne se fâche jamais ; on aime peu ,
» quand on n'a jamais de faute à se
» reprocher. Mais quand on est bien
» amoureux , une larme d'amour vaut
» mieux que quatorze ris.

» Lorsqu'à genoux je demande par-
» don à celle que j'adore , elle m'accuse ;
» elle en trouve des prétextes. Les lar-
» mes coulent de mes yeux en abon-
» dance. Alors quelquefois elle me lance
» un amoureux regard. Je lui baise les
» yeux & la bouche ; & j'en ressens une
» joie de paradis.

» Ah ! sa main a cueilli les verges
 » dont me frappe la plus belle dame qui
 » fut jamais. J'ai fait tant de poursuites
 » pour avoir le bonheur de la servir !
 » elle m'a fait passer par tant de rudes
 » épreuves ; soupirs pleins d'angoisses ,
 » désirs sans espérances , récompenses
 » toujours au-dessous des services ! tout
 » m'oblige à m'éloigner d'elle. «

Le dauphin d'Auvergne étant mort ,
 & n'ayant laissé qu'un fils très-jeune ,
 Perdigon quitta une cour où il avoit
 perdu son protecteur. Il alla se produire
 à celle du roi d'Aragon , Pierre II. Com-
 blé de présens par ce prince , il repassa
 les monts , & s'attacha particulièrement
 à Guillaume de Baux. Selon Nostrada-
 mus , il fut attaché au comte de Proven-
 ce , Raimond-Bérenger , dont il célébra
 les conquêtes par un poëme , lorsque le
 comte eut réuni à son domaine Vinti-
 mille , Nice , Gènes & le Piémont ; il fut
 enrichi en récompense de ses vers ; il

épousa mademoiselle Saure, de la maison de Sabran; tous deux moururent en 1269, & firent le comte de Provence leur héritier.

Nos histoires manuscrites nous représentent Perdigon sur une scène toute différente. Il participa au fanatisme qui suscita au comte de Toulouse tant d'implacables ennemis. Avec le prince d'Orange, le seigneur Guillaume de Baux, l'évêque de Toulouse Folquet, & l'abbé de Cîteaux, il alla exciter à Rome le zèle, ou plutôt la haine d'Innocent III; & la croisade contre les Albigeois fut le fruit de leurs conférences. Le roi d'Aragon, défenseur du comte de Toulouse, ayant péri à la sanglante bataille de Muret en 1213, Perdigon fit un poëme pour célébrer sa défaite & le triomphe de la croisade. L'historien observe que son animosité contre ce roi, qui avoit été son bienfaiteur, le déshonora tellement, que ses amis même ne voulurent plus

plus le voir ni l'entendre, & qu'il ne put jamais se relever du mépris que lui attirera son ingratitude. Exemple digne d'être médité par les adorateurs de la fortune.

Un ingrat ambitieux se consoleroit peut-être du mépris des honnêtes gens, s'il recueilloit d'un autre côté les fruits de son injustice. Perdigon n'eut pas même cette ressource. Le comte de Montfort, Guillaume de Baux, & les autres seigneurs dont il espéroit des récompenses, périrent dans la croisade où ils avoient commis tant de barbaries. Le fils du dauphin d'Auvergne retira les bienfaits de son pere, en haine de la perfidie de Perdigon. Celui-ci, n'osant se montrer, exposé aux derniers besoins, fut réduit à chercher un asyle dans le cloître. Encore ne fût-ce que par la protection de Lambert de Montal, gendre de Guillaume de Baux, qu'il fut reçu dans l'abbaye de Silvebelle : il y mourut. Crescimbeni cite le manuscrit, où

sa mort dans l'ordre de Cîteaux est attestée ; mais il ne dit point par quel motif il se fit moine.

Nous avons de ce troubadour onze chansons, dont quelques-unes attribuées à d'autres auteurs ; & une prière à la Vierge, remarquable par ce trait de superstition : le poëte assure qu'en la priant quarante jours, on obtient le pardon de ses péchés.





X X X I X.

GUI ou GUIGO.

Nous avons un nombre de pièces sous le nom de Gui, peut-être du même troubadour, peut-être aussi de plusieurs qu'il est impossible de distinguer, aucun écrivain ne donnant de lumières sur cet objet. Il suffira donc d'extraire ce que les pièces peuvent avoir d'intéressant. L'auteur des premières est nommé Gui ou Guigo. Il étoit contemporain de Bertrand d'Alamanon. Voici une tençon entre eux.

G U I.

» J'ai vu dans le Gévaudan madame
 » Saure Raimonde, dame de Roque-
 » feuille, & la comtesse de ***. Elles
 » m'ont demandé de vos nouvelles; à
 » quoi j'ai répondu que dans la guerre
 » terrible des deux comtes (de Toulou-

» se & de Provence ,) j'ai laissé votre
 » écu bien sain, votre lance bien entière,
 » & votre personne tout aussi flasque
 » & aussi nonchalante qu'elle l'a jamais
 » été. «

B E R T R A N D.

» Guigo , je vous en aime mille fois
 » davantage , d'avoir mal parlé de moi à
 » de si honnêtes dames. Je vous en fais
 » bon gré ; car entre honnêtes gens , les
 » médifances d'un méchant homme font
 » le même effet que les louanges d'un
 » homme de bien ; & vous êtes de ces
 » vilains dont les médifances font des
 » éloges. «

Ce trait si piquant peut-il être déco-
 ché ou publié par un poëte contre lui-
 même ? Les troubadours s'attaquoient ,
 se répondoient mutuellement dans les
 tençons. On a recueilli fans doute leurs
 couplets comme formant une seule pièce ;
 & voilà pourquoi ils se trouvent réunis
 sous le nom d'un seul.

Dans un sirvente satirique contre le même Bertrand : » Si l'on proclame les » braves , dit le troubadour , je ne m'é- » chaufferai pas à crier *Alamanon* ; car » je l'ai vu long-tems suivre la cour » de Provence , sans faire ni présens ni » festins , mais beaucoup de méchans & » ennuyeux vers , dont je ne le corrige- » rai point. « Il lui reproche d'être dé- pouillé de tout mérite , de toute vertu , avec son corps flasque sans force & sans valeur.

Une tençon avec Falco , moine dé- froqué , est d'un genre particulier. On y voit que le moine , chassé de son ordre , étoit devenu jongleur , qu'il avoit eu la lèvre fendue pour des médifances , sans doute très-criminelles , & qu'on punissoit de la sorte les médifans.

G U I.

» Falco , je vois que vous avez fait » métier de médire ; vous en avez été » accusé , & vous en portez les marques.

» Dites-moi pourquoi vous fûtes chassé
 » du cloître? car quand un moine profès
 » quitte son ordre, on ne fait point
 » d'estime de sa foi: j'en ai oüi murmu-
 » rer. «

F A L C O.

» De quoi vous sert, seigneur, de
 » dire des injures & des folies? Vous n'y
 » gagnez rien, & je puis vous répondre
 » sur le même ton. «

G U I.

» Un jongleur qui a la lèvre fendue,
 » ne vaut pas un vieil habit jeté au re-
 » but. Celui-là vous donna un terrible
 » coup, qui vous dit, Ouvrez la bouche
 » pour qu'on vous fende la lèvre. Parce
 » que vous parliez trop, on vous brida
 » de la sorte. En quoi le marquis a bien
 » fait: car on doit corriger ainsi par le
 » rasoir un insensé troubadour, qui le
 » mérite par ses propos. «

F A L C O.

» J'aime mieux être coupé par un

» rafoir que touché de votre main ,
 » d'un homme qui ne tint jamais fa foi
 » ni à foi ni aux fiens Vous avez
 » été le pire ennemi de tous vos parens ;
 » jamais vous ne les avez défendus ,
 » quoique vous fuffiez bien équipé &
 » ceint d'épée. «

Encore une fois , un poëte , un chevalier *ceint d'épée* , ne fe déshonoreroit pas de la forte ; & fans doute on aura mis fauffement des tenfons , fous le nom de tel ou tel troubadour , parce qu'ils en étoient interlocuteurs. Je n'imagine qu'un moyen de réfoudre la difficulté : c'est de fuppofer les reproches fi évidemment calomnieux , qu'ils ne puffent tourner qu'à la honte de l'adverfaire.

Tout étoit matière de tenfon. En voici une où il ne s'agit ni d'injures ni de galanterie. Lequel eft préférable , de deux chevaliers également généreux & magnifiques , dont l'un , deux fois plus puiffant que l'autre en terre , n'a point

recours au brigandage pour fournir à sa dépense ; & l'autre exerce sa libéralité aux dépens de ceux qu'il vexé & qu'il pille ? C'est la question proposée à Mainard.

Mainard décide en faveur du dernier, par une raison extravagante : c'est qu'il témoigne une plus forte inclination à la générosité , en s'attirant la colère de Dieu par ses brigandages. Qui soutient le contraire , & dit que l'homme qui use de brigandage pour être généreux , ne mérite aucune estime ; parce que , pour deux personnes qu'il enrichit, il en aura peut-être ruiné cent.

Mais s'il n'en avoit ruiné qu'un pour en enrichir dix , quel seroit le jugement du troubadour ? En vérité , la morale de ces tems - là ne se conçoit point : mille exemples pareils en découvrent les faux principes. On parle cependant beaucoup de la probité de nos ancêtres des tems héroïques ! Si nous ne

valons pas mieux au fond, qu'on ne nous conteste pas du moins l'avantage de connoître les devoirs. Malheur à qui emploie au mal les lumières qui dirigent au bien!





X. L.

BÉRENGER DE PALASOL.

BÉRENGER DE PALASOL fut, selon nos vies manuscrites, un chevalier catalan, du comté de Roussillon, pauvre, mais distingué par sa figure & par ses manières, joignant aux travaux de la chevalerie les plaisirs de l'amour & le goût des vers. Ermésine, femme d'Arnaud d'Avignon & fille de Marie de Pierrelatte, captura son cœur & devint l'objet de ses chansons. L'historien du Languedoc le compte parmi les troubadours qui florissoient sous Raimond V, mort en 1194. Nous pourrions établir ce point d'histoire par des conjectures plus que probables; mais dont il résulteroit de l'ennui sans utilité.

Il fera plus utile d'observer quelques erreurs de Nostradamus. Si on l'en croit

Palafol étoit de Sisteron en Provence, fils d'un médecin attaché à la reine Jeanne. Cinq magnifiques tragédies, qu'il dédia au pape Clément VII, lui méritèrent une gloire immortelle. Les quatre premières avoient pour titres *Andrealla*, *Tarentala*, *Maillorquina*, *Allemanna*; par allusion aux quatre maris de la reine Jeanne, André de Hongrie, Louis de Tarente, Jacques de Majorque & Oton de Brunswick. La dernière étoit intitulée *Jehannella*, du nom de la princesse. Toutes les cinq formoient un tableau de sa conduite, depuis l'enfance jusqu'à sa mort. L'auteur les offrit secrètement au pape, dont il reçut en récompense un canonicat de Sisteron.

Ces ouvrages bizarres auroient assez convenus au goût regnant. Mais l'art dramatique fut toujours ignoré des troubadours. Environ quatre mille pièces, que nous avons rassemblées d'eux, rappellent une infinité d'usages de leur

tems ; & aucune , l'idée de tragédie ni de comédie. Quoi cependant de plus capable d'intéresser des poètes , de leur fournir des images ou des réflexions ? Leur silence démontre que le théâtre n'existoit point.

En un mot , Bérenger de Palafol , dans Nostradamus , diffère en tout du troubadour dont nous parlons dans cet article. On ne peut admettre son récit , qu'en supposant un autre poète du même nom , & beaucoup moins ancien.

Les pièces de Palafol sont harmonieuses , tendres & naturelles. En voici les traits les plus remarquables :

» Si toujours je vivois , toujours je
 » vous aimerois. C'est folie de s'attacher
 » à vous , malgré la défense que vous
 » m'en faites ; mais je ne puis me déli-
 » vrer de cette folie. Je suis votre escla-
 » ve : je ne payerai jamais ma rançon ,
 » car je ne veux point ravoir ma liber-
 » té. Celle que j'aime m'enchaîne

» par un baiser. Je ne conçois rien à cet
 » amour : qu'elle me traite bien ou mal ,
 » je l'aime toujours également. «

La jalousie a cependant dicté une autre pièce , qui est ou l'original ou la copie de celle de Pierre de Barjac. (Voyez son article.) Le poëte veut renoncer à sa maîtresse , puisqu'elle choisit un autre amant. Il lui propose d'aller demander l'absolution à un prêtre , pour le repos de leur conscience. Il finit par lui demander pardon à elle-même de sa jalousie , en peignant la douloureuse démence d'un jaloux.

Revenu aux pieds de sa dame , il parle des peines que lui a causées l'éloignement : il auroit bien voulu donner son cœur à une autre ; mais il ne l'a jamais pu.

Sa maîtresse étoit donc vraisemblablement une coquette fort habile , à en juger par cette peinture : » Elle ne promet ni n'accorde ; elle refuse pourtant

» de maniere qu'on se flatte de tout
 » obtenir. Elle fait si bien, qu'au lieu de
 » reproches, elle s'attire la reconnoissan-
 » ce. Il faut qu'elle ait un secret uni-
 » que : personne ne peut se défendre de
 » ses artifices. α

Crescimbéni, dans ses additions, a fait un petit article sur ce troubadour, ne pouvant le confondre avec celui de Nostradamus.



X L I.

BLACAS & BLACASSET.

UN pere & un fils illustres sont le sujet de cet article ; phénomène rare dans l'histoire littéraire.

BLACAS, selon nos manuscrits, étoit de Provence, » noble baron, riche, » généreux, bien fait, qui se plaisoit à » faire l'amour & la guerre, à dépenser, » à tenir des cours plenières, qui aimoit » la magnificence, la gloire, le chant, » le plaisir, & tout ce qui donne de » l'honneur & de la considération dans » le monde. Personne n'eut jamais autant » de plaisir à recevoir que lui à donner. » Il nourrit toujours les nécessiteux ; il » fut le protecteur des délaissés ; & plus » il avança en âge, plus on le vit croître » en générosité, en courtoisie, en valeur, » en terres, en rentes & en gloire ; plus

» aussi se fit-il aimer de ses amis & re-
 » douter de ses ennemis. Il fit les mêmes
 » progrès en esprit, en savoir, en habi-
 » leté à composer, & en galanterie. «
 L'historien semble avoir peint le pro-
 dige de son siècle.

L'auteur de l'histoire de Provence, Bouche, ne parle point d'un si grand homme; & nous n'avons pu découvrir de quelle maison il sortoit. Nostradamus le dit originaire d'Aragon. Ce qu'il y a de certain, c'est que Blacas n'est point un nom de fief en Provence, & que notre poëte fut un personnage très-distingué par sa naissance, ainsi que par son courage. Il ne nous reste qu'un petit nombre de ses pièces, la plupart mutilées, & qui n'annoncent pas un talent extraordinaire.

Dans une chanson, il dit à sa maîtresse que, si elle trouve un autre homme, dont le courage à la guerre soit supérieur ou égal au sien; qui avec aussi peu

de revenu soit aussi généreux ; & qui
 sache parler avec autant de grace & de
 finesse que lui ; il la prie de donner la
 préférence à celui-là. » Car celui qui
 » l'emporte en mérite , a droit d'être
 » aimé de la plus belle des dames. Qu'el-
 » le ne regarde point ce discours comme
 » une fanfaronade. Il n'y a rien que je
 » ne sois prêt à entreprendre pour elle.
 » Mais puisqu'il est impossible d'agir sans
 » cœur, je la prie de *tirer de son cœur le*
 » *mien que j'y ai laissé* , & de me le *pré-*
 » *ter seulement* Après quoi elle peut me
 » laisser courre sur tous ceux qui oseront
 » me disputer cette belle. «

Autant ce galimatias est ridicule , au-
 tant est obscène un couplet , où Blacas
 parle de quelques débauchés , célèbres
 par leurs exploits avec les femmes. La
 tençon suivante est plus curieuse : il y
 dispute avec Pierre Vidal.

B L A C A S.

» Pierre Vidal , puisque j'ai à faire

» une tenfon , qu'il ne vous déplaife que
 » je vous faffe une queftion importante.
 » Pourquoi, ayant de l'efprit & du fa-
 » voir pour compofer des vers, avez-
 » vous l'efprit fi borné pour beaucoup
 » d'affaires qui vous tournent fi mal ?
 » Celui qui demeure , étant vieux , au
 » même point où il a paffé fa jeunefle,
 » a vécu très-inutilement. «

V I D A L.

» Blacas , vous avez tort , & jamais
 » vous ne proposâtes un jeu-parti moins
 » fenfé. J'ai le fens droit & fubtil en tou-
 » tes fortes d'affaires ; on y reconnoît
 » bien quel homme je fuis. Dès ma jeu-
 » nefle , j'ai donné mon amour à la meil-
 » leure dame & la plus eftimable. Je ne
 » veux en perdre ni le fruit ni la récom-
 » penfe : car qui fe rebute eft lâche &
 » infâme. «

B L A C A S.

» Je ne voudrois pas avoir votre fort
 » avec une dame fi pleine de mérite. Je

» veux toujours servir à jeu égal, & suis
 » bien aise qu'on me récompense. Je
 » vous abandonne le bonheur d'atten-
 » dre : pour moi, je prétends jouir. Car
 » sachez qu'attendre toujours est un ser-
 » vice perdu, dont il ne résulte aucun
 » bien. «

V I D A L.

» Blacas, je suis bien différent de
 » vous autres, qui ne vous souciez pas
 » de l'amour. Je veux faire une grande
 » journée pour avoir bon gîte, servir
 » long-tems pour obtenir bon salaire.
 » Celui-là n'est pas un vrai amoureux,
 » qui change souvent; ni celle-là une
 » bonne dame, qui se donne facilement.
 » Ce n'est point aimer, c'est abuser, si
 » vous demandez aujourd'hui, & quittez
 » demain la partie. «

Dans une autre tençon de Blacas ;
 avec Pélissier, il s'agit de décider lequel
 fut puni plus sévèrement de trois voleurs ;
 dont l'un perdit le pied & la main droite

pour avoir volé des chapons ; le second fut pendu , pour avoir dérobé deux deniers ; & le troisième brûlé, pour avoir pris dans un monastère une lance & un chaperon. Ce bizarre sujet pourroit fournir des réflexions sur la jurisprudence criminelle.

Un morceau supérieur aux pièces de Blacas , & très-intéressant pour l'histoire, c'est l'éloge funèbre du même troubadour par Sordel son contemporain. Chaque trait de l'éloge fait la satire de quelque prince.

» Je veux pleurer Blacas dans cette
 » chanson facile , inspirée par une juste
 » affliction : car j'ai perdu en lui un
 » ami & un bon seigneur. Toutes les
 » vertus sont perdues en sa personne. Ce
 » malheur est si grand , que je n'y vois
 » de ressource que de prendre son cœur ,
 » pour le donner à manger aux barons
 » qui en manquent ; & dès lors ils en au-
 » ront assez.

» Que l'empereur de Rome (Frédéric II) en mange le premier : il en a
 » besoin , s'il veut recouvrer sur les
 » Milanois les pays qu'ils lui ont enlevés
 » en dépit de ses Allemands *.

» Après lui en mangera le noble roi
 » de France (S. Louis), pour reprendre
 » la Castille qu'il perd par sa sottise.
 » Mais si sa mere le fait , il n'en man-
 » gera point : car on voit par sa con-
 » duite qu'il craint en tout de lui dé-
 » plaire **.

* Frédéric II en 1236 déclara la guerre aux villes de Lombardie , qui étoient confédérées pour secouer le joug de l'empire. Blacas étoit donc mort avant cette époque.

** Le mariage de Bérengère avec Alphonse IX , pere de Ferdinand III roi de Castille & de Léon , avoit été cassé pour cause de parenté. Ainsi la couronne de Castille sembloit appartenir à S. Louis , du chef de Blanche sa mere , sœur puinée de Bérengère. La reine Blanche , qui avoit beaucoup d'empire sur son fils , encore mineur , ne vouloit pas soutenir ces prétentions.

» Le roi d'Angleterre (Henri III)
 » en doit manger un bon morceau. Il
 » a peu de cœur ; il en aura beaucoup
 » alors , & reprendra la terre qu'il a laissé
 » honteusement usurper au roi de Fran-
 » ce , qui profite de sa négligence & de
 » sa lâcheté *.

» Il faut que le roi de Castille (Fer-
 » dinand III) en mange pour deux ; car
 » il a deux royaumes , & n'est pas bon
 » pour en gouverner un seul. Mais s'il
 » en mange , qu'il se cache de sa mere ;

tions , au préjudice de Ferdinand son neveu.
 En quoi elle se montroit d'autant plus sage ;
 que les mariages des princes se cassoient alors
 plus légèrement.

* Henri III , fils & successeur de Jean Sans-
 terre , auroit pu profiter des troubles qui agi-
 tèrent la France sous la minorité de S. Louis.
 Les Normands , les Poitevins , les Gascons l'in-
 vitèrent à reprendre l'héritage de ses peres , dont
 Jean avoit été dépouillé. Sordel , ne respirant
 que la guerre , lui reproche son indolence à cet
 égard.

» autrement elle lui donneroit des coups
» de bâton *.

» Je veux auffi que le roi d'Aragon
» (Jacques I) en mange pour laver l'in-
» sulte qu'il reçut à Marseille ; car il a
» beau faire & beau dire : il n'y a que
» ce moyen de réparer son honneur.

» Je veux qu'après lui en mange le
» roi de Navarre, (Thibaut, comte de
» Champagne,) qui, selon ce que j'en-
» tends dire, valoit mieux comte que
» roi. C'est grand malheur, quand le dé-
» faut de courage fait déchoir celui que
» Dieu éleva en dignité.

» Le comte de Toulouse (Raimond
» VII) a bien besoin auffi d'en manger,
» s'il se rappelle ce qu'il possédoit autre-
» fois, & ce qui lui reste maintenant.
» A moins de prendre un autre cœur,

* Ferdinand III respectoit effectivement sa
mere, comme S. Louis la sienne. Mais il ne
méritoit point les reproches que lui fait le poëte
satirique.

» pour recouvrer ce qu'il a perdu , je
 » ne crois pas qu'il le recouvre jamais
 » avec le sien *.

» Le comte de Provence (Raimond
 » Bérenger V) fera bien encore d'en man-
 » ger , s'il songe au peu que vaut un
 » comte dépouillé de ses terres. Car quoi-
 » qu'il agisse & se défende vigoureuse-
 » ment , il a grand besoin de manger
 » de ce cœur , pour soutenir un tel far-
 » deau **.

» Les barons me voudront du mal
 » de m'entendre si bien parler. Mais je
 » leur déclare que je fais d'eux aussi peu
 » de cas qu'ils en font de moi. «

* La croisade contre les Albigeois avoit démembré l'héritage des comtes de Toulouse. Raimond VII travailloit avec ardeur à en réunir les parties. Malheureusement ses ennemis étoient trop puissans.

** Raimond Bérenger V , dernier comte de Provence de la maison de Barcelone , vint à bout de soumettre beaucoup de villes qui s'étoient formées en républiques.

Cette

Cette pièce originale a eu des copies, que nous verrons dans un autre article.

BLACASSET fut le fils du troubadour dont Sordel exalta le grand cœur. Nos manuscrits le représentent digne d'un tel pere, par son courage, sa bonté & sa générosité; fort dévoué au service des dames, bon troubadour, & qui fit nombre de bonnes chansons. De cinq pièces que nous avons de lui, voici la seule remarquable :

» Si jamais le mal d'amour me tour-
 » mente, je ne fais plus à qui demander
 » secours; puisqu'elles sont entrées dans
 » le cloître, les deux personnes pour
 » qui le comte de Provence & moi nous
 » chantions. Sans leur assistance, il y a
 » un an ou deux que je serois mort. Que
 » deviendront les beaux yeux & les dents
 » blanches? Que deviendront les vertus
 » & l'honneur, dont elles faisoient la
 » gloire & le soutien? Huguette & sa

» sœur chantent leurs leçons dans un
 » monastère , tandis que nous versons
 » des larmes. Il me prend quelquefois
 » envie d'aller la nuit mettre le feu au
 » couvent , & y brûler toutes les nones.
 » Peu s'en faut que je ne blasphème
 » contre S. Pons , qui a enlevé toute la
 » joie de la Provence. Hélas ! que de
 » biens nous avons perdus en vous per-
 » dant, belle Huguette, charmante Etien-
 » nette ! «

Ces deux religieuses étoient de la
 maison de Baux. La preuve s'en trouve
 dans quelques vers d'un autre trouba-
 dour , nommé Pojols , où il loue la
 piété d'Huguette de Baux & de sa sœur,
 religieuses à Saint-Pons , qui toutes deux
 porteront une couronne dans le ciel. Il
 déplore en même tems la perte que le
 monde a faite en les perdant. C'est une
 répétition presque littérale de la pièce de
 Blacasset.

Selon Nostradamus, Blacasset accom-

pagna Charles d'Anjou à la conquête de Naples, & s'y distingua par ses faits d'armes, dont il fut magnifiquement récompensé; le roi Charles, & Robert duc de Calabre, son fils, lui donnèrent plusieurs fiefs en Provence. Peu de tems avant sa mort, qui arriva en 1300, il composa un livre intitulé, *La manière de bien guerroyer*; & en fit présent au duc de Calabre.

Le témoignage de cet historien est d'autant plus foible ici, qu'il se trompe évidemment au sujet de Blacas. Il place sa mort en 1281; il lui attribue une chanson, dans laquelle les Provençaux sont blâmés de s'être soumis à la maison d'Anjou, après avoir vécu si heureux sous celle d'Aragon; & il en tire une preuve de l'origine aragonoise du troubadour. La pièce de Sordel sur Blacas démontre qu'il étoit mort plusieurs années avant le mariage de Charles d'Anjou avec l'héritière de Provence.

X L I I.

FOLQUET DE ROMANS.

TOUT ce que nos manuscrits nous apprennent de ce poëte, c'est qu'il naquit à Romans, bourg du Viennois; qu'il fut bon jongleur, & plut dans les cours; que les nobles le comblèrent d'honneur; & qu'il composa des sirventes pour louer les bons & pour blâmer les méchans. Nous apprenons de ses pièces, qu'après avoir chanté quelque tems en Dauphiné ses amours avec une comtesse, il passa en Italie, où il fit sa cour au roi Frédéric, au marquis de Montferrat, & s'attacha particulièrement au seigneur de Carret près de Savone.

Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI, est certainement le roi dont il s'agit. Il avoit reçu dans son enfance l'investiture du royaume de Sicile; l'Ita-

lie fut long-temps son séjour : on l'élut empereur en 1212.

Après le couronnement de ce prince ; Folquet le censura dans un sirvente où il s'élève contre le peu de générosité de son siècle. » Je ne veux pas que mon seigneur Frédéric s'enrichisse davantage : » car , je l'entends dire à tous ceux qui » viennent de son pays, lui qu'on voyoit » si généreux avant d'être riche , il ne » pense plus qu'à avoir des terres & de » l'argent. « Le poëte lui rappelle cette maxime , *Pour vouloir trop avoir, on perd souvent tout.* Il l'exhorte à la libéralité , de peur que si la roue de fortune tournoit contre lui , il ne devînt la risée de ses ennemis. Il bénit Dieu qui lui a donné une couronne , & qui a élevé son cousin *le marquis.* (C'est Guillaume le Jeune , marquis de Montferrat , dont l'aïeule paternelle étoit sœur de l'empereur Conrad III , bisaïeul de Frédéric II.)

Dans une autre pièce, il parle du même seigneur de Montferrat, louant ses vertus supérieures à celles de son père. Il dit cependant que ce seigneur a bien manqué aux Lombards, en passant en Romanie; & il maudit Salonique qui a été pour la Lombardie la ruine d'une foule de gens.

On a vu un autre troubadour, Elias Cairels, faire un crime au marquis de Montferrat de différer cette expédition de Salonique. C'est ainsi que les hommes ont coutume de juger: la guerre ne se fait-elle pas quand ils la désirent? les princes sont des lâches: a-t-elle des suites malheureuses? les princes ont eu tort de l'entreprendre. Les opinions du vulgaire varient sans cesse au gré des événemens.

Nous en trouvons une nouvelle preuve dans deux pièces de Folquet sur la croisade. Oubliant les calamités que ces guerres avoient produites, il s'efforce de ranimer l'enthousiasme. Il invektive con-

tre les rois & les grands qui combattent pour dépouiller leurs inférieurs, au lieu d'aller outre mer venger le christianisme.

» Le monde est tout perverti. Les
 » clercs, qui devoient donner l'exem-
 » ple, sont pires que les autres. Les sei-
 » gneurs, emportés par l'avarice, ont
 » écrasé la noblesse. Que ne nous vient-
 » il un prince assez puissant & assez sage,
 » pour enlever leurs biens à ces mé-
 » chans, & en revêtir tout autre dont le
 » seul titre feroit le mérite? Que ne
 » change-t-on les mauvais princes, com-
 » me les abbés changent les prieurs? «
 Suit une exhortation au bon empereur,
 qui a pris la croix, à s'armer de courage
 afin de venger les saints lieux.

Le troubadour charge son sirvente de
 passer le mont Cénis, pour dire au sei-
 gneur de Carrer, qu'il aille dans le pays
 où est né notre sauveur, & qu'il cou-
 ronne toute sa gloire par cette expedi-
 tion.

Prêcher avec chaleur & se démentir en agissant, n'étoit pas un phénomène réservé à notre siècle. Folquet avoit besoin lui-même d'être exhorté : le vœu de la croisade faisoit peu d'impression sur son ame. Hugues de Bersie, troubadour, connu par un seul sirvente, lui dit dans cette pièce, pour l'exciter à prendre la croix :

» L'homme sage ne doit pas épuiser
 » tout son esprit à des folies. Nous avons
 » l'un & l'autre passé en débauches une
 » grande partie de nos jours. L'expé-
 » rience nous apprend assez que la part
 » que nous avons eue est la plus mau-
 » vaise. Ainsi il faut réformer notre con-
 » duite ; car à la fin on sort de jongle-
 » rie. Mais il y a tel qui, lorsqu'il se voit
 » à son aise, en maison bien meublée &
 » bien fournie de tout, ne pense pas
 » qu'il y ait un autre paradis. Folquet,
 » mon doux ami, vous n'y pensez pas.
 » Faites-nous donc compagnie pour al-

»ler outre mer. Dieu est grand ; il ne
 » nous abandonnera point. «

Une note du manuscrit porte qu'il s'agit de la croisade où alla le marquis de Montferrat ; c'est-à-dire , de l'expédition de 1224 pour recouvrer le royaume de Salonique. La manière dont Folquet de Romans en parle , donne lieu de croire qu'il ne s'étoit pas croisé ; & Crescimbeni se trompe en concluant le contraire du firvente d'Hugues de Berse.

Nous avons trois tençons d'un Folquet , sans savoir lequel. Deux de ces pièces roulent sur des questions que les bonnes mœurs doivent proscrire. La dernière est de pure galanterie , & donnera quelque idée de ces sortes de disputes. Folquet demande à Toftemps ; Lequel il préféreroit , d'aimer une maîtresse qui n'auroit point d'autre amant que lui , mais qui ne feroit pas semblant de l'aimer ; ou d'en aimer une qui auroit pour

lui autant d'amour, & qui lui accorderoit tous les plaisirs que loyale amie doit faire à son ami, mais qui auroit un ou deux autres amans?

T O S T E M P S.

» Vous me jetez dans un grand embarras, & la proposition est difficile à résoudre. De part & d'autre il y a beaucoup à souffrir. Je ne fais guère de cas d'une maîtresse, dès que je lui fais plusieurs amans, quelques semblans d'amour qu'elle me fasse. J'aime mieux que la dame au cœur loyale me cache ses sentimens, que d'obtenir des faveurs que d'autres partageroient. «

F O L Q U E T.

» Vous avez bien peu de cœur, de vous contenter de l'amour d'une maîtresse, qui se croiroit déshonorée en vous caressant. Moi, je ne voudrois de la fille d'un roi à cette condition. J'aime mieux celle qui vous fait d'amoureux semblans, quoiqu'elle en fasse autant à d'autres. «

T O S T E M P S.

« Vous parlez comme un fou. Une
 « maîtresse qui trahit son ami perd pour
 « jamais toute estime, sans que des ca-
 « resses extérieures qu'elle lui fait puis-
 « sent rétablir son honneur. Mais les fa-
 « veurs d'une amie vertueuse sont d'un
 « prix inestimable. Que m'importe qu'elle
 « ne paroisse pas m'aimer, si je suis sûr
 « d'être le seul qui possède son cœur. »

F O L Q U E T.

« Les fots troubadours décrivent les
 « dons de l'amour, comme gens qui ne
 « s'en soucient point. Pour moi, je ne
 « comprends pas quel bien peut faire
 « une amie qui affecte des airs de hau-
 « teur. J'aime mieux souffrir d'agréables
 « tromperies. »

T O S T E M P S.

« Prenons pour juge madame Gau-
 « celine. Quoiqu'elle couche avec bien
 « des amans, je ne doute pas qu'elle ne
 « décide avec équité. »

A en juger par de telles pièces, ces fameux combats d'esprit où les troubadours brûloient de se signaler, ne produisoient rien de merveilleux. Un poëte médiocre réussiroit mieux aujourd'hui. Mais les foibles essais de l'art sont utiles à observer, ne fût-ce que pour se convaincre, que l'ignorance admire long-tems ce qui est depuis méprisé par le goût & la raison.

Fin du premier Volume.

ŒUVRES complètes de M. l'Abbé
MILLOT, des Académies de Lyon &
de Nancy, que l'on trouve chez le même
Libraire.

Elémens de l'Histoire de France, depuis Clovis
jusqu'à Louis XV, troisième édition corrigée
& augmentée, 1774, 3 vol. in-12. 7 l. 10 s.

Elémens de l'Histoire d'Angleterre, depuis la
conquête des Romains jusqu'au regne de
Georges II, nouvelle édition corrigée & aug-
mentée, 1773, 3 vol. in-12. 9 l.

Elémens d'Histoire générale, première Partie ;
contenant l'Histoire ancienne, 4 vol. in-12.
1772. 12 l.

seconde Partie ;
contenant l'Histoire moderne, depuis la fon-
dation de la Monarchie Française jusqu'à pré-
sent, 1773, 5 vol. in-12. 15 l.

Mémoires critiques & historiques sur plusieurs
points d'Antiquités militaires, par Charles
Guiscard, nommé Quintus Icilius, Colonel
d'Infanterie au service du Roi de Prusse, &
Membre de l'Académie Royale des Sciences
& Belles-Lettres de Berlin, enrichis de beau-
coup de figures, 1774, 4 vol. in-8°. 24 l.



A P P R O B A T I O N.

J'A I lu , par l'ordre de Monseigneur le Chancelier , un Manuscrit ayant pour titre : *Histoire Littéraire des Troubadours* , composée d'après les manuscrits de M. DE SAINTE-PALAYE. Cet Ouvrage est bien supérieur aux Vies des Poëtes provençaux de Nostradamus , remplies de bévues & d'erreurs. Le savant Académicien & l'habile Rédacteur * de ses recherches me paroissent mériter , chacun à de bons titres , toute la faveur du Public. Fait à Paris ce 27 Février 1774.

C A P P E R O N N I E R ,
Censeur Royal.

* M. l'Abbé MILLOT , des Académies de Lyon & de Nancy.

P R I V I L È G E D U R O I.

L O U I S , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement & Conseils Supérieurs , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , S A L U T. Notre amé le sieur D U R A N D neveu , Libraire à Paris , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public , un Ouvrage intitulé *l'Histoire Littéraire des Troubadours* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter

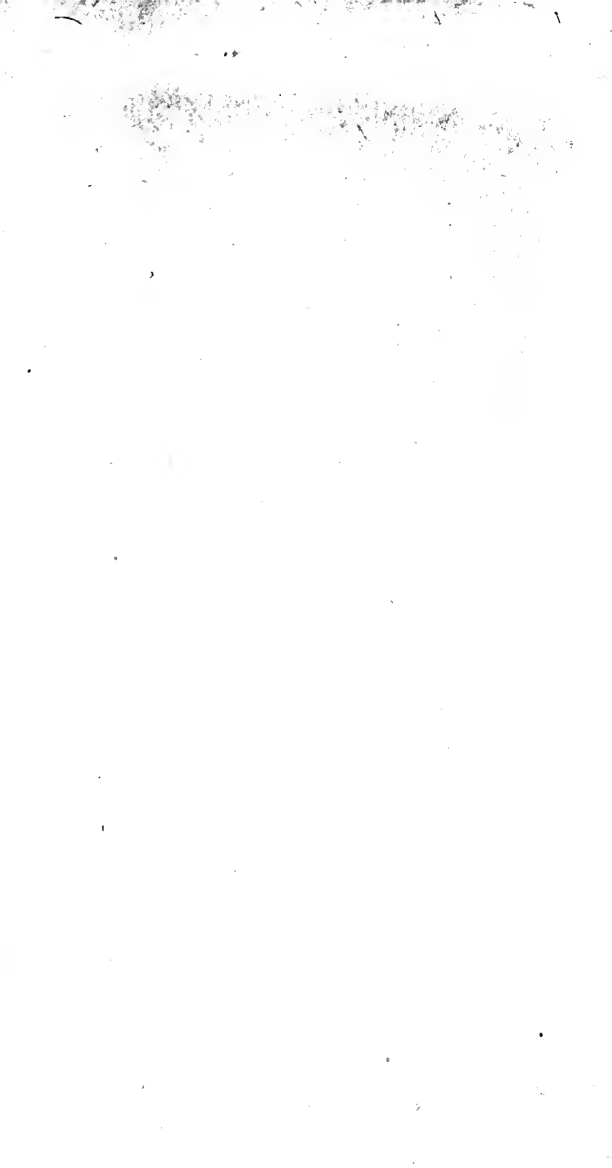
l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *six* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chey

valier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiègne le dix-septième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze, & de notre Règne le premier. Par le Roi en son Conseil. Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale & Syndicate des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 2924. fol. 296. conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 30 Août 1774.

SAILLANT, Syndic.

De l'Imprimerie de PRAULT, Imprimeur du Roi,
Quai de Gèvres.





000+

3/11. 3 vols.

23



SI 574h
Author Saint-Palay, Jean Baptiste de la Curée.

Title Histoire littéraire des troubadours. Vol. 1

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

—
Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

